8H-1

# CONTES

DE

# LA FONTAINE.

IMPRIMERIE DE CONSTANT-CHANTPIE,
RUE DE PARIS, A SAINT DENIS.

*Ce ne fut tout: car à grande coups de gaule*
*Le pèlerin vous lui froisse une épaule.*

# CONTES

DE

# LA FONTAINE,

CHOISIS DE DEUX COLLECTIONS.

Tome Premier.

Nu se impru-
mută acasă.

Biblioteca Documentară
Muzeul Neamt
Regiunea Bacău

PARIS.

LEBIGRE FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE DE LA HARPE, N° 26.

1831.

n. 4427
5697

k.1.1556

# PRÉFACE
# DE L'AUTEUR
## SUR LE PREMIER TOME DE CES CONTES.

J'AVAIS résolu de ne consentir à l'impression de ces contes qu'après que j'y pourrais joindre ceux de Boccace qui sont le plus à mon goût : mais quelques personnes m'ont conseillé de donner dès à présent ce qui me reste de ces bagatelles, afin de ne pas laisser refroidir la curiosité de les voir, qui est encore en son premier feu. Je me suis rendu à cet avis sans beaucoup de peine, et j'ai cru pouvoir profiter de l'occasion. Non seulement cela m'est permis, mais ce serait vanité à moi de mépriser un tel avantage. Il me suffit de ne pas vouloir qu'on impose en ma faveur à qui que ce soit, et de suivre un chemin contraire à celui de certaines gens, qui ne s'acquièrent des amis que pour s'acquérir des suffrages par leur moyen ; créatures de la cabale, bien différens de cet Espagnol qui se piquait d'être fils de ses propres œuvres. Quoique j'aie autant de besoin de ces artifices que pas un autre, je ne saurais me résoudre à les employer : seulement je m'accommoderai, s'il

m'est possible, au goût de mon siècle, instruit que je suis par ma propre expérience qu'il n'y a rien de plus nécessaire. En effet, on ne peut pas dire que toutes saisons soient favorables pour toutes sortes de livres. Nous avons vu les rondeaux, les métamorphoses, les bouts rimés, régner tour à tour; maintenant ces galanteries sont hors de mode, et personne ne s'en soucie : tant il est certain que ce qui plaît en un temps peut ne pas plaire en un autre! il n'appartient qu'aux ouvrages vraiment solides, et d'une souveraine beauté, d'être bien reçus de tous les esprits et dans tous les siècles, sans avoir d'autre passe-port que le seul mérite dont ils sont pleins. Comme les miens sont fort éloignés d'un si haut degré de perfection, la prudence veut que je les garde en mon cabinet, à moins que de bien prendre mon temps pour les en tirer. C'est ce que j'ai fait ou que j'ai cru faire dans cette édition, où je n'ai ajouté de nouveaux contes que parce qu'il m'a semblé qu'on était entrain d'y prendre plaisir. Il y en a que j'ai étendus, et d'autres que j'ai accourcis, seulement pour diversifier et me rendre moins ennuyeux. Mais je m'amuse à des choses auxquelles on ne prendra peut-être pas garde, tandis que j'ai lieu d'appréhender des objections bien plus importantes. On m'en peut faire deux principales : l'une, que ce livre est licencieux ; l'autre qu'il n'épargne pas assez le beau sexe. Quant à la première, je dis hardiment que la nature du

conte le' voulait ainsi ; étant une loi indispensable, selon Horace, ou plutôt selon la raison et le sens commun, de se conformer aux choses dont on écrit. Or, qu'il ne m'ait été permis d'écrire de celles-ci, comme tant d'autres l'ont fait et avec succès, je ne crois pas qu'on le mette en doute ; et l'on ne me saurait condamner que l'on ne condamne aussi l'Arioste devant moi, et les anciens devant l'Arioste. On me dira que j'eusse mieux fait de supprimer quelques circonstances, ou tout au moins de les déguiser. Il n'y avait rien de plus facile ; mais cela aurait affaibli le conte, et lui aurait ôté de sa grâce. Tant de circonspection n'est nécessaire que dans les ouvrages qui promettent beaucoup de retenue dès l'abord, ou par leur sujet, ou par la manière dont on les traite. Je confesse qu'il faut garder en cela des bornes, et que les plus étroites sont les meilleures : aussi faut-il m'avouer que trop de scrupule gâterait tout. Qui voudrait réduire Boccace à la même pudeur que Virgile, ne ferait assurément rien qui vaille, et pécherait contre les lois de la bienséance, en prenant à tâche de les observer. Car, afin que l'on ne s'y trompe pas, en matière de vers et de prose, l'extrême pudeur et la bienséance sont deux choses bien différentes. Cicéron fait consister la dernière à dire ce qu'il est à propos qu'on dise eu égard au lieu, au temps et aux personnes qu'on entretient. Ce principe une fois posé, ce n'est pas une faute de jugement que d'entretenir les gens d'aujourd hui de contes un peu li-

bres. Je ne pèche pas non plus en cela contre la morale. S'il y a quelque chose dans nos écrits qui puisse faire impression sur les âmes, ce n'est nullement la gaîté de ces contes; elle passe légèrement : je craindrais plutôt une douce mélancolie, où les romans les plus chastes et les plus modestes sont très-capables de nous plonger, et qui est une grande préparation pour l'amour. Quant à la seconde objection, par laquelle on me reproche que ce livre fait tort aux femmes, on aurait raison si je parlais sérieusement : mais qui ne voit que ceci est jeu, et par conséquent ne peut porter coup ? Il ne faut pas avoir peur que les mariages en soient à l'avenir moins fréquens, et les maris plus fort sur leurs gardes. On me peut encore objecter que ces contes ne sont pas fondés, ou qu'ils ont partout un fondement aisé à détruire; enfin qu'il y a des absurdités, et pas la moindre teinture de vraisemblance. Je réponds en peu de mots que j'ai mes garans ; et puis, ce n'est ni le vrai ni le vraisemblable qui font la beauté et la grâce de ces choses-ci ; c'est seulement la manière de les conter. Voilà les principaux points sur quoi j'ai cru être obligé de me défendre. J'abandonne le reste aux censeurs : aussi bien serait-ce une entreprise infinie que de prétendre répondre à tout. Jamais la critique ne demeure court, ni ne manque de sujets de s'exercer : quand ceux que je puis prévoir lui seraient ôtés, elle en aurait bientôt trouvé d'autres.

# CONTES

DE

# LA FONTAINE.

## Joconde.

NOUVELLE TIRÉE DE L'ARIOSTE.

Jadis régnait en Lombardie
Un prince aussi beau que le jour,
Et tel que des beautés qui régnaient à sa cour.
La moitié lui portait envie,
L'autre moitié brûlait pour lui d'amour.
Un jour, en se mirant : Je fais, dit-il, gageure
Qu'il n'est mortel dans la nature
Qui me soit égal en appas,
Et gage, si l'on veut, la meilleure province
De mes états,
Et s'il s'en rencontre un, je promets, foi de prince,
De le traiter si bien qu'il ne s'en plaindra pas.
A ce propos s'avance un certain gentilhomme
D'auprès de Rome.
Sire, dit-il, si votre majesté
Est curieuse de beauté,
Qu'elle fasse venir mon frère ;
Aux plus charmans il n'en doit guère ;
Je m'y connais un peu, soit dit sans vanité.
Toutefois, en cela pouvant m'être flatté,
Que je n'en sois pas cru, mais les cœurs de vos dames.
Du soin de guérir leurs flammes
Il vous soulagera si vous le trouvez bon.
Car de pourvoir vous seul au tourment de chacune

Outre que tant d'amour vous serait importune,
Vous n'auriez jamais fait ; il vous faut un second.
Là-dessus Astolphe répond
(C'est ainsi qu'on nommait ce roi de Lombardie) :
Votre discours me donne une terrible envie
De connaître ce frère. Amenez-le nous donc ;
Voyons si nos beautés en seront amoureuses,
Si ses appas le mettront en credit :
Nous en croirons les connaisseuses,
Comme très-bien vous avez dit.
Le gentilhomme part et va quérir Joconde
(C'est le nom que ce frère avait).
A la campagne il vivait,
Loin du commerce du monde ;
Marié depuis peu ; content, je n'en sais rien ;
Sa femme avait de la jeunesse,
De la beauté, de la délicatesse ;
Il ne tenait qu'à lui qu'il ne s'en trouvât bien.
Son frère arrive et lui fait l'ambassade ;
Enfin il le persuade.
Joconde d'une part regardait l'amitié
D'un roi puissant et d'ailleurs fort aimable ;
Et d'autre part aussi sa charmante moitié
Triomphait d'être inconsolable,
Et de lui faire des adieux
A tirer les larmes des yeux.
Quoi ! tu me quitte ! disait-elle ;
As-tu bien l'âme assez cruelle
Pour préférer à ma constante amour
Les faveurs de la cour ?
Tu sais qu'à peine elles durent un jour ;
Qu'on les conserve avec inquiétude,
Pour les perdre avec désespoir.
Si tu te lasse de me voir,
Songe au moins qu'en ta solitude
Le repos règne jour et nuit :
Que les ruisseaux n'y font du bruit
Qu'afin de t'inviter à fermer la paupière.
Crois-moi, ne quitte point les hôtes de tes bois.
Ces fertiles valons, ces ombrages si cois,

Enfin moi, qui devais me nommer la première.
Mais ce n'est plus le temps; tu ris de mon amour;
Va, cruel, va montrer ta beauté singulière;
Je mourrai, je l'espère, avant la fin du jour.
L'histoire ne dit point ni de quelle manière
Joconde put partir, ni ce qu'il répondit,
Ni ce qu'il fit, ni ce qu'il dit,
Je m'en tais donc aussi, de crainte de pis faire.
Disons que la douleur l'empêcha de parler:
C'est un fort beau moyen de se tirer d'affaire.
Sa femme le voyant tout prêt de s'en aller
L'accable de baisers, et, pour comble, lui donne
Un bracelet de façon fort mignonne,
En lui disant: Ne le perds pas,
Et qu'il soit toujours à ton bras,
Pour te ressouvenir de mon amour extrême;
Il est de mes cheveux; je l'ai tissu moi-même:
Et voilà de plus mon portrait
Que j'attache à ce bracelet.
Vous autres bonnes gens, eussiez cru que la dame
Une heure après eût rendu l'âme:
Moi, qui sais ce que c'est que l'esprit d'une femme,
Je m'en serais à bon droit défié.
Joconde partit donc. Mais ayant oublié
Le bracelet et la peinture,
Par je ne sais quelle aventure,
Le matin même il s'en souvient;
Au grand galop sur ses pas il revient.
Ne sachant quelle excuse il ferait à sa femme.
Sans rencontrer personne, et sans être entendu,
Il monte dans sa chambre et voit près de la dame
Un lourdeau de valet sur son sein étendu;
Tous deux dormaient. Dans cet abord, Joconde
Voulut les envoyer dormir dans l'autre monde:
Mais cependant il n'en fit rien:
Et mon avis est qu'il fit bien.
Le moindre bruit que l'on peut faire
En telle affaire,
Est le plus sûr de la moitié.
Soit par prudence ou par pitié,

Le Romain ne tua personne.
D'éveiller ces amans, il ne le fallait pas :
Car son honneur l'obligeait, en ce cas,
De leur donner le trépas.
Vis, méchante, dit-il tout bas,
A ton remords je t'abandonne.
Joconde là-dessus se remet en chemin,
Rêvant à son malheur tout le long du voyage.
Bien souvent il s'écrie, au fort de son chagrin :
Encor si c'était un blondin
Je me consolerais d'un si sensible outrage ;
Mais un gros lourdeau de valet !
C'est à quoi j'ai plus de regret ;
Plus j'y pense et plus j'en enrage.
Ou l'amour est aveugle, ou bien il n'est pas sage
D'avoir assemblé ces amans.
Ce sont, hélas ! ses divertissemens ;
Et possible est-ce par gageure
Qu'il a causé cette aventure.
Le souvenir fâcheux d'un si perfide tour,
Altérait fort la beauté de Joconde ;
Ce n'était plus ce miracle d'amour
Qui devait charmer tout le monde.
Les dames, le voyant arriver à la cour,
Dirent d'abord : Est-ce là ce Narcisse
Qui prétendait tous nos cœurs enchaîner ?
Quoi ! le pauvre homme a la jaunisse !
Ce n'est pas pour nous la donner.
A quel propos nous amener
Un galant qui vient de jeûner
La quarantaine ?
On se fût bien passé de prendre tant de peine.
Astolphe était ravi ; le frère était confus,
Et ne savait que penser là-dessus :
Car Joconde cachait avec un soin extrême
La cause de son ennui.
On remarquait pourtant en lui
Malgré ses yeux cavés et son visage blême,
De fort beaux traits, mais qui ne plaisent point,
Faute d'éclat et d'embonpoint.

Amour en eut pitié : d'ailleurs cette tristesse
Laissait perdre à ce dieu trop d'encens et de vœux ;
L'un des plus grands suppôts de l'empire amoureux
Consumait en regrets la fleur de sa jeunesse.
Le Romain se vit donc à la fin soulagé
Par le même pouvoir qui l'avait affligé.
Car un jour, étant seul dans une galerie,
Lieu solitaire et tenu fort secret,
Il entendit en certain cabinet
Dont la cloison n'était que de menuiserie,
Le propre discours que voici :
« Mon cher Curtade, mon souci,
J'ai beau t'aimer, tu n'es pour moi que glace ;
Je ne vois pourtant, dieu merci,
Pas une beauté qui m'efface ;
Cent conquérans voudraient avoir ta place,
Et tu semples la mépriser,
Aimant beaucoup mieux t'amuser
A jouer avec quelque page
Au lansquenet,
Que me venir trouver seule en ce cabinet.
Dorimène tantôt t'en a fait le message ;
Tu t'es mis contre elle à jurer,
A la maudire, à murmurer,
Et n'as quitté le jeu que ta main étant faite.
Sans te mettre en souci de ce que je soubaite !
Qui fut bien étonné ? ce fut notre Romain.
Je donnerais jusqu'à demain
Pour deviner qui tenait ce langage,
Et quel était le personnage
Qui gardait tant son quant à moi.
Ce bel Adon était le nain du roi,
Et son amante était la reine.
Le Romain, sans beaucoup de peine,
Les vit, en approchant les yeux
Des fentes que le bois laissait en divers lieux.
Ces amans se fiaient aux soins de Dorimène ;
Seule elle avait toujours la clé de ce lieu là.
Mais la laissant tomber, Joconde la trouva,
Puis s'en servit, puis en tira

Consolation non petite ;
Car voici comme il raisonna :
Je ne suis pas le seul ; et puisque même on quitte
Un prince si charmant pour un nain contrefait,
Il ne faut pas que je m'irrite
D'être quitté pour un valet.
Ce penser le console : il reprend tous ses charmes,
Il devient plus beau que jamais ;
Telle pour lui verse des larmes
Qui se moquait de ses attraits.
C'est à qui l'aimera ; la plus prude s'en pique ;
Astolphe y perd mainte pratique.
Cela n'en fut que mieux : il en avait assez.
Retournons aux amans que nous avons laissés.
Après avoir tout vu le Romain se retire,
Bien empêché de ce secret.
Il ne faut à la cour ni trop voir ni trop dire :
Et peu se sont vantés du don qu'on leur a fait
Pour une semblable nouvelle.
Mais quoi ! Joconde aimait avecque trop de zèle
Un prince libéral qui le favorisait,
Pour ne pas l'avertir du tort qu'on lui faisait.
Or, comme avec les rois il faut plus de mystère
Qu'avecque d'autres gens sans doute il n'en faudra
Et que de but en blanc leur parler d'une affaire
Dont le discours leur doit déplaire,
Ce serait être maladroit ;
Pour adoucir la chose, il fallut que Joconde
Depuis l'origine du monde
Fît un dénombrement des rois et des Césars
Qui, sujets comme nous à ces communs hasards,
Malgré les soins dont leur grandeur se pique,
Avaient vu leurs femmes tomber
En telle ou semblable pratique,
Et l'avaient vu sans succomber
A la douleur, sans se mettre en colère,
Et sans en faire pire chère.
Moi, qui vous parle, sire, ajouta le Romain,
Le jour que pour vous voir je me mis en chemin,
Je fus forcé par mon destin

De reconnaître encuage
Pour un des dieux du mariage,
Et comme tel, de lui sacrifier.
Là-dessus il conta, sans en rien oublier,
Toute sa déconvenue :
Puis vint à celle du roi.
Je vous tiens, dit Astolphe, homme de foi ;
Mais la chose, pour être crue,
Mérite bien d'être vue ;
Menez moi donc sur les lieux.
Cela fut fait, et de ses propres yeux
Astolphe vit des merveilles,
Comme il entendit de ses propres oreilles.
L'énormité du fait le rendit si confus
Que d'abord tous ses sens demeurèrent perclus ;
Il fut comme accablé de ce cruel outrage ;
Mais bientôt il le prit en homme de courage,
En galant homme, et, pour le faire court,
En véritable homme de cour.
Nos femmes, se dit-il, nous en ont donné d'une ;
Nous voici lâchement trahis ;
Vengeons-nous-en, et courons le pays :
Cherchons partout notre fortune.
Pour réussir dans ce dessein,
Nous changerons nos noms ; je laisserai mon train ;
Je me dirai votre cousin,
Et vous ne me rendrez aucune déférence :
Nous en ferons l'amour avec plus d'assurance,
Plus de plaisir, plus de commodité,
Que si j'étais suivi selon ma qualité.
Joconde approuva fort le dessein du voyage.
Il nous faut, dans notre équipage,
Continua le prince, avoir un livre blanc,
Pour mettre les noms de celles
Qui ne seront pas rebelles,
Chacune selon son rang.
Je consens de perdre la vie,
Si, devant que sortir des confins d'Italie,
Tout notre livre ne s'emplit,
Et si la plus sévère à nos vœux ne se range.

Nous sommes beaux, nous avons de l'esprit ;
Avec cela bonnes lettres de change:
Il faudrait être bien étrange
Pour résister à tant d'appas,
Et ne pas tomber dans les lacs
Des gens qui sèmeront l'argent et la fleurette,
Et dont la personne est bien faite.
Leur bagage étant prêt, et le livre surtout,
Nos galans se mettent en voie.
Je ne viendrais jamais à bout
De nombrer les faveurs que l'amour leur envoie :
Nouveaux objets, nouvelle proie.
Heureuses les beautés qui s'offrent à leurs yeux !
Et plus heureuses encor celle qui peut leur plaire!
Il n'est en la plupart des lieux
Femme d'échevin ni de maire,
De podestat, de gouverneur,
Qui ne tienne à fort grand honneur
D'avoir en leur registre place.
Les cœurs que l'on croyait de glace
Se fondent tous à leur abord.
J'entends déjà maint esprit fort
M'objecter que la vraisemblance
N'est pas en ceci tout-à-fait.
Car, dira-t-on, quelque parfait
Que puisse être un galant dedans cette science,
Encor faut-il du temps pour mettre un cœur à bien.
S'il en faut, je n'en sais rien;
Ce n'est pas mon métier de cajoler personne ;
Je le rends comme on me le donne ;
Et l'Arioste ne ment pas.
Si l'on voulait à chaque pas
Arrêter un conteur d'histoire,
Il n'aurait jamais fait ; suffit qu'en pareil cas
Je promets à ces gens quelque jour de les croire.
Quand nos aventuriers eurent goûté de tout,
(De tout un peu, c'est comme il faut l'entendre) :
Nous mettrons, dit Astolphe, autant de cœurs à bout
Que nous voudrons en entreprendre ;
Mais je tiens qu'il vaut mieux attendre.

Arrêtons-nous pour un temps quelque part,
Et cela plus tôt que plus tard ;
Car en amour comme à la table,
Si l'on en croit la faculté,
Diversité de mets peuvent nuire à la santé.
Le trop d'affaires nous accable ;
Ayons quelque objet en commun :
Pour tous les deux c'est assez d'un.
J'y consens, dit Joconde, et je sais une dame
Près de qui nous aurons toute commodité.
Elle a beaucoup d'esprit, elle est belle, elle est femme
D'un des premiers de la cité.
Rien moins, reprit le roi : laissons la qualité ;
Sous les cotillons des grisettes
Peut loger autant de beauté
Que sous les jupes des coquettes.
D'ailleurs il ne faut point faire tant de façon.
Etre en continuel soupçon,
Dépendre d'une humeur fière, brusque, volage,
Chez les dames du haut parage
Ces choses sont à craindre, et bien d'autres encor.
Une grisette est un trésor :
Car, sans se donner de la peine,
Et sans qu'aux bals on la promène,
On en vient aisément à bout :
On lui dit ce qu'on veut, bien souvent rien du tout.
Le point est d'en trouver une qui soit fidele ;
Choisissons la toute nouvelle,
Qui ne connaisse encor ni le mal ni le bien.
Prenons, dit le Romain, la fille de notre hôte ;
Je la tiens pucelle sans faute,
Et si pucelle qu'il n'est rien
De plus puceau que cette belle ;
Sa poupée en sait autant qu'elle.
J'y songeais, dit le roi ; parlons-lui dès ce soir.
Il ne s'agit que de savoir
Qui de nous doit donner à cette jouvencelle,
Si son cœur se rend à nos vœux,
La première leçon du plaisir amoureux.
Je sais que cet honneur est pure fantaisie ;

Toutefois, étant roi, l'on me le doit céder;
Du reste il est aisé de s'en accommoder.
Si c'était, dit Jocande, une cérémonie,
Vous auriez droit de prétendre le pas;
Mais il s'agit d'un autre cas.
Tirons au sort: c'est la justice;
Deux pailles en feront l'office.
De la chape à l'évêque, hélas! ils se battaient,
Les bonnes gens qu'ils étaient!
Quoiqu'il en soit Jocande eut l'avantage
Du prétendu pucelage.
La belle étant venue en leur chambre le soir
Pour quelque petite affaire,
Nos deux aventuriers près d'eux la firent seoir,
Louèrent sa beauté, tâchèrent de lui plaire.
Firent briller une bague à ses yeux.
A cet objet précieux
Son cœur fit peu de résistance:
Le marché se conclut: et dès la même nuit,
Toute l'hôtellerie étant dans le silence,
Elle les vient trouver sans bruit;
Au milieu d'eux ils lui font prendre place,
Tant qu'enfin la chose se passe
Au grand plaisir des trois, et surtout du Romain,
Qui crut avoir rompu la glace.
Je lui pardonne, et c'est en vain
Que de ce point on s'embarrasse.
Car il n'est si sotte, après tout,
Qui ne puisse venir à bout
De tromper à ce jeu le plus sage du monde:
Salomon, qui grand clerc était,
Le reconnaît en quelque endroit,
Dont il ne souvint pas au bonhomme Jocande.
Il se tint content pour le coup,
Crut qu'Astolphe y perdait beaucoup.
Tout alla bien, et maître pucelage
Joua des mieux son personnage.
Un jeune gars pourtant en avait essayé.
Le temps, à cela près, fut fort bien employé,
Et si bien que la fille en demeura contente.

Le lendemain elle le fut encor,
Et même encor la nuit suivante.
Le jeune gars s'étonna fort
Du refroidissement qu'il remarquait en elle.
Il se douta du fait, la guetta, la surprit,
Et lui fit fort grosse querelle.
Afin de l'apaiser, la belle lui promit,
Foi de fille de bien, que, sans aucune faute,
Leurs hôtes délogés, elle lui donnerait
Autant de rendez-vous qu'il en demanderait.
Je n'ai souci, dit-il, ni d'hôtesse ni d'hôte:
Je veux cette nuit même ou bien je dirai tout.
Comment en viendrons-nous à bout?
Dit la fille fort affligée;
De les aller trouver je me suis engagagée:
Si j'y manque, adieu l'anneau
Que j'ai gagné bien et beau.
Faisons que l'anneau vous demeure,
Reprit le garçon tout à l'heure.
Dites-moi seulement, dorment-ils fort tous deux?
Oui, reprit elle, mais entre eux
Il faut que toute nuit je demeure couchée;
Et tandis que je suis avec l'un empêchée,
L'autre attend sans mot dire, et s'endort bien souvent
Tant que le siège soit vacant:
C'est là leur mot. Le gars dit à l'instant:
Je vous irai trouver pendant leur premier somme.
Elle reprit: Ah! gardez vous en bien;
Vous seriez un mauvais homme.
Non non, dit-il, ne craignez rien
Et laissez ouverte la porte.
La porte ouverte elle laissa:
Le galant vint, et s'approcha
Des pieds du lit, puis fit en sorte
Qu'entre les draps il se glissa;
Et Dieu sait comme il se plaça,
Et comme enfin tout se passa.
Et de ceci ni de cela
Ne se douta le moins du monde
Ni le roi lombard, ni Joconde.

Chacun d'eux pourtant s'éveilla,
Bien étonné de telle aubade.
Le roi lombard dit à part soi :
Qu'a donc mangé mon camarade ?
Il en prend trop, et, sur ma foi,
C'est bien fait s'il devient malade.
Autant en dit de sa part le Romain.
Et le garçon, ayant repris haleine,
S'en donna pour le jour et pour le lendemain,
Enfin pour toute la semaine.
Puis, les voyant tous deux rendormis à la fin,
Il s'en alla de grand matin,
Toujours par le même chemin,
Et fut suivi de la donzelle.
Eux éveillés, le roi dit au Romain :
Frère, dormez jusqu'à demain ;
Vous en devez avoir envie,
Et n'avez à présent besoin que de repos.
Comment! dit le Romain; mais vous-même, à propos,
Vous avez fait tantôt une terrible vie.
Moi ? dit le roi, j'ai toujours attendu ;
Et puis, voyant que c'était temps perdu,
Que sans pitié ni conscience
Vous vouliez jusqu'au bout tourmenter ce tendron,
Sans en avoir d'autre raison
Que d'éprouver ma patience,
Je me suis, malgré moi, jusqu'au jour rendormi.
Que s'il vous eût plu, notre ami,
J'aurais couru volontiers quelque poste ;
C'eût été tout, n'ayant pas la riposte
Ainsi que vous : qu'y ferait-on ?
Pour Dieu, reprit son compagnon,
Cessez de vous railler et changeons de matière.
Je suis votre vassal : vous l'avez bien fait voir.
C'est assez que tantôt il vous ait plu d'avoir
La fillette tout entière.
Disposez-en ainsi qu'il vous plaira ;
Nous verrons si ce feu toujours vous durera.
Il pourra, dit le roi, durer toute ma vie,
Si j'ai beaucoup de nuits telles que celle-ci,

Sire, dit le Romain, trève de raillerie :
Donnez-moi mon congé, puisqu'il vous plaît ainsi.
Astolphe se piqua de cette répartie ;
Et leurs propos s'allaient de plus en plus aigrir,
Si le roi n'eût fait venir
Tout incontinent la belle.
Ils lui dirent : Jugez-nous,
En lui contant leur querelle.
Elle rougit, et se mit à genoux ;
Leur confessa tout le mystère.
Loin de lui faire pire chère,
Ils en rirent tous deux : l'anneau lui fut donné,
Et maint bel écu couronné,
Dont peu de temps après on la vit mariée,
Et pour pucelle employée,
Ce fut par là que nos aventuriers
Mirent fin à leurs aventures.
Se voyant chargés de lauriers
Qui les rendront fameux chez les races futures ;
Lauriers d'autant plus beaux qu'il ne leur en coûta
Qu'un peu d'adresse et quelques feintes larmes,
Et que, loin des dangers et du bruit des alarmes,
L'un et l'autre les remporta.
Tout fiers d'avoir conquis les cœurs de tant de belles,
Et leur livre étant plus que plein,
Le roi lombard dit au Romain :
Retournons au logis par le plus court chemin.
Si nos femmes sont infidèles,
Consolons-nous : bien d'autres le sont qu'elles.
La constellation changera quelque jour ;
Un temps viendra que le flambeau d'Amour
Ne brûlera les cœurs que de pudiques flammes.
A présent on dirait que quelque astre malin
Prend plaisir aux bons tours des maris et des femmes.
D'ailleurs tout l'univers est plein
De maudits enchanteurs, qui des corps et des ames
Font tout ce qu'il leur plaît : savons-nous si ces gens,
Comme ils sont traîtres et méchans,
Et toujours ennemis soit de l'un soit de l'autre,
N'ont point ensorcelé mon épouse et la vôtre ;

Et si par quelqu'étrange cas
Nous n'avons point cru voir chose qui n'était pas ?
Ainsi que bons bourgeois achevons notre vie,
Chacun près de sa femme, et demeurons-en là,
Peut être que l'absence, ou bien la jalousie,
Nous ont rendu leurs cœurs que l'hymen nous ôta.
Astolphe rencontra dans cette prophétie.
Nos deux aventuriers, au logis retournés,
Furent très-bien reçus, pourtant un peu grondés,
Mais seulement par bienséance.
L'un et l'autre se vit de baisers régalé :
On se récompensa des pertes de l'absence.
Il fut dansé, sauté, balé,
Et du nain nullement parlé,
Ni du valet, comme je pense.
Chaque époux s'attachant auprès de sa moitié,
Vécut en grand soulas, en paix, en amitié.
Le plus heureux, le plus content du monde
La reine à son devoir ne manqua d'un seul point,
Autant en fit la femme de Jocunde :
Autant en font d'autres qu'on ne sait point.

# Le Cocu battu et content.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE.

N'a pas long-temps de Rome revenait
Certain cadet, qui n'y profita guère,
Et volontiers en chemin s'éjournait,
Quand par hasard le galant rencontrait
Bon vin, bon gîte, et belle chambrière.
Avint qu'un jour, en un bourg arrêté,
Il vit passer une dame jolie ;
Leste, pimpante, et d'un page suivie ;
En la voyant il en fut enchanté,
La convoita, comme bien savait faire.
Prou de pardons il avait rapporté :

De vertu peu, chose assez ordinaire.
La dame était de gracieux maintien,
De doux regard, jeune, fringante et belle;
Somme qu'enfin il ne lui manquait rien,
Fors que d'avoir un ami digne d'elle.
Tant se la mit le drôle en la cervelle,
Que dans sa peau peu ni point ne durait;
Et s'informant comment on l'appelait:
C'est, lui dit-on, la dame du village.
Messire Bon l'a prise en mariage,
Quoiqu'il n'ait plus que quatre cheveux gris.
Mais comme il est des premiers du pays,
Son bien supplée au défaut de son âge.
Notre cadet tout ce détail apprit,
Dont il conçut espérance certaine.
Voici comment le pélerin s'y prit.
Il renvoya dans la ville prochaine
Tous ses valets, puis s'en fut au château;
Dit qu'il était un jeune jouveneeau
Qui cherchait maître, et qui savait tout faire.
Messire Bon fort content de l'affaire
Pour fauconnier le loua bien et beau,
Non toutefois sans l'avis de sa femme.
Le fauconnier plut très-fort à la dame;
Et n'étant homme en tel pourchas nouveau,
Guère ne mit à déclarer sa flamme.
Ce fut beaucoup: car le vieillard était
Fou de sa femme et fort peu la quittait,
Sinon les jours qu'il allait à la chasse.
Son fauconnier qui pour lors le suivait,
Eût demeuré volontiers en sa place:
La jeune dame en était bien d'accord:
Ils n'attendaient que le temps de mieux faire;
Quand je dirai qu'il leur en tardait fort,
Nul n'osera soutenir le contraire.
Amour enfin qui prit à cœur l'affaire,
Leur inspira la ruse que voici.
La dame dit un soir à son mari:
Qui croyez vous le plus rempli de zèle
De tous vos gens? Ce propos entendu,

Messire Bon lui dit : J'ai toujours cru
Le fauconnier garçon sage et fidèle ;
Et c'est à lui que plus je me firais.
Vous auriez tort, répartit cette belle ;
C'est un méchant : il me tint l'autrefois
Propos d'amour dont je fus si surprise,
Que je pensai tomber tout de mon haut ;
Car qui croirait une telle entreprise ?
Dedans l'esprit il me vint aussitôt
De l'étrangler, de lui manger la vue ;
Il tint à peu ; je n'en fus retenue
Que pour n'oser un tel cas publier.
Même, à dessein qu'il ne pût le nier,
Je fis semblant d'y vouloir condescendre ;
Et cette nuit, sous un certain poirier,
Dans le jardin je lui dis de m'attendre :
Mon mari, dis je, est toujours avec moi,
Plus par amour que doutant de ma foi.
Je ne me puis dépêtrer de cet homme,
Sinon la nuit pandant son premier somme ;
D'auprès de lui tâchant de me lever,
Dans le jardin je vous irai trouver.
Voilà l'état où j'ai laissé l'affaire.
Messire Bon se mit fort en colère.
Sa femme dit : Mon mari, mon époux,
Jusqu'à tantôt cachez votre courroux ;
Dans le jardin attrapez-le vous même ;
Vous le pourrez trouver fort aisément ;
Le poirier est à main gauche en entrant.
Mais il vous faut user de stratagême ;
Prenez ma jupe, et contrefaites vous ;
Vous entendrez son insolence extrême :
Lors d'un bâton donnez lui tant de coups,
Que le galant demeure sur la place
Je suis d'avis que le friponneau fasse
Tel compliment à des femmes d'honneur !
L'époux retint cette leçon par cœur,
Onc il ne fut une plus forte dupe
Que ce vieillard, bonhomme, au demeurant.
Le temps venu d'attraper le galant,

Messire Bon se couvrit d'une jupe,
S'encornetta, courut incontinent
Dans le jardin, où ne trouva personne :
Garde n'avait ; car, tandis qu'il frissonne,
Claque des dents, et meurt quasi de froid,
Le pélerin, qui le tout observait,
Va voir la dame : avec elle se donne
Tout le bon temps qu'on a, comme je croi,
Lorsqu'amour seul étant de la partie
Entre deux draps on tient femme jolie,
Femme jolie, et qui n'est point à soi.
Quand le galant, un assez bon espace,
Avec la dame eut été dans ce lieu,
Force lui fut d'abandonner la place :
Ce ne fut pas sans le vin de l'adieu.
Dans le jardin il court en diligence.
Messire Bon, rempli d'impatience,
A tous momens sa paresse maudit.
Le pélerin d'aussi loin qu'il le vit,
Feignit de croire apercevoir la dame,
Et lui cria : Quoi donc ! méchante femme,
A ton mari tu brassais un tel tour !
Est-ce le fruit de son parfait amour ?
Dieu soit témoin que pour toi j'en ai honte !
Et de venir ne tenais quasi compte,
Ne te croyant le cœur si perverti
Que de vouloir tromper un tel mari.
Or bien, je vois qu'il te faut un ami :
Trouvé ne l'as en moi, je t'en assure ;
Si j'ai tiré ce rendez-vous de toi,
C'est seulement pour éprouver ta foi.
Et ne t'attends de m'induire à luxure :
Grand pécheur suis ; mais j'ai là, Dieu merci,
De ton honneur encor quelque souci.
A monseigneur ferais-je un tel outrage ?
Pour toi, tu viens avec un front de page !
Mais, foi de Dieu ! ce bras te châtira ;
Et monseigneur puis après le saura.
Pendant ces mots l'époux pleurait de joie.
Et, tout ravi disait entre ses dents :

Loué soit Dieu, dont la bonté m'envoie
Femme et valet si chastes, si prudens !
Ce ne fut tout : car à grands coups de gaule
Le pélerin sous lui froisse une épaule ;
De horions laidement l'accoutra ;
Jusqu'au logis ainsi le convoya.
Messire Bou eût voulu que le zèle
De son valet n'eût été jusque là,
Mais, le voyant si sage et si fidèle
Le bon hommeau des coups se consola ;
Dedans le lit sa femme il retrouva :
Lui conta tout, en lui disant : Ma mie,
Quand nous pourrions vivre cent ans encor,
Ni vous ni moi n'aurions de notre vie
Un tel valet ; c'est sans doute un trésor,
Dans notre bourg je veux qu'il prenne femme :
A l'avenir traitez-le ainsi que moi.
Pas n'y faudrait lui répartit la dame ;
Et de ceci je vous donne ma foi.

# Le Mari confesseur.

CONTE TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELLES.

Messire Artus, sous le grand roi François,
Alla servir aux guerres d'Italie ;
Tant qu'il se vit, après maints beaux exploits,
Fait chevalier en grand' cérémonie.
Son général lui chaussa l'éperon :
Dont il croyait que le plus haut baron
Ne lui dût plus contester le passage.
S'il s'en revint tout fier en son village,
Où ne surprit sa femme en oraison,
Seule il l'avait laissée à la maison.
Il la retrouve en bonne compagnie,
Dansant, sautant, menant joyeuse vie,
Et des muguets avec elle à foison.

Messire Artus ne prit goût à l'affaire ;
En ruminant sur ce qu'il devait faire :
Depuis que j'ai mon village quitté
Si j'étais cru, dit-il, en dignité
De cocuage et de chevalerie ?
C'est moitié trop : sachons la vérité.
Pour ce s'avise, un jour de confrérie,
De se vêtir en prêtre, et confesser.
Sa femme vient à ses pieds se placer.
De prime abord sont par la bonne dame
Expédiés tous les péchés menus ;
Puis à leur tour les gros étant venus,
Force lui fut qu'elle changeât de gamme.
Père, dit elle, en mon lit sont reçus
Un gentilhomme, un chevalier, un prêtre.
Si le mari ne se fût fait connaître,
Elle en allait enfiler beaucoup plus ;
Courte n'était, pour sûr, la kyrielle.
Son mari donc l'interrompt là dessus ;
Dont bien lui prit. Ah ! dit il, infidèle !
Un prêtre même ! A qui crois-tu parler ?
A mon mari, dit la fausse femelle,
Qui d'un tel passe sut bien démêler,
Je vous ai vu dans ce lieu vous couler,
Ce qui m'a fait douter du badinage.
C'est un grand cas qu'étant homme si sage,
Vous n'ayez su l'énigme débrouiller !
On vous a fait, dites-vous, chevalier :
Auparavant vous étiez gentilhomme ;
Vous êtes prêtres avecque ces habits.
Béni soit Dieu ! dit alors le bonhomme ;
Je suis un sot de l'avoir si mal pris.

---

# Le Savetier.

Un savetier que nous nommerons Blaise,
Prit belle femme, et fut très-avisé.
Les bonnes gens, qui n'étaient à leur aise,

S'en vont prier un marchand peu rusé,
Qu'il leur prêtât, dessous bonne promesse,
Mi-muid de grain; ce que le marchand fait.
Le terme échu, ce créancier les presse,
Dieu sait pourquoi. Le galant, en effet,
Crut que par là baiserait la commère.
Vous avez trop de quoi me satisfaire,
Ce lui dit-il, et sans débourser rien:
Accordez-moi ce que vous savez bien.
Je songerai, repond-elle, à la chose;
Puis vient trouver Blaise tout aussitôt,
L'avertissant de ce qu'on lui propose.
Blaise lui dit: Pardieu! femme, il nous faut
Sans coup férir rattrapper notre somme.
Tout de ce pas, allez dire à cet homme
Qu'il peut venir, et que je n'y suis point.
Je veux ici me cacher tout à point.
Avant le coup demandez la cédule.
De la donner je ne crois qu'il recule;
Puis tousserez afin de m'avertir:
Mais haut et clair, et plutôt deux fois qu'une:
Lors de mon coin vous me verrez sortir
Incontinent, de crainte de fortune.
Ainsi fut dit, ainsi s'exécuta:
Dont le mari puis après se vanta;
Si que chacun glosait sur ce mystère.
Mieux eût valu tousser après l'affaire,
Dit à la belle un des plus gros bourgeois:
Vous eussiez eu votre compte tous trois.
N'y manquez plus, sauf après de se taire.
Mais qu'en est-il, or ça, belle, entre nous?
Elle répond: Ah! Monsieur, croyez-vous
Que nous ayons tant d'esprit que vos dames?
Notez qu'illec, avec deux autres femmes,
Du gros bourgeois était l'épouse aussi.
Je pense bien, continua la belle,
Qu'en pareil cas madame en use ainsi:
Mais quoi! chacun n'est pas si sage qu'elle.

# Le Paysan

## QUI AVAIT OFFENSÉ SON SEIGNEUR.

Un paysan son seigneur offensa :
L'histoire dit que c'était bagatelle,
Et toutefois ce seigneur le tança
Fort rudement. Ce n'est chose nouvelle.
Coquin, dit-il, tu mérites la hart;
Fais ton calcul d'y venir tôt ou tard;
C'est une fin à tes pareils commune.
Mais je suis bon : et de trois peines l'une
Tu peux choisir; ou de manger trente aulx,
J'entends sans boire et sans prendre repos;
Ou de souffrir trente bons coups de gaule,
Bien appliqués sur tes larges épaules;
Ou de payer sur-le-champ cent écus.
Le paysan consultant là dessus :
Trente aulx sans boire! ah! dit-il en soi-même,
Je n'appris onc à les manger ainsi.
De recevoir les trente coups aussi,
Je ne le puis sans un péril extrême.
Les cent écus, c'est le pire de tous.
Incertain donc il se mit à genoux,
Et s'écria : Pour Dieu, miséricorde!
Son seigneur dit : Qu'on apporte une corde;
Quoi! le galant m'ose répondre encor!
Le paysan, de peur qu'on ne le pende,
Fait choix de l'ail; et le seigneur commande
Que l'on en cueille, et surtout du plus fort.
Un après un lui-même il fait le compte.
Puis quand il voit que son calcul se monte
A la trentaine, il les met dans un plat;
Et cela fait, le malheureux pied-plat
Prend le plus gros, en pitié le regarde,
Mange et rechigne, ainsi que fait un chat
Dont les morceaux sont frottés de moutarde.

Il n'oserait de la langue y toucher.
Son seigneur rit, et surtout il prend garde
Que le galant n'avale sans mâcher.
Le premier passe; aussi fait le deuxième :
Au tiers il dit : Que le diable y ait part !
Bref, il en fut à grand' peine au douzième,
Que s'écriant : Haro ! la gorge m'ard !
Tôt, tôt, dit il, que l'on m'apporte à boire !
Son seigneur dit : Ah ! ah ! sire Grégoire,
Vous avez soif ! je vois qu'en vos repas
Vous humectez volontiers le lampas.
Or buvez donc, et buvez à votre aise ;
Bon prou vous fasse ! Hola, du vin, hola !
Mais, mon ami, qu'il ne vous en déplaise,
Il vous faudra choisir, après cela,
Des cent écus ou de la bastonnade,
Pour suppléer au défaut de l'aillade.
Qu'il plaise donc, dit l'autre, à vos bontés
Que les aulx soient sur les coups précomptés ;
Car pour l'argent, par trop grosse est la somme :
Où la trouver, moi qui suis un pauvre homme ?
Hé bien ! souffrez les trente horions,
Dit le seigneur ; mais laissons les oignons.
Pour prendre cœur le vassal en sa panse
Loge un long trait, se munit le dedans,
Puis souffre un coup avec grande constance :
Au deux, il dit : Donnez moi patience,
Mon doux Jésus, en tous ces accidens.
Le tiers est rude : il en grince les dents,
Se courbe tout, et saute de sa place.
Au quart il fait une horrible grimace ;
Au cinq, un cri. Mais il n'est pas au bout ;
Et c'est grand cas s'il peut digérer tout.
On ne vit onc si cruelle avanture.
Deux forts paillards ont chacun un bâton,
Qu'ils font tomber par poids et par mesure,
En observant la cadence et le ton.
Le malheureux n'a rien qu'une chanson :
Grâce, dit-il. Mais, las ! point de nouvelle :
Car le seigneur fait frapper de plus belle.

Juge des coups, et tient sa gravité,
Disant toujours qu'il a trop de bonté.
Le pauvre diable enfin craint pour sa vie.
Après vingt coups d'un ton piteux il crie :
Pour Dieu, cessez; hélas ! je n'en puis plus.
Son seigneur dit : Payez donc cent écus,
Net et comptant ; je sais qu'à la desserre
Vous êtes dur ; j'en suis fâché pour vous.
Si tout n'est prêt, votre compère Pierre
Vous en peut bien assister, entre nous.
Mais pour si peu vous ne vous feriez tondre.
Le malheureux n'osant presque répondre,
Court au magot, et dit : C'est tout mon fait.
On examine : on prend un trébuchet.
L'eau cependant lui coule de la face ;
Il n'a point fait encor une telle grimace.
Mais que lui sert ? il convient tout payer.
C'est grand pitié quand on fâche son maître.
Ce paysan eut beau s'humilier ;
Et, pour un fait assez léger peut-être,
Il se sentit enflammer le gosier,
Vider la bourse, émoucher les épaules,
Sans qu'il lui fût dessus les cent écus
Ni pour les aulx, ni pour les coups de gaules,
Fait seulement grâce d'un carolus.

---

# Le Muletier.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE.

Un roi lombard (les rois de ce pays
Viennent souvent s'offrir à ma mémoire) ;
Ce dernier-ci, dont parle en ses écrits
Maître Boccace, auteur de cette histoire,
Portait le nom d'Agiluf en son temps.
Il épousa Teudelingue la belle,
Veuve du roi dernier mort sans enfans,
Lequel laissa l'état sous la tutelle

De celui-ci, prince sage et prudent.
Nulle beauté n'était alors égale
A Teudelingue ; et la couche royale
De part et d'autre était assurément
Aussi complète, aussi bien assortie
Qu'elle fut onc ; quand messer Cupidon
En badinant fit choir de son brandon
Chez Agiluf droit dessus l'écurie,
Sans prendre garde, et sans se soucier
En quel endroit, dont avecque furie
Le feu se prit au cœur d'un muletier.

Ce muletier était homme de mine,
Et démentait en tout son origine,
Bien fait et beau, même ayant du bon sens.
Bien le montra ; car s'étant de la reine
Amouraché, quand il eut quelque temps
Fait ses efforts et mis toute sa peine
Pour se guérir sans pouvoir rien gagner.
Le compagnon fit un tour d'homme habile,
Maître ne sais meilleur pour enseigner
Que Cupidon ; l'ame la moins subtile
Sous sa férule apprend plus en un jour
Qu'un maître ès-arts en dix ans aux écoles.
Aux plus grossiers par un chemin bien court,
Il sait montrer les tours et les paroles.
Le présent conte en est un bon témoin.
Notre amoureux ne songeait près ni loin
Dedans l'abord à jouir de sa mie.
Se déclarer de bouche ou par écrit
N'était pas sûr. Si se mit dans l'esprit,
Mourût ou non, d'en passer son envie,
Puisqu'aussi bien plus vivre ne pouvait ;
Et mort pour mort toujours mieux lui valait,
Auparavant que sortir de la vie,
Eprouver tout et tenter le hasard.
L'usage était chez le peuple lombard
Que quand le roi, qui faisait lit à part,
Comme tous font, voulait avec sa femme
Aller coucher, seul il se présentait

Presque en chemise, et sur son dos n'avait
Qu'une simarre : à la porte il frappait
Tout doucement, aussitôt une dame
Ouvrait sans bruit ; et le roi lui mettait
Entre les mains la clarté qu'il portait.
Clarté n'ayant grand'lueur ni grand'flamme.
D'abord la dame éteignait en sortant
Cette clarté : c'était le plus souvent
Une lanterne ou de simples bougies.
Chaque royaume a ses cérémonies.
Le muletier remarqua celle-ci,
Ne manqua pas de s'ajuster ainsi :
Se présenta comme c'était l'usage.
S'étant caché quelque peu le visage.
La dame ouvrit dormant plus qu'à demi.
Nul cas n'était à craindre en l'aventure,
Fors que le roi vint pareillement.
Mais ce jour là, s'étant heureusement
Mis à chasser, force était que nature
Pendant la nuit cherchât quelque repos.
Le muletier, frais, gaillard et dispos,
Et parfumé, se coucha sans rien dire.
Un autre point, outre ce qu'avons dit,
C'est qu'Agiluf, s'il avait en l'esprit
Quelque chagrin, soit touchant son empire,
Ou sa famille, ou pour quelqu'autre cas,
Ne sonnait mot en prenant ses ébats ;
A tout cela Teudelingue était faite.
Notre amoureux fournit plus d'une traite,
(Un muletier à ce jeu vaut trois rois.)
Dont Teudelingue entra par plusieurs fois
En pensement, et crut que la colère,
Rendait le prince outre son ordinaire
Plein de transport, et qu'il n'y songeait pas.
En ses présens le ciel est toujours juste ;
Il ne départ à gens de tous états
Mêmes talens. Un empereur auguste
A les vertus propres pour commander ;
Un avocat sait les points décider :
Au jeu d'amour le muletier fait rage.

Chacun son fait : nul n'a tout en partage.
Notre galant s'étant diligenté,
Se retira sans bruit et sans clarté,
Devant l'aurore. Il en sortait à peine,
Lorsqu'Agiluf alla trouver la reine,
Voulut s'ébattre, et l'étonna bien fort.
Certes, monsieur, je sais bien, lui dit elle,
Que vous avez pour moi beaucoup de zèle ;
Mais de ce lieu vous ne faites encor
Que de sortir ; même outre l'ordinaire
En avez pris, et beaucoup plus qu'assez.
Pour Dieu, monsieur, je vous prie, avisez
Que ne soit trop ; votre santé m'est chere.
Le roi fut sage et se douta du tour,
Ne sonna mot, descendit dans la cour,
Puis de la cour entra dans l'écurie ;
Jugeant en lui que le cas provenait
D'un muletier, comme l'on lui parlait.
Toute la troupe était lors endormie,
Fors le galant, qui tremblait pour sa vie.
Le roi n'avait lanterne ni bougie.
En tâtonnant il s'approcha de tous :
Crut que l'auteur de cette tromperie
Se connaîtrait au battement du pouls.
Pas ne faillit dedans sa conjecture ;
Et le second qu'il tâta d'aventure
Etait son homme, à qui d'émotion,
Soit pour la peur, ou soit pour l'action,
Le cœur battait, et le poul tout ensemble.
Ne sachant pas où devait aboutir
Tout ce mystère, il feignait de dormir :
Mais quel sommeil! Le roi, pendant qu'il tremble,
En certain coin va prendre des ciseaux
Dont on coupait le crin à ses chevaux.
Faisons, dit il, au galant une marque,
Pour le pouvoir demain connaître mieux,
Incontinent de la main du monarque
Il se sent tondre. Un toupet de cheveux
Lui fut coupé droit vers le front du sire ;
Et cela fait, le prince se retire.

Il oublia de serrer le toupet :
Dont le galant s'avisa d'un secret
Qui d'Agiluf gâta le stratagème.
Le muletier alla, sur l'heure même,
En pareil lieu tondre ses compagnons.
Le jour venu, le roi vit ses garçons
Sans poil au front. Lors le prince en son âme :
Qu'est-ce ci donc ! qui croirait que ma femme
Aurait été si vaillante au déduit ?
Quoi ! Teudelingue a-t-elle cette nuit
Fourni d'ébats à plus de quinze ou seize ?
Autant en vit vers le front de toudus.
Or bien, dit-il, qui l'a fait si se taise ;
Au demeurant, qu'il n'y retourne plus.

# La Servante justifiée.

NOUVELLE TIRÉE DES CONTES DE LA REINE DE NAVARRE.

Boccace n'est le seul qui me fournit :
Je vas parfois en une autre boutique.
Il est bien vrai que ce divin esprit
Plus que pas un me donne de pratique :
Mais comme il faut manger de plus d'un pain,
Je puise encor en un vieux magasin ;
Vieux, des plus vieux, où Nouvelles nouvelles
Sont jusqu'à cent, bien déduites et belles
Pour la plupart, et de très-bonne main.
Pour cette fois la reine de Navarre
D'un c'était moi, naïf autant que rare,
Entretiendra dans ces vers le lecteur.
Voici le fait, quiconque en soit l'auteur ;
J'y mets du mien selon les occurrences ;
C'est ma coutume ; et, sans telle licences,
Je quitterais la charge de conteur.
Un homme donc avait belle servante ;
Il la rendit au jeu d'amour savante.
Elle était fille à bien armer un lit,

Pleine de suc et donnant appétit;
Ce qu'on appelle en français bonne robe.
Par un beau jour, cet homme se dérobe
D'avec sa femme, et d'un très-grand matin
S'en va trouver sa servante au jardin.
Elle faisait un bouquet pour madame:
C'était sa fête. Or, voyant de la femme
Le bouquet fait, il commence à louer
L'assortiment, tâche à s'insinuer;
S'insinuer en fait de chambrière,
C'est proprement couler sa main au sein;
Ce qui fut fait. La servante soudain
Se défendit: mais de quelle manière?
Sans rien gâter: c'était une façon
Sur le marché: bien s'avait sa leçon.
La belle prend les fleurs qu'elle avait mises
En un monceau, les jette au compagnon.
Il la baisa pour en avoir raison,
Tant et si bien qu'ils en vinrent aux prises.
En cet étrif la servante tomba:
Lui d'en tirer aussitôt avantage.
Le malheur fut que tout ce beau ménage
Fut découvert d'un logis près de là.
Nos gens n'avaient pris garde à cette affaire.
Une voisine aperçut le mystère.
L'époux la vit, je ne sais pas comment:
Nous voilà pris, dit-il à sa servante:
Notre voisine est languarde et méchante;
Mais ne soyez en crainte aucunement.
Il va trouver sa femme en ce moment:
Puis fait si bien, que s'étant éveillée,
Elle se lève; et sur l'heure habillée,
Il continue à jouer son rôlet:
Tant qu'à dessein d'aller faire un bouquet
La pauvre épouse au jardin est menée.
Là fut par lui procédé de nouveau.
Même débat, même jeu se commence,
Fleurs de voler, tétons d'entrer en danse;
Elle y prit goût; le jeu lui sembla beau:
Somme que l'herbe en fut encor froisée.

La pauvre dame alla l'après-dînée
Voir sa voisine, à qui ce secret là
Chargeait le cœur ; elle se soulagea
Tout dès l'abord. Je ne puis, ma commère,
Dit cette femme avec un front sévère,
Laisser passer sans vous en avertir
Ce que j'ai vu. Voulez-vous vous servir
Encor long-temps d'une fille perdue?
A coups de pieds si j'étais que de vous,
Je l'enverrais ainsi qu'elle est venue.
Comment ! elle est aussi brave que nous !
Or bien, je sais celui de qui procède
Cette piaffe ; apportez-y remède
Tout au plutôt, car je vous avertis,
Que ce matin étant à la fenêtre,
Ne sais pourquoi, j'ai vu de mon logis
Dans son jardin votre mari paraître,
Puis la galante ; et tous deux se sont mis
A se jeter quelques fleurs à la tête.
Sur ce propos l'autre l'arrêta coi.
Je vous entends, dit-elle, c'était moi.

LA VOISINE.

Voire ! écoutez le reste de la fête :
Vous ne savez où je veux en venir.
Les bonnes gens se sont pris à cueillir
Certaines fleurs que baisers on appelle.

LA FEMME.

C'est encor moi que vous preniez pour elle.

LA VOISINE.

Du jeu des fleurs à celui des tétons
Ils sont passés : après quelques façons,
A pleine main l'on les a laissé prendre.

LA FEMME.

Et pourquoi non : c'était moi. Votre époux
N'a-t-il pas donc les mêmes droits sur vous?

LA VOISINE.

Cette personne enfin sur l'herbe tendre
Est trébuchée ; et comme je le croi,
Sans se blesser. Vous riez?

LA FEMME.

C'était moi.

LA VOISINE.

Un cotillon a paré la verdure.

LA FEMME.

C'était le mien.

LA VOISINE.

Sans vous mettre en courroux,
Qui le portait de la fille ou de vous?
C'est là le point; car monsieur votre époux
Jusques au bout a poussé l'aventure.

LA FEMME.

Qui? c'était moi. Votre tête est bien dure!

LA VOISINE.

Ah! c'est assez. Je ne m'informe plus:
J'ai pourtant l'œil assez bon, ce me semble;
J'aurais juré que je les avais vus
En ce lieu là se divertir ensemble.
Mais excusez, et ne la chassez pas.

LA FEMME.

Pourquoi chasser? j'en suis très-bien servie.

LA VOISINE.

Tant pis pour vous! c'est justement le cas.
Vous en tenez, ma commère, ma mie.
Baise ta servante en un coin,
Si tu ne veux baiser ta femme en un jardin.

---

# La Gageure

DES TROIS COMMÈRES OU SONT DEUX NOUVELLES TIRÉES DE BOCCACE

Après bon vin, trois commères un jour
S'entretenaient de leurs tours et prouesses.
Toutes avaient un ami par amour,
Et deux étaient au logis les maîtresses.
L'une disait: J'ai le roi des maris.
Il n'en est point de meilleur dans Paris.
Sans son congé je vas partout m'ébattre
Avec ce trone j'en ferais un plus fin.

Il ne faut pas se lever trop matin
Pour lui prouver que trois et deux font quatre.
Par mon serment! dit une autre aussitôt,
Si je l'avais, j'en ferais une étrenne;
Car quant à moi, du plaisir ne me chaut,
A moins qu'il soit mêlé d'un peu de peine.
Votre époux va tout ainsi qu'on le mène:
Le mien n'est tel, j'en rends grâces à Dieu.
Bien saurait prendre et le temps et le lieu,
Qui tromperait à son aise un tel homme.
Pour tout cela ne croyez que je chomme:
Le passe temps en est d'autant plus doux:
Plus grand en est l'amour des deux parties.
Je ne voudrais contre aucune de vous,
Qui vous vantez d'être si bien loties,
Avoir troqué de galant ni d'époux.
Sur ce debat la troisième commère
Les mit d'accord: car elle fut d'avis
Qu'Amour se plait avec les bons maris,
Et veut aussi quelque peine légère.
Ce point vidé, le propos s'échauffant,
Et d'en conter toutes trois triomphant,
Celle-ci dit: Pourquoi tant de paroles?
Voulez-vous voir qui l'emporte de nous?
Laissons à part les disputes frivoles:
Sur nouveaux frais attrappons nos époux;
Le moins bon tour payera quelque amende.
Nous le voulons, c'est ce que l'on demande,
Dirent les deux. Il faut faire serment
Que toutes trois sans nul déguisement,
Rapporterons l'affaire étant passée,
Le cas au vrai: puis pour le jugement
On en croira la commère Macée.
Ainsi fut dit, ainsi l'on s'accorda.
Voici comment chacune y procéda.
Celle des trois qui plus était contrainte
Aimait alors un beau jeune garçon,
Frais, délicat, et sans poil au menton:
Ce qui leur fit mettre en jeu cette feinte.
Les pauvres gens n'avaient de leurs amours

Encor joui, si non par échappées :
Toujours fallait forger de nouveaux tours,
Toujours chercher des maisons empruntées,
Pour plus à l'aise ensemble se jouer,
La bonne dame habille en chambrière
Le jouvenceau qui vient pour se louer,
D'un air modeste, et baissant la paupière.
Du coin de l'œil l'époux la regardait,
Et dans son cœur déjà se proposait,
De rehausser le linge de la fille.
Bien lui semblait, en la considérant,
N'en avoir vu jamais de si gentille.
On la retient avec peine pourtant,
Belle servante et mari vert galant,
C'était matière à feindre du scrupule.
Les premiers jours le mari dissimule,
Détourne l'œil ; et ne fait pas semblant
De regarder sa servante nouvelle :
Mais tôt après il tourna tant la belle,
Tant lui donna, tant encor lui promit,
Qu'elle feignit à la fin de se rendre:
Et de jeu fait, à dessein de le prendre,
Un certain soir la galante lui dit :
Madame est mal, et seule elle veut être
Pour cette nuit. Incontinent le maître
Et la servante ayant fait leur marché,
S'en vont au lit ; et le drôle couché,
Elle en cornette et dégrafant sa jupe,
Madame vient. Qui fut bien empêché ?
Ce fut l'époux, cette fois pris pour dupe.
Oh ! oh ! lui dit la commère en riant,
Votre ordinaire est donc trop peu friand
A votre goût ? Eh ! par saint Jean ! beau sire,
Un peu plus tôt vous me le deviez dire ;
J'aurais chez moi toujours eu des tendrons.
De celui-ci, pour certaines raisons,
Vous faut passer ; cherchez autre aventure.
Et vous, la belle, au dessein si gaillard,
Merci de moi, chambrière d'un liard ;
Je vous rendrai plus noire qu'une mûre.

Il vous faut donc du même pain qu'à moi !
J'en suis d'avis, non pourtant qu'il m'en chaille,
Ni qu'on ne puisse en trouver qui le vaille :
Grâces à Dieu je crois avoir de quoi
Donner encore à quelqu'un dans la vue :
Je ne suis pas à jeter dans la rue.
Laissons ce point : je sais un bon moyen :
Vous n'aurez plus d'autre lit que le mien.
Voyez un peu, dirait-on qu'elle y touche ?
Vite, marchons : que du lit où je couche
Sans marchander on prenne le chemin ;
Vous chercherez vos besognes demain.
Si ce n'était le scandale et la honte
Je vous mettrais dehors en cet état.
Mais je suis bonne et ne veux point d'éclat ;
Puis je rendrai de vous un très bon compte
A l'avenir, et vous jure ma foi,
Que nuit et jour vous serez près de moi.
Qu'ai-je besoin de me mettre en alarmes,
Puisque je puis empêcher tous vos tours?
La chambriere, écoutant ce discours,
Fait la honteuse, et jette une ou deux larmes,
Prend son paquet et sort sans consulter ;
Ne se le fait pas deux fois répéter :
S'en va jouer un autre personnage ;
Fait au logis deux métiers tour à tour :
Galant de nuit, chambrière de jour :
En deux façons elle a soin du ménage.
Le pauvre époux se trouve tout heureux
Qu'a si bon compte il en ait été quitte.
Lui couché seul, notre couple amoureux
D'un temps si doux à son aise profite ;
Rien ne s'en perd, et des moindres momens
Bons menagers furent nos deux amans,
Sachant tres-bien que l'on n'y revient gueres.
Voilà le tour de l'une des commères.
L'autre de qui le mari croyait tout,
Avecque lui sous un poirier assise,
De son dessein vint aisément à bout.
En peu de mots j'en vas conter la guise.

Leur grand valet près d'eux était debout,
Garçon bien fait, beau parleur, et de mise,
Et qui faisait les servantes trotter.
La dame dit: Je voudrais bien goûter
De ce fruit là; Guillot, monte et secoue
Notre poirier. Guillot monte à l'instant.
Grimpé qu'il est, le drôle fait semblant
Qu'il lui paraît que le mari se joue
Avec la femme: aussitôt le valet
Frottant ses yeux comme étonné du fait,
Vraiment, monsieur, commence-t-il à dire,
Si vous vouliez madame caresser,
Un peu plus loin vous pouviez aller rire,
Et moi présent, du moins vous en passer,
Ceci me cause une surprise extrême.
Devant les gens prendre ainsi vos ébats!
Si d'un valet vous ne faites nul cas,
Vous vous devez du respect à vous même.
Quel taon vous point? attendez à tantôt;
Ces privautés en seront plus friandes:
Tout aussi bien, pour le temps qu'il vous faut,
Les nuits d'été sont encor assez grandes.
Pourquoi ce lieu? vous avez pour cela
Tant de bons lits, tant de chambres si belles!
La dame dit: Que conte celui-là?
Je crois qu'il rêve: où prend-il ces nouvelles?
Qu'entend ce fol avecque ses ébats?
Descends, descends, mon ami, tu verras.
Guillot descend. Hé bien, lui dit son maître,
Nous jouons nous?

GUILLOT.

Non pas pour le présent.

LE MARI.

Pour le présent?

GUILLOT.

Oui, monsieur, je veux être
Ecorché vif, si tout incontinent
Vous ne baisiez madame sur l'herbette.

LA FEMME.

Mieux te vaudrait laisser cette sornette,

Je te le dis; car elle sent les coups.

LE MARI.

Non, non, ma mie; il faut qu'avec les fous
Tout de ce pas par mon ordre on le mette.

GUILLOT.

Est-ce être fou que de voir ce qu'on voit?

LA FEMME.

Et qu'as-tu vu?

GUILLOT.

J'ai vu, je le répète,
Vous et monsieur qui dans ce même endroit
Jouyez tous deux au doux jeu d'amourette;
Si ce poirier n'est peut-être charmé.

LA FEMME.

Voire, charmé, tu nous fais un beau conte!

LE MARI.

Je le veux voir, vraiment; faut que j'y monte:
Vous en saurez bientôt la vérite.
Le maître est à peine sur l'arbre monté,
Que le valet embrasse la maîtresse.
L'époux qui voit comme l'on se caresse,
Crie, et descend en grand'hâte aussitôt.
Il se rompit le col, ou peu s'en faut,
Pour empêcher la suite de l'affaire:
Et toutefois il ne put si bien faire
Que son honneur ne reçût quelque échec.
Comment! dit-il, même à mon aspect!
Devant mon nez! à mes yeux! sainte dame!
Que vous faut-il? Qu'avez-vous? dit la femme.

LE MARI.

Ose-tu bien le demander encor?

LA FEMME.

Et pourquoi non?

LE MARI.

Pourquoi? N'ai-je pas tort
De t'accuser de cette effronterie!

LA FEMME.

Ah! c'en est trop; parlez mieux je vous prie.

LE MARI.

Quoi ce coquin ne te caraissait pas?

LA FEMME.

Moi? vous rêvez.

LE MARI.

D'où viendrait donc ce cas?
Ai-je perdu la raison ou la vue!

LA FEMME.

Me croyez-vous de sens si dépourvue,
Que devant vous je commisse un tel tour
Ne trouverais-je assez d'heures au jour
Pour m'égayer si j'en avais envie?

LE MARI.

Je ne sais plus ce qu'il faut que je die,
Notre poirier m'abuse assurément;
Voyons encor. Dans le même moment
L'époux remonte, et Guillot recommence.
Pour cette fois le mari voit la danse
Sans se fâcher, et descend doucement.
Ne cherchez plus, leur dit-il, d'autres causes;
C'est ce poirier; il est ensorcelé.
Puisqu'il fait voir de si vilaines choses,
Reprit la femme, il faut qu'il soit brûlé;
Cours au logis; dis qu'on le vienne abattre.
Je ne veux plus que cet arbre maudit
Trompe les gens. Le valet obéit.
Sur le pauvre arbre ils se mettent à quatre,
Se demandant l'un l'autre sourdement
Quel si grand crime a ce poirier pu faire.
La dame dit: Abattez seulement;
Quant au surplus, ce n'est pas votre affaire.
Par ce moyen, la seconde commère
Vint au dessus de ce qu'elle entreprit.
Passons au tour que la troisième fit.
Les rendez-vous chez quelque bonne amie
Ne lui manquaient non plus que l'eau du puits.
Là, tous les jours, étaient nouveaux déduits;
Notre donzelle y tenait sa partie.
Un sien amant, étant lors du quartier,
Ne croyant pas qu'un plaisir fût entier
S'il n'était libre, à la dame propose
De se trouver seuls ensemble une nuit.

Deux, lui dit-elle, et pour si peu de chose
Vous ne serez nullement éconduit:
Jà de par moi ne manquera l'affaire.
De mon mari je saurai me défaire
Pendant ce temps. Aussitôt fait que dit.
Bon besoin eut d'être femme d'esprit,
Car pour époux elle avait pris un homme
Qui ne faisait en voyages grands frais;
Il n'allait pas quérir pardons à Rome,
Quand il pouvait en rencontrer plus près:
Tout au rebours de la bonne douzelle,
Qui, pour montrer sa ferveur et son zèle,
Toujours allait au plus loin s'en pourvoir.
Pèlerinage avait fait son devoir
Plus d'une fois: mais c'était le vieux style;
Il lui fallait, pour se faire valoir,
Chose qui fût plus rare et moins facile.
Elle s'attache à l'orteil, dès ce soir,
Un brin de fil qui rendait à la porte
De la maison; et puis se va coucher
Droit au côté d'Henriet Berlinguier:
(On appelait son mari de la sorte.)
Elle fit tant, qu'Henriet se tournant
Sentit le fil. Aussitôt il soupçonne
Quelque dessein, et, sans faire semblant
D'être éveillé, sur ce fait il raisonne,
Se lève enfin et sort tout doucement,
De bonne foi son épouse dormant,
Ce lui semblait; suit le fil dans la rue;
Conclut de là que l'on le trahissait,
Que quelque amant que la donzelle avait
Avec ce fil par le pied la tirait,
L'avertissant ainsi de sa venue:
Que la galante aussitôt descendait,
Tandis que lui pauvre mari dormait.
Car autrement pourquoi ce badinage?
Il falait bien que messer cocuage
Le visitât, honneur dont à son sens,
Il se serait passé le mieux du monde.
Dans ce penser il s'arme jusqu'aux dents;
Hors la maison fait le guet et la ronde

Pour attraper quiconque tirera
Le brin de fil. Or le lecteur saura
Que ce logis avait sur le derrière
De quoi pouvoir introduire l'ami ;
Il le fut donc par une chambrière.
Tout domestique en trompant un mari,
Pense gagner indulgence plénière.
Tandis qu'ainsi Berlinguier fait le guet,
La bonne dame et le jeune muguet
En sont aux mains, et Dieu sait la manière.
En grand soulas cette nuit se passa.
Dans leurs plaisirs rien ne les traversa :
Tout fut des mieux, grâces à la servante,
Qui fit si bien devoir de surveillante,
Que le galant tout à temps délogea.
L'époux revint quand le jour approcha,
Reprit sa place, et dit que la migraine
L'avait contraint d'aller coucher en haut.
Deux jours après, la commère ne faut
De mettre un fil : Berlinguier aussitôt,
L'ayant senti, rentre à la même peine,
Court à son poste, et notre amant au sien,
Renfort de joie ; on s'en trouva si bien,
Qu'encor un coup on pratiqua la ruse :
Et Berlinguier, prenant la même excuse,
Sortit encor, et fit place à l'amant.
Autre renfort de tout contentement.
On s'en tint là. Leur ardeur refroidie,
Il n'en fallut venir au dénoûment.
Trois actes eut sans plus la comédie.
Sur le minuit l'amant s'étant sauvé,
Le brin de fil aussitôt fut tiré
Par un des siens, sur qui l'époux se rue,
Et le contraint, en occupant la rue,
D'entrer chez lui le tenant au collet,
Et ne sachant que ce fût un valet.
Bien à propos lui fut donné le change.
Dans le logis est un vacarme étrange.
La femme accourt au bruit que fait l'époux.
Le compagnon se jette à leur genoux ;
Dit qu'il venait trouver la chambrière ;

Qu'avec ce fil il la tirait à soi
Pour faire ouvrir, et que depuis naguère
Tous deux s'étaient entredonné la foi.
C'est donc cela, poursuivit la commère,
En s'adressant à la fille, en colère,
Que l'autre jour je vous vis à l'orteil
Un brin de fil : je m'en mis un pareil,
Pour attraper avec ce stratagême
Votre galant. Or bien, c'est votre époux :
A la bonne heure! il faut cette nuit même
Sortir d'ici. Berlinguier fut plus doux.
Dit qu'il fallait au lendemain attendre.
On les dota l'un et l'autre amplement :
L'époux, la fille, et le valet, l'amant :
Puis au moutier le couple s'alla rendre.
Se connaissant tous deux de plus d'un jour.
Ce fut la fin qu'eut le troisième tour.

Lequel vaut mieux? Pour moi, je m'en rapporte.
Macée ayant pouvoir de décider,
Ne sut à qui la victoire accorder,
Tant cette affaire à résoudre était forte,
Toutes avaient eu raison de gager.
Le procès pend et prendra de la sorte
Encor long-temps, comme l'on peut juger.

---

# Le Calendrier des Vieillards.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE.

Plus d'une fois je me suis étonné
Que ce qui fait la paix du mariage
En est le point le moins considéré.
Lorsque l'on met une fille en ménage,
Les père et mère ont pour objet le bien ;
Tout le surplus, ils le comptent pour rien :
Jeunes tendrons à vieillards apparient :
Et cependant je vois qu'ils se soucient

D'avoir chevaux à leur char attelés
De même taille, et mêmes chiens couplés ;
Ainsi des bœufs, qui de force pareille
Sont toujours pris : car ce serait merveille
Si sans cela la charrue allait bien.
Comment pourrait celle du mariage
Ne mal aller, étant un attelage
Qui bien souvent ne se rapporte en rien ?
J'en vas conter un exemple notable.
On sait qui fut Richard de Quinzica,
Qui mainte fête à sa femme allégua,
Mainte vigile, et maint jour férlable,
Et du devoir crut s'échapper par-là.
Très-lourdement il errait en cela.
Cettui Richard était juge dans Pise,
Homme savant en l'étude des lois.
Riche d'ailleurs, mais dont la barbe grise
Montrait assez qu'il devait faire choix
De quelque femme à peu près de même âge ;
Ce qu'il ne fit, prenant en mariage
La mieux séante et la plus jeune d'ans
De la cité, fille bien alliée,
Belle surtout : c'était Bartholomée
De Galandi, qui parmi ses parens
Pouvait compter les plus gros de la ville.
En ce ne fit Richard tour d'homme habile :
Et l'on disait communément de lui
Que ses enfans ne manqueraient de pères
Tel fait métier de conseiller autrui,
Qui ne voit goutte en ses propres affaires.
Quinzica donc n'ayant de quoi servir
Un tel oiseau qu'était Bartholomée,
Pour s'excuser, et pour la contenir,
Ne rencontrait point de jour en l'année,
Selon son compte et son calendrier,
Où l'on se pût sans scrupule appliquer
Au fait d'hymen : chose aux vieillards commode,
Mais dont le sexe abhorre la méthode.
Quand je dis point, je veux dire très peu :
Encor ce peu lui donnait de la peine.

Toute en férie il mettait la semaine,
Et bien souvent faisait venir en jeu
Saint qui ne fut jamais dans la légende.
Le vendredi, disai-il, nous demande
D'autres pensers, ainsi que chacun sait.
Pareillement il faut que l'on retranche
Le samedi, non sans juste sujet,
D'autant que c'est la veille du dimanche.
Pour ce dernier, c'est un jour de repos.
Quant au lundi, je ne trouve à propos
De commencer par ce point la semaine :
Ce n'est le fait d'une âme bien chrétienne.
Les autres jours autrement s'excusait:
Et quand venaient aux fêtes solennelles,
C'était alors que Richard triomphait,
Et qu'il donnait les leçons les plus belles.
Long-temps devant toujours il s'abstenait ;
Long-temps après il en usait de même ;
Aux quatre-temps autant il en faisait,
Sans oublier l'avent ni le carême.
Cette saison pour le vieillard était
Un temps de Dieu : jamais ne s'en lassait.
De patrons même il avait une liste :
Point de quartier pour un évangéliste,
Pour un apôtre ou bien pour un docteur ;
Vierge n'était, martyr et confesseur,
Qu'il ne chômât : tous les savait par cœur.
Que s'il était au bout de son scrupule,
Il alléguait les jours malencontreux,
Puis les brouillards, et puis la canicule,
De s'excuser n'étant jamais honteux.
La chose ainsi presque toujours égale,
Quatre fois l'an, de grâce spéciale,
Notre docteur régalait sa moitié,
Petitement ; enfin c'était pitié.
A cela près, il traitait bien sa femme ;
Les affiquets, les habits à changer,
Joyaux, bijoux, ne manquaient à la dame.
Mais tout cela n'est que pour amuser
Un peu de temps des esprits de poupée:

Droit au solide allait Bartholomée.
Son seul plaisir, dans la belle saison,
C'était d'aller à certaine maison
Que son mari possédait sur la côte.
Ils y couchaient tous les huit jours sans faute.
Là, quelquefois, sur la mer ils montaient,
Et le plaisir de la pêche goûtaient,
Sans s'éloigner que bien peu de la rade.
Arrive donc qu'un jour de promenade
Bartholomée et messer le docteur
Prennent chacun une barque à pêcheur,
Sortent sur mer : ils avaient fait gageure
A qui des deux aurait plus de bonheur,
Et trouverait la meilleure aventure
Dedans sa pêche; et n'avaient avec eux,
Dans chaque barque, en tout, qu'un homme ou deux.
Certain corsaire aperçut la chaloupe
De notre épouse, et vint avec sa troupe
Fondre dessus, l'emmena bien et beau;
Laissa Richard ; soit que près du rivage
Il n'osât pas hasarder davantage;
Soit qu'il craignît qu'ayant dans son vaisseau
Notre vieillard, il ne pût de sa proie
Si bien jouir, car il aimait la joie
Plus que l'argent, et toujours avait fait
Avec honneur son métier de corsaire ;
Au jeu d'amour était homme d'effet,
Ainsi que sont gens de pareille affaire.
Gens de mer sont toujours prêts à bien faire,
Ce qu'on appelle autrement bons garçons;
On n'en voit point qui les fêtes allègue.
Or tel était celui dont nous parlons,
Ayant pour nom Pagamin de Monègue.
La belle fit son devoir de pleurer
Un demi jour, tant qu'il se put étendre ;
Et Pagamin de la réconforter,
Et notre épouse à la fin de se rendre.
Il la gagna; bien savait son métier.
Amour s'en mit, Amour, ce bon apôtre,
Dix mille fois plus corsaire que l'autre.

Vivant de rap, faisant peu de quartier.
La belle avait sa rançon toute prête ;
Très bien lui prit d'avoir de quoi payer;
Car là n'était ni vigile ni fête.
Elle oublia ce beau calendrier
Rouge partout et sans nul jour ouvrable ;
De la ceinture on le lui fit tomber :
Plus n'en fut fait mention qu'à la table.
Notre légiste eût mis son doigt au feu
Que son épouse était toujours fidèle,
Entière et chaste, et que, moyennant Dieu,
Pour de l'argent on lui rendrait la belle.
De Pagamin il prit un sauf conduit,
L'alla trouver, lui mit la carte blanche.
Pagamin dit : Si je n'ai pas bon bruit,
C'est à grand tort ; je veux vous rendre franche
Et sans rançon votre chère moitié.
Ne plaise à Dieu que si belle amitié
Soit par mon fait de désastre ainsi pleine !
Celle pour qui vous prenez tant de peine
Vous reviendra selon votre désir.
Je ne veux point vous vendre ce plaisir.
Faites-moi voir seulement qu'elle est vôtre :
Car si j'allais vous en rendre quelque autre,
Comme il m'en tombe assez entre les mains,
Ce me serait une espèce de blâme.
Ces jours passés je pris certaine dame
Dont les cheveux sont quelque peu châtains,
Grande de taille, embonpoint, jeune et fraîche,
Si cette belle après vous avoir vu,
Dit être à vous, c'est autant de conclu ;
Reprenez-la, rien ne vous en empêche.
Richard reprit : Vous parlez sagement.
Et me traitez trop généreusement,
De son métier il faut que chacun vive :
Mettez un prix à la pauvre captive,
Je le paîrai comptant sans hésiter.
Le compliment n'est ici nécessaire :
Voilà ma bourse, il ne faut que compter.
Ne me traitez que comme on pourrait faire

En pareil cas l'homme le moins connu.
Serait-il dit que vous m'eusiez vaincu
D'honnêteté ? non sera, sur mon ame :
Vous le verrez. Car, quant à cette dame,
Ne doutez point qu'elle ne soit à moi.
Je ne veux pas que vous m'ajoutiez foi,
Mais aux baisers que de la pauvre femme
Je recevrai : ne craignant qu'un seul point,
C'est qu'à me voir de joie elle ne meure.
On fait venir l'épouse tout à l'heure,
Qui froidement, et ne s'émouvant point,
Devant ses yeux voit son mari paraître,
Sans témoigner seulement le connaître,
Non plus qu'un homme arrivé du Pérou.
Voyez, dit-il, la pauvrette est honteuse
Devant les gens : et sa joie amoureuse
N'ose éclater : soyez sûr qu'à mon cou,
Si j'étais seul, elle serait sautée.
Pagamin dit : Qu'il ne tienne à cela :
Dedans sa chambre allez conduisez-la ;
Ce qui fut fait ; et la chambre fermée,
Richard commence : Eh ! là, Bartholomée,
Comme tu fais ! je suis ton Quinzica,
Toujours le même à l'endroit de sa femme.
Regarde-moi. Trouves-tu, ma chère ame,
En mon visage un si grand changement ?
C'est la douleur de ton enlèvement
Qui me rend tel : et toi seule en est cause.
T'ai-je jamais refusé nulle chose,
Soit pour ton jeu soit pour tes vêtemens ?
En était-il quelqu'une de plus brave ?
De ton vouloir ne me rendais-je esclave ?
Tu le seras, étant avec ces gens.
Et ton honneur, que crois-tu qu'il devienne ?
Ce qu'il pourra, répondit brusquement
Bartholomée. Est-il temps maintenant
D'en avoir soin ? s'en est-on mis en peine
Quand, malgré moi, l'on m'a jointe avec vous ;
Vous, vieux pénard : moi, fille jeune et drue,
Qui méritais d'être un peu mieux pourvue,
Et de goûter ce qu'hymen a de doux ?

Pour cet effet j'étais assez aimable,
Et me trouvais aussi digne, entre nous,
De ces plaisirs, que j'en étais capable.
Or est le cas allé d'autre façon.
J'ai pris mari qui pour toute chanson
N'a jamais eu que ses jours de férie;
Mais Pagamin, sitôt qu'il m'eut ravie,
Me sut donner bien une autre leçon.
J'ai plus appris des choses de la vie
Depuis deux jours qu'en quatre ans avec vous.
Laissez-moi donc, monsieur mon cher époux,
Sur mon retour n insistez davantage.
Calendriers ne sont point en usage
Chez Pagamin, je vous en avertis.
Vous et les mieus avez mérité pis;
Vous, pour avoir mal mesuré vos forces
En m'épousant; eux, pour s'être mépris,
En préférant les légères amorces
De quelque bien à cet autre point là:
Mais Pagamin pour tous y pourvoira.
Il ne sait lois, ni digeste, ni code;
Et cependant très-bonne est sa méthode,
De ce matin lui-même il vous dira
Du quart en sus comme la chose va.
Un tel aveu vous surprend et vous touche:
Mais faire ici de la petite bouche
Ne sert de rien: l'on n'en croira pas moins.
Et puisqu'enfin nous voici sans témoins,
Adieu vous dis, vous et vos jours de fête,
Je suis de chair: les habits rien n'y font;
Vous savez bien, monsieur, qu'entre la tête
Et le talon d'autres affaires sont.
A tant se tut. Richard, tombé des nues,
Fut tout heureux de pouvoir s'en aller.
Bartholomée, ayant ses hontes bues,
Ne se fit pas tenir pour demeurer.
Le pauvre époux en eut tant de tristesse,
Outre les maux qui suivent la vieillesse,
Qu'il en mourut à quelques jours de là,
Et Pagamin prit à femme sa veuve.

Ce fut bien fait : nul des deux ne tomba
Dans l'accident du pauvre Quinzica,
S'étant choisis l'un et l'autre à l'épreuve.
Belle leçon pour gens à cheveux gris!
Sinon qu'ils soient d'humeur accomodante ;
Car, en ce cas, messieurs les favoris
Font leur ouvrage, et la dame est contente.

---

# A Femme avare, galant escroc.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE.

Qu'un homme soit plumé par des coquettes,
Ce n'est pour faire au miracle crier.
Gratis est mort : plus d'amour sans payer ;
En beaux louis se comptent les fleurettes.
Ce que je dis, des coquettes s'entend ;
Pour notre honneur, si me faut il pourtant
Montrer qu'on peut, nonobstant leur adresse,
En attraper au moins une entre cent,
Et lui jouer quelque tour de souplesse.
Je choisirai pour exemple Gulphar.
Le drôle fit un trait de franc soudard,
Car aux faveurs d'une belle il eut part
Sans débourser, escroquant la chrétienne.
Notez ceci, et qu'il vous en souvienne,
Galans d'épée, encor bien que ce tour
Pour vous styler soit fort peu nécessaire ;
Je trouverais maintenant à la cour
Plus d'un Gulphar, si j'en avais affaire.
Celui-ci donc chez sire Gasparin
Tant fréquenta qu'il devint à la fin
De son épouse amoureux sans mesure.
Elle était jeune et belle créature ;
Plaisait beaucoup, fors au point qui gâtait
Toute l'affaire, et qui seul rebutait
Les plus ardens : c'est qu'elle était avare ;
Ce n'est pas chose en ce siècle fort rare.
Je l'ai jà dit, rien n'y font les soupirs ;

Celui-là parle une langue barbare,
Qui l'or en main n'explique ses désirs.
Le jeu, la jupe, et l'amour des plaisirs,
Sont les ressorts que Cupidon emploie;
De leur boutique il sort chez les François
Plus de cocus que du cheval de Troie
Il ne sortit de héros autrefois.
Pour revenir à l'humeur de la belle,
Le compagnon ne put rien tirer d'elle,
Qu'il ne parlât. Chacun sait ce que c'est
Que de parler: le lecteur, s'il lui plaît,
Me permettra de dire ainsi la chose.
Gulphar donc parle, et si bien qu'il propose
Deux cents écus. La belle l'écouta;
Et Gasparin à Gulphar les prêta;
(Ce fut le bon), puis aux champs s'en alla,
Ne soupçonnant aucunement sa femme.
Gulphar les donne en présence des gens.
Voilà, dit-il, deux cents écus comptant,
Qu'à votre époux vous donnerez, madame.
La belle crut qu'il avait dit cela
Par politique, et pour jouer son rôle.
Le lendemain elle le régala
Tout de son mieux en femme de parole.
Le drôle en prit ce jour et les suivans,
Pour son argent, et même avec usure.
A bon payeur on fait bonne mesure.
Quand Gasparin fut de retour des champs,
Gulphar lui dit, son épouse présente,
J'ai votre argent à madame rendu,
N'en ayant eu, pour une affaire urgente,
Aucun besoin comme je l'avais cru:
Déchargez-en votre livre, de grâce.
A ce propos, aussi froide que glace,
Notre galante avoua le reçu.
Qu'eût elle fait? on eût prouvé la chose.
Son regret fut d'avoir enflé la dose
De ses faveurs; c'est ce qui la fâchait.
Voyez un peu la perte que c'était!
En la quittant, Gulphar alla tout droit

Conter ce cas, le corner par la ville,
Le publier, le prêcher sur les toits.
De l'en blâmer il serait inutile,
Ainsi vit-on chez nous autres François.

# On ne s'avise jamais de tout.

CONTE TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELLES.

Certain jaloux, ne dormant que d'un œil,
Interdisait tout commerce à sa femme.
Dans le dessein de prévenir la dame,
Il avait fait un fort ample recueil
De tous les tours que le sexe sait faire.
Pauvre ignorant! comme si cette affaire
N'était un hydre à parler franchement.
Il captivait sa femme cependant;
De ses cheveux voulait savoir le nombre,
La faisait suivre à toute heure, en tous lieux
Par une vieille au corps tout rempli d'yeux,
Qui la quittait aussi peu que son ombre.
Ce fou tenait son recueil fort entier;
Il le portait en guise de pautier,
Croyant par là cocuage hors de gamme.
Un jour de fête, arrive que la dame
En revenant de l'église, passa
Près d'un logis d'où quelqu'un lui jeta
Fort à propos plein un panier d'ordure.
On s'excusa. La pauvre créature,
Toute vilaine entra dans le logis.
Il lui fallut dépouiller ses habits.
Elle envoya quérir une autre jupe,
Dès en entrant, par cette douagna,
Qui hors d'haleine à monsieur raconta
Tout l'accident. Foin! dit il, celui-là
N'est dans mon livre, et je suis pris pour dupe;
Que le recueil au diable soit donné!
Il disait bien; car on n'avait jeté

Cette immondice, et la dame gâté,
Qu'afin qu'elle eût quelque valable excuse
Pour éloigner son dragon quelque temps.
Un sien galant, ami de là dedans,
Tout aussitôt profita de la ruse.
Nous avons beau sur ce sexe avoir l'œil,
Ce n'est coup sûr encontre tous esclandres.
Maris jaloux, brûlez votre recueil,
Sur ma parole, et faites-en des cendres.

# Le Gascon puni.

NOUVELLE.

Un Gascon, pour s'être vanté,
De posséder certaine belle,
Fut puni de sa vanité
D'une façon assez nouvelle.
Il se vantait à faux, et ne possédait rien.
Mais quoi ! tout médisant est prophète en ce monde;
On croit le mal d'abord : mais à l'égard du bien,
Il faut qu'un public en réponde.
La dame cependant du gascon se moquait ;
Même au logis pour lui rarement elle était.
Et bien souvent qu'il la traitait
D'incomparable et de divine,
La belle aussitôt s'enfuyait,
S'allant sauver chez sa voisine.
Elle avait nom Phyllis ; son voisin Eurilas
La voisine Chloris, le Gascon, Dorilas,
Un sien ami, Damon, c'est tout, si j'ai mémoire.
Ce Damon de Chloris, à ce que dit l'histoire,
Etait amant aimé, galant, comme on voudra,
Quelque chose de plus encor que tout cela.
Pour Phyllis, son humeur libre, gaie et sincère,
Montrait qu'elle était sans affaire,
Sans secret et sans passion.
On ignorait le prix de sa possession,

Seulement à l'user chacun la croyait bonne.
Elle approchait vingt ans, et venait d'enterrer
Un mari, de ceux-là que l'on perd sans pleurer,
Vieux barbon, qui laissait d'écus plein une tonne.
En mille endroits de sa personne
La belle avait de quoi mettre un Gascon aux cieux,
Des attraits par dessus les yeux,
Je ne sais quel air de pucelle,
Mais le cœur tant soit peu rebelle,
Rebelle toutefois de la bonne façon ;
Voilà Phyllis. Quant au Gascon,
Il était Gascon, c'est tout dire.
Je laisse à penser si le sire
Importuna la veuve, et s'il fit des serments.
Ceux des Gascons et des Normands
Passent peu pour mots d'évangile.
C'était pourtant chose facile
De croire Dorilas de Phyllis amoureux ;
Mais il voulait aussi que l'on le crût heureux.
Phyllis, dissimulant, dit un jour à cet homme,
Je veux un service de vous,
Ce n'est pas d'aller jusqu'à Rome ;
C'est que vous nous aidiez à tromper un jaloux.
La chose est sans péril, et même fort aisée.
Nous voulons que cette nuit-ci
Vous couchiez avec le mari
De Chloris, qui m'en a priée.
Avec Damon s'étant brouillée,
Il leur faut une nuit entière, et par delà,
Pour démêler entre eux tout ce différend là.
Notre but est qu'Eurilas pense,
Vous sentant près de lui, que ce soit sa moitié.
Il ne lui touche point, vit dedans l'abstinence,
Et soit par jalousie ou bien par impuissance,
A retranché d'hymen certains droits d'amitié,
Ronfle toujours ; fait la nuit d'une traite.
C'est assez qu'en son lit il trouve une cornette.
Nous vous ajusterons ; enfin ne craigniez rien
Je vous récompenserai bien.
Pour se rendre Phyllis un peu plus favorable,

Le Gascon eût couché, dit il, avec le diable.
La nuit vient ; on le coiffe, on le met au grand lit :
On éteint les flambeaux : Eurilas prend sa place.
Du Gascon la peur se saisit :
Il devient aussi froid que glace ;
N'oserait tousser ni cracher,
Beaucoup moins encor s'approcher ;
Se fait petit, se serre, au bord va se nicher,
Et ne tient que moitié de la rive occupée :
Je crois qu'on l'aurait mis dans un fourreau d'épée.
Son coucheur cette nuit se retourna cent fois ;
Et jusque sur le nez lui porta certains doigts
Que la peur lui fit trouver rudes.
Le pis de ses inquiétudes,
C'est qu'il craignait qu'enfin un caprice amoureux
Ne prît à ce mari : tels cas sont dangereux,
Lorsque l'un des conjoints se sent privé du somme.
Toujours nouveaux sujets alarmaient le pauvre homme ;
L'on approchait un pied, l'on étendait un bras,
Il crut même sentir la barbe d'Eurilas.
Mais voici quelque chose à mon sens de terrible.
Une sonnette était près du chevet du lit :
Eurilas de sonner, et faire un bruit horrible.
Le Gascon se pâme à ce bruit,
Cette fois là se croit détruit,
Fait un vœu, renonce à sa dame,
Et songe au salut de son âme.
Personne ne venant, Eurilas s'endormit.
Avant qu'il fût jour on ouvrit :
Chloris l'avait promis : quand voici de plus belle
Un flambeau, comble de tous maux.
Le Gascon, après ces travaux,
Se fût bien levé sans chandelle.
Sa perte était alors un point tout assuré.
On approche du lit. Le pauvre homme éclairé
Prie Eurilas qu'il lui pardonne.
Je le veux, dit une personne
D'un ton de voix rempli d'appas.
C'était Phyllis, qui d'Eurilas
Avait tenu la place, et qui sans trop attendre

Tout en chemise s'alla rendre
Dans les bras de Chloris qu'accompagnait Damon :
C'était, dis-je, Phyllis, qui causa du Gascon
La peine et la frayeur extrême :
Et qui, pour l'obliger à se tuer soi-même,
En lui montrant ce qu'il avait perdu,
Laissait son sein à demi-nu.

# La Fiancée du roi de Garbe.

NOUVELLE.

Il n'est rien qu'on ne conte en diverses façons :
On abuse du vrai comme on fait de la feinte ;
Je le souffre aux récits qui passent pour chansons :
Chacun y met du sien sans scrupule et sans crainte :
Mais aux événemens de qui la vérité
Importe à la postérité,
Tels abus méritent censure.
Le fait d'Alaciel est d'une autre nature.
Je me suis écarté de mon original.
On en pourra gloser : on pourra me mécroire :
Tout cela n'est pas un grand mal ;
Alaciel et sa mémoire
Ne sauraient guère perdre à tout ce changement,
J'ai suivi mon auteur en deux points seulement,
Points qui font véritablement
Le plus important de l'histoire.
L'un est que par huit mains Alaciel passa
Avant que d'entrer dans la bonne :
L'autre que son fiancé ne s'en embarrassa,
Ayant peut être en sa personne
De quoi négliger ce point là.
Quoiqu'il en soit, la belle en ses traverses,
Accidens, fortunes diverses,
Eut beaucoup à souffrir, beaucoup à travailler,
Changea huit fois de chevalier.
Il ne faut pas pour cela qu'on l'accuse.

Ce n'était après tout que bonne intention
Gratitude ou compassion,
Crainte de pis, honnête excuse.
Elle n'en plut pas moins aux yeux de son fiancé.
Veuve de huit galans, il la prit pour pucelle,
Et dans son erreur par la belle
Apparemment il fut laissé,
Qu'on y puisse être pris, la chose est toute claire :
Mais après huit c'est une étrange affaire !
Je me rapporte de cela
A quiconque a passé par là.
Zaïr, soudan d'Alexandrie,
Aima sa fille Alaciel
Un peu plus que sa propre vie.
Aussi ce qu'on se peut figurer sous le ciel
De bon, de beau, de charmant et d'aimable,
D'accommodant, j'y mets ce point,
La rendait d'autant estimable :
En cela je n augmente encor point:
Au bruit qui courait d'elle en toutes ses provinces,
Mamolin, roi des Garbes, en devint amoureux,
Il la fit demander, et fut assez heureux
Pour l'emporter sur d'autres princes.
La belle aimait déjà : mais on n'en savait rien:
Filles du sang royal ne se déclarent guères;
Tout se passe en leur cœur : cela les fâche bien:
Car elles sont de chair ainsi que les bergères.
Hispal, jeune seigneur de la cour du soudan,
Bien fait, plein de mérite, honneur de l'alcoran,
Plaisait fort à la dame : et d'un commun martyre
Tous deux brûlaient sans oser se le dire :
Ou s'ils se le disaient, ce n'était que des yeux.
Comme ils en étaient là, l'on accorda la belle.
Il fallut se résoudre à partir de ces lieux.
Zaïr fit embarquer son amant avec elle.
S'en fier à quelque autre eût peut être été mieux,
Après huit jours de traite, un vaisseau de corsaires,
Ayant pris le dessus du vent,
Les attaqua : le combat fut sanglant ;
Chacun des deux partis y fit mal ses affaires.

Les assaillans faits aux combats de mer,
Etaient les plus experts en l'art de massacrer :
Joignaient l'adresse au nombre : Hispal par sa vail-
Tenait les choses en balance. lance,
Vingt corsaires pourtant montèrent sur son bord.
Grifonio le gigantesque
Conduisait l'horreur et la mort
Avecque cette soldatesque.
Hispal en un moment se vit environné :
Maint corsaire sentit son bras déterminé :
De ses yeux il sortait des éclairs et des flammes.
Cependant qu'il était au combat acharné.
Grifonio courut à la chambre des femmes.
Il savait que l'infante était dans ce vaisseau,
Et, l'ayant destinée à ses plaisirs infâmes,
Il l'emportait comme un moineau :
Mais la charge pour lui n'étant pas suffisante,
Il prit aussi la cassette aux bijoux.
Aux diamans, aux témoignages doux
Que reçoit et que garde une amante :
Car quelqu'un dit, entre nous,
Qu'Hispal en ce voyage avait fait à l'infante
Un aveu dont d'abord elle parut contente,
Faute d'avoir le temps de se mettre en courroux.

Le malheureux corsaire, emportant cette proie,
N'en eut pas long-temps de la joie.
Un des vaisseaux, quoiqu'il fût accroché,
S'étant quelque peu détaché,
Comme Grifonio passait d'un bord à l'autre,
Un pied sur son navire, un sur celui d'Hispal,
Le héros d'un revers coupe en deux l'animal :
Part du tronc tombe en l'eau disant sa patenôtre,
Et reniant Mahon, Jupin, et Tarvagant,
Avec maint autre dieu non moins extravagant ;
Part demeure sur pied en la même posture.
On aurait ri de l'aventure
Si la belle avec lui n'eût tombé dedans l'eau.
Hispal se jette après : l'un et l'autre vaisseau,
Mal mené du combat, et privé de pilote,

Au gré d'Eole et de Neptune flotte.
La mort fit lâcher prise au géant pourfondu.
L'infante, par sa robe en tombant soutenue
Fut bientôt d'Hispal secourue.
Nager vers les vaisseaux eût été temps perdu;
Ils étaient presqu'à demi-mille;
Ce qu'il jugea de plus facile,
Fut de gagner certains rochers
Qui d'ordinaire étaient la perte des nochers,
Et furent le salut d'Hispal et de l'infante.
Aucuns ont assuré, comme chose constante,
Que même du péril la cassette échappa;
Qu'à des cordons étant pendue,
La belle après soi la tira;
Autrement elle était perdue.
Notre nageur avait l'infante sur son dos.
Le premier roc gagné, non pas sans quelque peine,
La crainte de la faim suivit celle des flots;
Nul vaisseau ne parut sur la liquide plaine.
Le jour s'achève, il se passe une nuit;
Point de vaisseau près d'eux par le hasard conduit:
Point de quoi manger sur ces roches.
Voilà notre couple réduit
A sentir de la faim les premières approches:
Tous deux privés d'espoir, d'autant plus malheureux
Qu'aimés aussi bien qu'amoureux
Ils perdaient doublement en leur mésaventure.
Après s'être long-temps regardés sans parler:
Hispal, dit à la princesse: Il se faut consoler;
Les pleurs ne peuvent rien près de la parque dure:
Nous n'en mourrons pas moins: mais il dépend de nous
D'adoucir l'aigreur de ses coups:
C'est tout ce qui nous reste en ce malheur extrême.
Se consoler! dit-il, le peut-on quand on aime!
Ah! si... Mais non, madame, il n'est pas à propos
Que vous aimiez; vous seriez trop à plaindre,
Je brave à mon égard et la faim et les flots:
Mais, jettant l'œil sur vous je trouve tout à craindre.
La princesse, à ces mots ne se put plus contraindre;
Pleurs de couler, soupirs d'être poussés,

Regards d'être au ciel adressés,
Et puis sanglots, et puis soupirs encore.
En ce même langage Hispal lui répartit,
Tant qu'enfin un baiser suivit;
S'il fut pris ou donné, c'est ce que l'on ignore.
Après force vœux impuissans,
Le héros dit : Puisqu'en cette aventure
Mourir nous est chose si sûre,
Qu'importe que nos corps des oiseaux ravissans
Ou de monstres marins deviennent la pâture?
Sépulture pour sépulture,
La mer est égale, à mon sens.
Qu'attendons-nous ici qu'une fin languissante!
Serait-il point plus à propos
De nous abandonner aux flots!
J'ai de la force encor; la côte est peu distante;
Le vent y pousse; essayons d'approcher;
Passons de rocher en rocher:
J'en vois beaucoup où je puis prendre haleine.
Alaciel s'y résolut sans peine.
Les revoilà sur l'onde ainsi qu'auparavant,
La cassette en laisse suivant,
Et le nageur, poussé du vent,
De roc en roc portant la belle;
Façon de naviguer nouvelle,
Avec l'aide du ciel et de ces reposoirs,
Et du dieu qui préside aux liquides manoirs,
Hispal n'en pouvant plus de faim, de lassitude,
De travail, et d'inquiétude
(Non pour lui, mais pour ses amours),
Après avoir jeûné deux jours,
Prit terre à la dixième traite,
Lui, la princesse et la cassette.
Pourquoi, me dira t-on, nous ramener toujours
Cette cassette? est ce une circonstance
Qui soit de si grande importance?
Oui, selon mon avis; on va voir si j'ai tort.
Je ne prends point ici l'essor,
Ni n'affecte de railleries.
Si j'avais mis nos gens à bord

Sans argent et sans pierreries
Seraient ils pas demeurés court ?
On ne vit ni d'air ni d'amour.
Les amans ont beau dire et faire,
Il en faut revenir toujours au nécessaire.
La cassette y pourvut, avec maint diamant.
Hispal vendit les uns, mit les autres en gage :
Fit achat d'un château le long de ces rivages ;
Ce château, dit l'histoire, avait un parc fort grand ;
Ce parc, un bois ; ce bois de beaux ombrages,
Sous ces ombrages nos amans
Passaient d'agréables momens.
Voyez combien voilà de choses enchaînées,
Et par la cassette amenées.

Or au fond de ce bois un certain antre était,
Sourd et muet et d'amoureuse affaire ;
Sombre surtout : la nature semblait
L'avoir mis là non pour autre mystère.
Nos deux amans se promenant un jour,
Il arriva que ce fripon d'amour
Guida leurs pas vers ce lieu solitaire.
Chemin faisant, Hispal expliquait ses désirs,
Moitié par ses discours, moitié par ses soupirs,
Plein d'une ardeur impatiente ;
La princesse écoutait, incertaine et tremblante.
Nous voici, disait-il, en un bord étranger,
Ignorés du reste des hommes ;
Profitons-en : nous n'avons à songer
Qu'aux douceurs de l'amour, en l'état où nous sommes.
Qui vous retient ? on ne sait seulement
Si nous vivons : peut être en ce moment
Tout le monde nous croit au corps d'une baleine.
Ou favorisez votre amant,
Ou qu'à votre époux il vous mène.
Mais pourquoi vous mener ? vous pouvez rendre heu-
Celui dont vous avez éprouvé la constance. [reux
Qu'attendez-vous pour soulager ses feux ?
N'est-il point assez amoureux
Et n'avez-vous point fait assez de résistance ?

Hispal haranguait de façon
Qu'il aurait échauffé des marbres,
Tandis qu'Alaciel, à l'aide d'un poinçon,
Faisait semblant d'écrire sur les arbres.
Mais l'amour la faisait rêver
A d'autres choses qu'à graver
Des caractères sur l'écorse.
Son amant et le lieu l'assuraient du secret :
C'était une puissante amorce.
Elle résistait à regret :
Le printemps par malheur était lors en sa force.
Jeunes cœurs sont bien empêchés
A tenir leurs désirs cachés,
Etant pris par tant de manières,
Combien en voyons nous se laisser pas à pas
Ravir jusqu'aux faveurs dernières,
Qui dans l'abord ne croyaient pas
Pouvoir accorder les premières !
Amour, sans qu'on y pense, amène ces instans ;
Mainte fille a perdu ses gants,
Et femme au partir s'est trouvée,
Qui ne sait la plupart du temps
Comme la chose est arrivée.

Près de l'antre venus, notre amant proposa
D'entrer dedans. La belle s'excusa,
Mais malgré soi déjà presque vaincue.
Les services d'Hispal en ce même moment
Lui reviennent devant la vue ;
Ses jours sauvés des flots, son honneur d'un géant.
Que lui demandait son amant !
Un bien dont elle était à sa valeur tenue :
Il vaut mieux, disait-il, vous en faire un ami
Que d'attendre qu'un homme à la mine hagarde
Vous le vienne enlever : madame, songez-y ;
L'on ne sait pour qui l'on le garde.
L'infante à ces raisons se rendant à demi,
Une pluie acheva l'affaire.
Il fallut se mettre à l'abri :
Je laisse à penser où. Le reste du mystère

Au fond de l'antre est demeuré.
Que l'on la blâme ou non, je sais plus d'une belle
A qui ce fait est arrivé
Sans en avoir moitié d'autant d'excuses qu'elle.

L'antre ne les vit seul de ces douceurs jouir.
Rien ne coûte en amour que la première peine
Si les arbres parlaient, il ferait bel ouïr
Ceux de ces bois, car la forêt n'est pleine
Que des monumens amoureux
Qu'Hispal nous a laissés, glorieux de sa proie.
On y verrait écrit : « Ici pâma de joie
Des mortels le plus heureux ;
Là, mourut un amant sur le sein de sa dame :
En cet endroit, mille baisers de flamme
Furent donnés et mille autres rendus. »
Le parc dirait beaucoup, le château beaucoup plus,
Si châteaux avaient une langue.
La chose en vint au point que, las de tant d'amour,
Nos amans à la fin regrettèrent la cour.
La belle s'en ouvrit, et voici sa harangue :

Vous m'êtes cher, Hispal ; j'aurais du déplaisir
Si vous ne pensiez pas que toujours je vous aime ;
Mais qu'est ce qu'un amour sans crainte et sans désir?
Je vous le demande à vous-même.
Ce sont des feux bientôt passés
Que ceux qui ne sont point dans leurs cours traversés;
Il faut un peu de contrainte.
Je crains fort qu'à la fin ce séjour si charmant
Ne nous soit un désert, et puis un monument.
Hispal, ôtez moi cette crainte.
Allez vous en voir promptement
Ce qu'on croira de moi dedans Alexandrie
Quand on saura que nous sommes en vie.
Déguisez bien notre séjour ;
Dites que vous venez préparer mon retour,
Et faire qu'on m'envoie une escorte si sûre
Qu'il n'arrive plus d'aventure.
Croyez-moi, vous n'y perdrez rien :

Trouvez seulement le moyen
De me suivre en ma destinée
Ou de fillage ou d'hymenée,
Et tenez pour chose assurée
Que, si je ne vous fais du bien,
Je serai de près éclairée.

Que ce fût ou non son dessein,
Pour se servir d'Hispal il fallait tout promettre.
Dès qu'il trouve à propos de se mettre en chemin,
L'infante pour Zair le charge d'une lettre.
Il s'embarque, il fait voile, il vogue, il a bon vent.
Il arrive à la cour, où chacun lui demande
S'il est mort, s'il est vivant,
Tant la surprise fut grande:
En quels lieux est l'infante, enfin ce qu'elle fait.
Dès qu'il eut à tout satisfait,
On fit partir une escorte puissante.
Hispal fut retenu: non qu'on eût en effet
Le moindre soupçon de l'infante.
Le chef de cette escorte était jeune et bien fait.
Aborde près du parc, avant tout il partage
Sa troupe en deux, laisse l'une au rivage;
Va droit avec l'autre au château.
La beauté de l'infante était beaucoup accrue:
Il en devint épris à la première vue:
Mais tellement épris qu'attendant qu'il fît beau,
Pour ne point perdre de temps, il lui dit sa pensée.
Elle s'en tint fort offensée,
Et l'avertit de son devoir.
Témoigner en tel cas un peu de désespoir
Est quelquefois une bonne recette:
C'est ce que fait notre homme; il forme le dessein
De se laisser mourir de faim;
Car de se poignarder la chose est trop tôt faite;
On n'a pas le temps d'en venir
Au repentir.
D'abord Alaciel riait de sa sottise.
Un jour se passe entier, lui sans cesse jeûnant,
Elle toujours le détournant

D'une si terrible entreprise.
Le second jour commence à la toucher.
Elle rêve à cette aventure.
Laisser mourir un homme, et pouvoir l'empêcher,
C'est avoir l'âme un peu trop dure.
Par pitié donc elle condescendit
Aux volontés du capitaine,
Et cet office lui rendit
Gaîment, de bonne grâce, et sans montrer de peine.
Autrement le remède eût été sans effet.
Tandis que le galant se trouve satisfait,
Et remet les autres affaires,
Disant tantôt que les vents sont contraires,
Tantôt qu'il faut radouber ses galères
Pour être en état de partir :
Tantôt qu'on vient de l'avertir
Qu'il est attendu des corsaires ;
Un corsaire en effet arrive, et surprenant
Ses gens demeurés à la rade,
Les tue, et va donner au château l'escalade;
Du fier Grifonio c'était le lieutenant :
Il prend le château d'emblée.
Voilà la fête troublée.
Le jeûneur maudit son sort.
Le corsaire apprend d'abord
L'aventure de la belle.
Et la tirant à l'écart,
Il en veut avoir sa part.
Elle fit fort la rebelle.
Il ne s'en étonna pas,
N'étant novice en tel cas.
Le mieux que vous puissiez faire,
Lui dit tout franc ce corsaire,
C'est de m'avoir pour ami ;
Je suis corsaire et demi.
Vous avez fait jeûner un pauvre misérable
Qui se mourait pour vous d'amour ;
Vous jeûnerez à votre tour ;
Ou vous me serez favorable ;
La justice le veut : nous autres gens de mer

Savons rendre à chacun selon ce qu'il mérite ;
Attendez-vous de n'avoir à manger
Que quand de ce côté vous aurez été quitte.
Ne marchandez point tant, madame, et croyez moi.
Qu'eût fait Alaciel? force n'a point de loi.
S'accommoder à tout est chose nécessaire.
Ce qu'on ne voudrait pas, souvent il le faut faire,
Quand il plaît au destin que l'on en vienne là
Augmenter sa souffrance est une erreur extrême.
Si par pitié d'autrui la belle se força,
Que ne point essayer par pitié de soi même?
Elle se force donc, et prend en gré le tout.
Il n'est affliction dont on ne vienne à bout.
Si le corsaire eût été sage,
Il eût mené l'infante en un autre rivage.
Sage en amour? hélas! il n'en est point.
Tandis que celui ci croit avoir tout à point,
Veut pour partir, lieu propre pour attendre,
Fortune qui ne dort que lorsque nous veillons,
Et veille quand nous sommeillons,
Lui trame en secret cette esclandre.

Le seigneur d'un château voisin de celui-ci,
Homme fort ami de la joie,
Sans nulle attache, et sans souci
Que de chercher toujours quelque nouvelle proie,
Ayant eu le vent des beautés,
Perfections, commodités,
Qu'en sa voisine on disait être,
Ne songeait nuit et jour qu'à s'en rendre le maître;
Il avait des amis, de l'argent, du crédit,
Pouvait assembler deux mille hommes.
Il les assemble donc, un beau jour, et leur dit:
Souffrirons nous, braves gens que nous sommes,
Qu'un pirate à nos yeux se gorge de butin.
Qu'il traite comme esclave une beauté divine?
Allons tirer notre voisine
D'entre les griffes du mâtin.
Que ce soir chacun soit en armes,
Mais doucement, et sans donner d'alarmes:

Sous les auspices de la nuit,
Nous pourrons nous rendre sans bruit
Au pied de ce château, dès la petite pointe
Du jour.
La surprise à l'ombre étant jointe
Nous rendra sans hasard maîtres de ce séjour.
Pour ma part du butin je ne veux que la dame :
Non pas pour en user ainsi que ce voleur :
Je me sens un désir en l'âme
De lui restituer ses biens et son honneur.
Tous le reste est à vous, hommes, chevaux bagage,
Vivres, munitions, enfin tout l'équipage
Dont ces brigands ont rempli la maison.
Je vous demande encore un don;
C'est qu'on pende aux créneaux, haut et court le cor-
Cette harangue militaire (saire.
Leur sut tant d'ardeur inspirer,
Qu'il en fallut une autre afin de modérer
Le trop grand plaisir de bien faire.
Chacun repait, le soir étant venu :
L'on mange peu, l'on boit en récompense ;
Quelque tonneaux sont mis sur eu.
Pour avoir fait cette dépense,
Il s'est gagné plusieurs combats
Tant en Allemagne qu'en France.
Ce seigneur donc n'y manqua pas ;
Et ce fut un trait de prudence.
Mainte échelle est portée, et point d'autre embarras,
Point de tambours, force bons coutelas.
On part sans bruit, on arrrive en silence,
L'orient venait de s'ouvrir :
C'est un temps où le somme est dans sa violence,
Et qui par sa fraîcheur nous contraint de dormir.
Presque tout le peuple corsaire,
Du sommeil à la mort n'ayant qu'un pas à faire,
Fut assommé sans le sentir.
Le chef pendu, l'on amène l'infante.
Son peu d'amour pour le voleur,
Sa surprise et son épouvante,
Et les civilités de son libérateur,

Ne lui permirent pas de répandre des larmes.
Sa prière sauva la vie à quelques gens.
Elle plaignit les morts, consola les mourans.
Puis quitta sans regret ce lieu rempli d'alarmes.
On dit même qu'en peu de temps
Elle perdit la mémoire
De ses deux derniers galans :
Je n'ai pas peine à le croire.
Son voisin la reçut en un appartement
Tout brillant d'or et meublé richement.
On peut s'imaginer quel ordre il y fit mettre.
Nouvel hôte, nouvel amant,
Ce n'était pas pour rien omettre.
Grande chère surtout, et des vins fort exquis ;
Les dieux ne sont pas mieux servis.
Alaciel, qui de sa vie,
Selon sa loi, n'avait bu vin,
Goûta ce soir, par compagnie,
De ce breuvage si divin :
Elle ignorait l'effet d'une liqueur si douce ;
Insensiblement fit carousse :
Et comme amour jadis lui troubla la raison
Ce fut lors un autre poison.
Tous deux sont à craindre des dames
Alaciel mise au lit par ses femmes,
Ce bon seigneur s'en fut la trouver tout d'un pas.
Quoi trouver ? dira t on ; d'immobiles appas ?
Si j'en trouvais autant, je saurais bien qu'en faire,
Disait l'autre jour un certain ;
Qu'il me vienne une pareille affaire,
On verra si j'aurai recours à mon voisin.
Bacchus donc, et Morphée, et l'hôte de la belle,
Cette nuit disposèrent d'elle.
Les charmes des premiers dissipés à la fin,
La princesse, au sortir du somme,
Se trouva dans les bras d'un homme.
La frayeur lui glaça la voix ;
Elle ne put crier, et de crainte saisie
Permit tout à son hôte, et pour une autre fois
Lui laissa lier la partie.

Une nuit, lui dit-il, est de même que cent;
Ce n'est que la première à quoi l'on trouve à dire.
Alaciel le croit. L'hôte enfin se lassant
Pour d'autres conquêtes soupire.

Il part un soir, prie un de ses amis
De faire cette nuit les honneurs du logis,
Prendre sa place, aller trouver la belle,
Pendant l'obscurité se coucher auprès d'elle,
Ne point parler; qu'il était fort aisé;
Et qu'en s'acquittant bien de l'emploi proposé
L'infante assurément agréerait son service.
L'autre bien volontiers lui rendit cet office;
Le moyen qu'un ami puisse être refusé!
A ce nouveau venu la voilà donc en proie;
Il ne put sans parler contenir cette joie.
La belle se plaignit d'être ainsi leur joie.
Comment l'entend monsieur mon hôte?
Dit-elle, et de quel droit me donner comme il fait?
L'autre confessa qu'en effet
Ils avaient tort; mais que toute la faute
Était au maître du logis.
Pour vous venger de son mépris,
Poursuivit-il, comblez moi de caresses;
Encherissez sur les tendresses
Que vous eûtes pour lui tant qu'il fut votre amant;
Aimez-moi par dépit et par ressentiment
Si vous ne pouvez autrement.
Son conseil fut suivi: l'on poussa les affaires,
L'on se vengea; l'on n'omit rien,
Que si l'ami s'en trouva bien,
L'hôte ne s'en tourmenta guères.
Et de cinq si j'ai bien compté:
Le sixième incident des travaux de l'infante
Par quelques uns est rapporté
D'une manière différente.
Force gens conclûront de là
Que d'un galant au moins je fais grâce à la belle.
C'est médisance que cela;
Je ne voudrais mentir pour elle.

Son époux n'eut assurément
Que huit précurseurs seulement.
Poursuivons donc notre nouvelle.
L'hôte revint quand l'ami fut content ;
Alaciel, lui pardonnant,
Fit entre eux les choses égales.
La clémence sied bien aux personnes royales.
Ainsi de main en main Alaciel passait,
Et souvent se divertissait
Aux menus ouvrages des filles
Qui la servaient, toutes assez gentilles.
Elle en aimait fort une à qui l'on en contait ;
Et le conteur était un certain gentilhomme
De ce logis : bien fait, un galant homme,
Mais violent dans ses désirs,
Et grand ménager de soupirs,
Jusques à commencer près de la plus sévère
Par où l'on finit d'ordinaire.
Un jour, au bout du parc, le galant rencontra
Cette fillette :
Et dans un pavillon, fit tant, qu'il l'attira
Toute seulette.
L'infante était fort près de là ;
Mais il ne la vit point, et eut en assurance
Pouvoir user de violence.
Sa médisante humeur, grand obstacle aux faveurs,
Peste d'amour et des douceurs
Dont il tire sa subsistance,
Avait de ce galant souvent grêlé l'espoir.
La crainte lui nuisait autant que le devoir.
Cette fille l'aurait, selon toute apparence
Favorisé
Si la belle eût ose.
Se voyant craint de cette sorte,
Il fit tant qu'en ce pavillon
Elle entra par occasion :
Puis le galant ferme la porte :
Mais en vain, car l'infante avait de quoi l'ouvrir.
La fille voit sa faute, et tâche de sortir.
Il la retient : elle crie, elle appelle ;

L'infante vient, et vient comme il fallait,
Quand sur ses fins la demoiselle était.
Le galant indigné de la manquer si belle,
Perd tout respect, et jure par les dieux
Qu'avant de sortir de ces lieux,
L'une ou l'autre paiera sa peine,
Quand il devrait leur attacher les mains.
Si loin de tous secours humains,
Dit il, la résistance est vaine.
Tirez au sort sans marchander;
Je ne saurais vous accorder
Que cette grace;
Il faut que l'une ou l'autre passe
Pour aujourd'hui.
Qu'a fait Madame? dit la belle.
Pâtira t-elle pour autrui?
Oui, si le sort tombe sur elle,
Dit le galant: prenez vous en à lui.
Non, non, reprit alors l'infante,
Il ne sera pas dit que l'on ait, moi présente,
Violenté cette innocente.
Je me résous plutôt à toute extrémité.
Ce combat plein de charité
Fut par le sort à la fin terminé.
L'infante en eut toute la gloire;
Il lui donna sa voix, à ce que dit l'histoire.
L'autre sortit, et l'on jura
De ne rien dire de cela.
Mais le galant se serait laissé pendre,
Plutôt que de cacher un secret si plaisant;
Et pour le divulguer il ne voulut attendre
Que le temps qu'il fallait pour trouver seulement
Quelqu'un qui le voulût entendre.
Ce changement de favoris
Devint à l'infante une peine;
Elle eut regret d'être l'Hélène
D'un si grand nombre de Pâris.
Aussi l'amour se jouait d'elle.
Un jour, entre autre, que la belle
Dans un bois dormait à l'écart,

Il s'y rencontra par hasard
Un chevalier errant, grand chercheur d'aventures,
De ces sortes de gens que sur des palefrois
Les belles suivaient autrefois,
Et passaient pour chastes et pures.
Celui-ci, qui donnait à ses désirs l'essor,
Comme faisaient jadis Roger et Galaor,
N'eut vu la princesse endormie,
Que de prendre un baiser il forma le dessein;
Tout prêt à faire choix de la bouche ou du sein,
Il était sur le point d'en passer son envie,
Quand tout d'un coup il se souvint
Des lois de la chevalerie.
A ce penser il se retint,
Priant toutefois en son ame
Toutes les puissances d'amour
Qu'il pût courir en ce séjour
Quelque aventure avec la dame.
L'infante s'éveilla surprise au dernier point.
Non, non, dit-il, ne craignez point,
Je ne suis géant ni sauvage,
Mais chevalier errant, qui rend graces aux dieux
D'avoir trouvé dans ce bocage
Ce qu'à peine on pourrait rencontrer dans les cieux.
Après ce compliment, sans plus longue demeure,
Il lui dit en deux mots l'ardeur qui l'embrasait.
C'était un homme qui faisait
Beaucoup de chemin en peu d'heure.
Le refrain fut d'offrir sa personne et son bras,
Et tout ce qu'en semblable cas
On a de coutume de dire
A celle pour qui l'on soupire.
Son offre fut reçue, et la belle lui fit
Un long roman de son histoire,
Supprimant, comme l'on peut croire,
Les six galans. L'aventurier en prit
Ce qu'il crut à propos d'en prendre;
Et comme Alaciel de sort se plaignit,
Cet inconnu s'engagea de la rendre
Chez Zaïr ou dans Garbe avant qu'il fût un mois.

Dans Garbe! non, reprit elle, et pour cause;
Si les dieux avaient mis la chose
Jusques à présent a mon choix,
J'aurais voulu revoir Zaïr et ma patrie.
Pourvu qu'amour me prête vie,
Vous les verrez, dit-il. C'est seulement à vous
D'apporter remède à vos coups,
Et consentir que mon ardeur s'apaise:
Si j'en mourais (à vos bontés ne plaise)
Vous demeureriez seule; et pour vous parler franc,
Je tiens ce service assez grand
Pour me flatter d'une espérance
De récompense.
Elle en tomba d'accord, promit quelques douceurs,
Convint d'un nombre de faveurs,
Qu'afin que la chose fût sûre,
Cette princesse lui paîrait,
Que le voyage se ferait,
Non tout d'un coup, mais à mesure
Tant chaque jour, sans nulle faute.
Le marché s'étant ainsi fait,
La princesse en croupe se met,
Sans prendre congé de son hôte.
L'inconnu qui pour quelque temps
S'était défait de tous ses gens,
Les rencontra bientôt. Il avait dans sa troupe
Un sien neveu fort jeune avec son gouverneur.
Notre héroïne prend en descendant de croupe
Un palefroi. Cependant le seigneur
Marche toujours à côté d'elle,
Tantôt lui conte une nouvelle,
Et tantôt lui parle d'amour,
Pour rendre le chemin plus court.
Avec beaucoup de foi le traité s'exécute:
Pas la moindre ombre de dispute:
Point de faute au calcul, pas plus qu'entre marchands.
De faveur en faveur (ainsi comptaient ces gens)
Jusqu'au bord de la mer enfin ils arrivèrent,
Et s'embarquèrent.
Cet élément ne leur fut pas moins doux

Que l'autre avait été ; certain calme au contraire
Prolongeant le chemin augmenta le salaire.
Sains et gaillards ils débarquèrent tous
Au port de Joppe, et là se rafraîchirent :
Au bout de deux jours en partirent
Sans autre escorte que leur train.
Ce fut aux brigands une amorce :
Un gros d'arabes en chemin
Les ayant rencontrés, ils cédaient à la force,
Quand notre aventurier fit un dernier effort,
Repoussa les brigands, reçut une blessure
Qui le mit dans la sépulture,
Non sur le champ : devant sa mort
Il pourvut à la belle, ordonna du voyage,
En chargea son neveu, jeune homme de courage,
Lui léguant par même moyen,
Le surplus des faveurs avec son équipage,
Et tout le reste de son bien.
Quand on fut revenu de toutes ces alarmes,
Et qu'on eut versé certain nombre de larmes,
On satisfit au testament du mort,
On paya les faveurs dont enfin la dernière
Echut justement sur le bord
De la frontière.
En cet endroit le neveu la quitta,
Pour ne donner aucun ombrage ;
Et le gouverneur la guida
Pendant le reste du voyage.
Au soudan il la présenta.
D'exprimer ici la tendresse,
Ou, pour mieux dire, les transports
Que témoigna Zair en voyant la princesse,
Il faudrait de nouveaux efforts,
Et je n'en puis plus faire : il est bon que j'imite
Phebus, qui sur la fin du jour
Tombe d'ordinaire si court
Qu'on dirait qu'il se précipite.
Le gouverneur aimait à se faire écouter ;
Ce fut un passe-temps de l'entendre conter
Monts et merveilles de la dame,

Qui riait sans doute en son ame.
Seigneur, dit le bonhomme en parlant au soudan,
Hispal étant parti, Madame incontinent,
Pour fuir oisiveté, principe de tout vice,
Résolut de vaquer nuit et jour au service
D'un dieu qui chez ces gens a beaucoup de crédit.
Je ne vous aurais jamais dit
Tous ses temples et ses chapelles,
Nommés pour la plupart alcoves et ruelles.
Là, les gens pour idole ont un certain oiseau
Qui dans ses portraits est fort beau,
Quoiqu'il n ait des plumes qu'aux ailes.
Au contraire des autres dieux,
Qu'on ne sert que quand on est vieux,
La jeunesse lui sacrifie.
Si vous saviez l'honnête vie
Qu'en le servant menait Madame Alaciel,
Vous béniriez cent fois le ciel
De vous avoir donné fille tant accomplie.
Au reste, en ce pays on vit d'autre façon
Que parmi vous : les belles vont et viennent;
Point d'eunuques qui les retiennent :
Les hommes en ces lieux ont tous barbe au menton.
Madame dès l'abord s'est faite à leur méthode,
Tant elle est facile d'humeur;
Et je puis dire, à son honneur,
Que de tout elle s'accommode.

Zaïr était ravi. Quelques jours écoulés,
La princesse partit pour Garbe en grande escorte.
Les gens qui la suivaient furent tous régalés
De beaux présens : et d'une amour si forte
Cette belle toucha le cœur de Mamolin,
Qu'il ne se tenait pas. On fit un grand festin,
Pendant lequel ayant belle audience
Alaciel conta tout ce qu'elle voulut,
Dit les mensonges qu'il lui plut.
Mamolin et sa cour écoutaient en silence.
La nuit vint : on porta la reine dans son lit;
A son honneur elle en sortit :

Le prince en rendit témoignage.
Alaciel, à ce qu'on dit,
N'en demandait pas davantage.

Ce conte nous apprend que beaucoup de maris
Qui se vantent de voir fort clair en leurs affaires
Ne viennent bien souvent qu'après des favoris.
Et, tout savans qu'ils sont, ne s'y connaissent guères.
Le plus sûr toutefois est de se bien garder,
Craindre tout, ne rien hasarder.
Filles, maintenez-vous; l'affaire est d'importance.
Rois de Garbe ne sont ciseaux communs en France.
Vous voyez que l'hymen y suit l'accord de près;
C'est là l'un des plus grands secrets
Pour empêcher les aventures.
Je tiens vos amitiés fort chastes et fort pures;
Mais Cupidon alors fait d'étranges leçons
Rompez lui toutes ses mesures;
Pourvoyez à la chose aussi bien qu'aux soupçons,
Ne m'allez point conter: C'est le droit des garçons,
Les garçons sans ce droit ont assez où se prendre.
Si quelqu'une pourtant ne s'en pouvait défendre,
Le remède sera de rire en son malheur.
Il est bon de garder sa fleur:
Mais pour l'avoir perdue il ne se faut pas pendre.

# La Coupe enchantée.

NOUVELLE TIRÉE DE L'ARIOSTE.

Les maux les plus cruels ne sont que des chansons
Près de ceux qu'aux maris causent la jalousie.
Figurez-vous un fou chez qui tous les soupçons
Sont bien venus, quoiqu'on lui dic.
Il n'a pas un moment de repos dans sa vie;
Si l'oreille lui tinte, ô dieux, tout est perdu.
Ses songes sont toujours que l'on le fait cocu.
Pourvu qu'il songe, c'est l'affaire:

Je ne voudrais pas un tel point garantir ;
Car pour songer il faut dormir,
Et les jaloux ne dorment guère.
Le moindre bruit éveille un mari soupçonneux ;
Qu'à l'entour de sa femme une mouche bourdonne,
C'est cocuage qu'en personne
Il a vu de ses propres yeux,
Si bien que l'erreur n'en peut être effacée.
Il veut à toute force être au nombre des sots.
Il se maintient cocu, du moins dans la pensée,
S'il ne l'est en chair et en os.
Pauvre gens! dites-moi, qu'est-ce que ce cocuage ?
Quel tort vous fait-il ? quel dommage ?
Qu'est ce enfin que ce mal dont tant de gens de bien
Se moquent avec juste cause ?
Quand on l'ignore, ce n'est rien ;
Quand on le sait, c'est peu de chose.
Vous croyez cependant que c'est un fort grand cas ;
Tâchez donc d'en douter, et ne ressemblez pas
A celui-là qui but dans la coupe enchantée ;
Profitez du malheur d'autrui.
Si cette histoire peut soulager votre ennui,
Je vous l'aurai bientôt contée.
Mais je vous veux premièrement
Prouver par bon raisonnement
Que ce mal dont la peur vous mine et vous consume
N'est mal qu'en votre idée, et non point dans l'effet.
En mettez-vous votre bonnet
Moins aisément que de coutume ?
Cela s'en va t-il pas tout net?
Voyez vous qu'il en reste une seule apparence,
Une tache qui nuise à vos plaisirs secrets ?
Ne retrouvez-vous pas toujours les mêmes traits ?
Vous apercevez-vous d'aucune différence ?
Je tire donc ma conséquence,
Et dis, malgré le peuple ignorant et brutal,
Cocuage n'est point un mal.
Oui, mais l'honneur est une étrange affaire!
Qui vous soutient que non? ai-je dit le contraire ?
Hé bien! l'honneur, l'honneur! je n'entends que ce mot.

Apprenez qu'à Paris ce n'est pas comme à Rome :
Le cocu qui s'afflige y passe pour un sot,
Et le cocu qui rit pour un fort honnête homme.
Quand on prend comme il faut cet accident fatal,
Cocuage n'est point un mal.
Prouvons que c'est un bien ; la chose est fort facile.
Tout vous rit; votre femme est souple comme un gant;
Et vous pourriez avoir vingt mignonnes en ville.
Qu'on n'en sonnerait pas deux mots en tout un an.
Quand vous parlez, c'est dit notable;
On vous met le premier à table;
C'est pour vous la place d'honneur,
Pour vous le morceau du seigneur.
Heureux qui vous le sert ! la blondine chiorme
Afin de vous gagner n'épargne aucun moyen ;
Vous êtes le patron : donc je conclus en forme
Cocuage est un bien.
Quand vous perdez au jeu l'on vous donne revanche,
Même votre homme écarte et ses as et ses rois,
Avez vous sur les bras quelque monsieur Dimanche ?
Mille bourses vous sont ouvertes à la fois.
Ajoutez que l'on tient votre femme en haleine ;
Elle n'en vaut que mieux, n'en a que plus d'appas.
Ménélas rencontra des charmes dans Hélène
Qu'avant qu'être à Pâris la belle n'avait pas.
Ainsi de votre épouse ; on veut qu'elle vous plaise
Qui dit prude au contraire, il dit laide et mauvaise,
Incapable en amour d'apprendre jamais rien.
Pour toutes ces raisons je persiste en ma thèse,
Cocuage est un bien.
Si ce prologue est long la matière en est cause ;
Ce n'est pas en passant qu'on traite cette chose.
Venons à notre histoire. Il était un quidam,
Dont je tairai le nom, l'état et la patrie.
Celui ci, de peur d'accident,
Avait juré que de sa vie
Femme ne lui serait autre que bonne amie,
Nymphe si vous voulez, bergère, et cætera ;
Pour épouse, jamais il n'en vint jusque là.
S'il eut tort ou raison, c'est un point que je passe.

Quoiqu'il en soit, hymen n'ayant pu trouver grâce
Devant cet homme, il fallut que l'amour
Se mêlât seul de ses affaires,
Eût soin de le fournir des choses nécessaires,
Soit pour la nuit, soit pour le jour.
Il lui procura donc les faveurs d'une belle:
Qui d'une fille naturelle
Le fit père et mourut. Le pauvre homme en pleura,
Se plaignit, gémit, soupira,
Non comme qui perdrait sa femme,
Tel deuil n'est bien souvent que changement d'habit.
Mais comme qui perdrait tous ses meilleurs amis,
Son plaisir, son cœur et son âme.
La fille crut, se fit, on pouvait déjà voir
Hausser et baisser son mouchoir.
Le temps coule ; on n'est pas sitôt à la bavette
Qu'on trotte, qu'on raisonne ; on devient grandelette,
Puis grande tout-à-fait. et puis le serviteur.
Le père, avec raison, eut peur
Que sa fille, chassant de race,
Ne le prévînt, et ne prévînt encor
Prêtre, notaire, hymen, accord ;
Choses qui d'ordinaire ôtent toute la grâce
Au présent que l'on fait de soi.
La laisser sur sa bonne foi,
Ce n'était pas chose sûre.
Il vous met la créature
Dans un couvent. Là cette belle apprit
Ce qu'on apprend, à manier l'aiguille.
Point de ces livres qu'une fille
Ne lit qu'avec danger, et qui gâtent l'esprit:
Le langage d'amour était jargon pour elle ;
On n'eût su tirer de la belle
Un seul mot que de sainteté !
En spiritualité
Elle aurait confondu le plus grand personnage.
Si l'une des nonnains la louait de beauté,
Mon dieu, fil dirait elle; ah! ma sœur, soyez sage :
Ne considérez point des traits qui périront;
C'est terre que cela ; les vers les mangeront.

Au reste, au monde elle n'avait sa pareille
A manier un canevas,
Filait mieux que Cloton, brodait mieux que Pallas.
Tapissait mieux qu'Arachné, et mainte autre merveille.
Sa sagesse, son bien, le bruit de ses beautés,
Mais le bien plus que tout y fit mettre la presse ;
Car la belle était là comme en lieux empruntés,
Attendant mieux, ainsi que l'on y laisse
Les bons partis, qui vont souvent
Au moutier, sortant du couvent.
Vous saurez que le père avait long-temps devant,
Cette fille légitimée.
Caliste (c'est le nom de notre renfermée)
N'eut pas la clé des champs, qu'adieu les livres saints.
Il se présenta des blondins,
De bons bourgeois, des paladins,
Des gens de tous états, de tout poil, de tout âge.
La belle en choisit un, bien fait, beau personnage,
D'humeur commode à ce qu'il lui sembla ;
Et pour gendre aussitôt le père l'agréa.
La dot fut ample, ample fut le douaire ;
La fille était unique, et le garçon aussi,
Mais ce ne fut pas le meilleur de l'affaire.
Les mariés n'avaient souci
Que de s'aimer et de se plaire.
Deux ans de paradis s'étant passés ainsi,
L'enfer des enfers vint ensuite.
Une jalouse humeur saisit soudainemnet
Notre époux, qui fort sottement,
S'alla mettre en l'esprit de craindre la poursuite
D'un amant qui sans lui se serait morfondu ;
Sans lui le pauvre homme eût perdu
Son temps à l'entour de la dame,
Quoique pour la gagner il tentât tout moyen.
Que doit faire un mari quand on aime sa femme ?
Rien.
Voici pourquoi je lui conseille
De dormir, s'il peut, d'un et d'autre côté.
Si le galant est écouté,
Vos soins ne feront pas qu'on lui ferme l'oreille,

Quant à l'occasion, cent pour une... Mais si
Des discours du blondin la belle n'a souci,
Vous le lui faites naître ; et la chance se tourne,
Volontiers où soupçon séjourne,
Cocuage séjourne aussi.
Damon c'est notre époux, ne comprit pas ceci.
Je l'excuse et le plains, d'autant plus que l'ombrage
Lui vint par conseil seulement.
Il eût fait un trait d'homme sage
S'il n'eût cru que son mouvement.
Vous allez entendre comment.

L'enchanteresse Nérie
Fleurissait lors ; et Circée,
Au pris d'elle, en diablerie
N'eût été qu'à l'A B C.
Nérie eut à ses gages
Les intendans des orages,
Et tint le destin lié :
Les zéphyrs étaient ses pages.
Quant à ses valets de pié,
C'étaient messieurs les Borées,
Qui portaient par les contrées
Ses mandats souventefois,
Gens dispos, mais peu courtois.

Avec toute sa science,
Elle ne put trouver de remède à l'amour ;
Damon la captiva. Celle dont la puissance
Eût arrêté l'astre du jour
Brûle pour un mortel, qu'en vain elle souhaite
Posséder une nuit à son contentement.
Si Nérie eût voulu des baisers seulement,
C'était une affaire faite :
Mais elle allait au point, et ne marchandait pas.
Damon, quoiqu'elle eût des appas,
Ne pouvait se résoudre à fausser la promesse
D'être fidèle à sa moitié ;
Et voulait que l'enchanteresse
Se tint aux marques d'amitié.

Où sont-ils ces maris? la race en est cessée ;
Et même je ne sais si jamais on en vit.
L'histoire en cet endroit est selon ma pensée,
Un peu sujette à contredit,
L'apocrifle n'a rien qui me choque l'esprit,
Non plus que la lance enchantée :
Mais ceci, c'est un point qui d'abord me surprit ;
Il passera pourtant, j'en ai fait passer d'autres.
Les gens d'alors étaient d'autres gens que les nôtres ;
On ne vivait pas comme on vit.
Pour venir à ses fins, l'amoureuse Nérie
Employa phyltres et brevets,
Eut recours aux regards remplis d'afféterie,
Enfin n'omit aucuns secrets.
Damon à ses ressorts opposait l'hyménée.
Nérie en fut fort étonnée.
Elle lui dit un jour : Votre fidélité
Vous paraît héroïque et digne de louange :
Mais je voudrais savoir comment de son côté
Caliste en use, et lui rendre le change.
Quoi donc ! si votre femme avait un favori,
Vous feriez l'homme chaste auprès d'une maîtresse ?
Et pendant que Caliste, attrapant son mari,
Pousserait jusqu'au bout ce qu'on nomme tendresse,
Vous n'iriez qu'à moitié chemin ?
Je vous croyais beaucoup plus fin,
Et ne vous tenais pas homme de mariage ;
Laisez les bons bourgeois se plaire en leur ménage ;
C'est pour eux seuls qu'hymen fit les plaisirs permis,
Mais vous, ne pas chercher ce qu'amour a d'exquis ?
Les plaisirs défendus n'auront rien qui vous pique !
Et vous les bannirez de votre république !
Non, non, je veux qu'ils soient désormais vos amis.
Faites en seulement l'épreuve ;
Ils vous feront trouver Caliste toute neuve
Quand vous reviendrez au logis.
Apprenez tout au moins si votre femme est chaste.
Je trouve qu'un certain Eraste
Va chez vous fort assidûment.
Serait ce en qualité d'amant,

Reprit Damon, qu'Eraste nous visite :
Il est trop mon ami pour toucher ce point là.
Votre ami tant qu'il vous plaira,
Dit Nérie honteuse et dépite,
Caliste a des appas, Eraste a du mérite ;
Du côté de l'adresse il ne leur manque rien ;
Tout cela s'accommode bien.
Ce discours porta coup, et fit songer notre homme.
Une épouse fringante, et jeune, et dans son feu,
Et prenant plaisir à ce jeu
Qu'il n'est pas besoin que je nomme ;
Un personnage expert aux choses de l'amour,
Hardi comme un homme de cour,
Bien fait, et promettant beaucoup de sa personne ;
Où Damon jusqu'alors avait-il mis ses yeux ?
Car d'amis. .. moquez-vous ; c'est une bagatelle.
En est il de religieux
Jusqu'à désemparer, alors que la donzelle
Montre à demi son sein, sort du lit un bras blanc,
Se tourne, s'inquiète, et regarde un galant
En cent façons, de qui la moins friponne
Veut dire, il y fait bon, l'heure du berger sonne :
Êtes-vous sourd ? Damon a dans l'esprit
Que tout cela s'est fait, du moins qu'il s'est pu faire.
Sur ce beau fondement le pauvre homme bâtit
Maint ombrage et mainte chimère.
Nérie en a bientôt le vent :
Et pour tourner en certitude
Le soupçon et l'inquiétude
Dont Damon s'est coiffé si malheureusement,
L'enchanteresse lui propose
Une chose :
C'est de se frotter le poignet
D'une eau dont les sorciers ont trouvé le secret,
Et qu'ils appellent l'eau de la métamorphose,
Ou des miracles autrement.
Cette drogue, en moins d'un moment,
Lui donnerait d'Eraste l'air et le visage,
Et le maintien, et le corsage,
Et la voix ; et Damon, sous ce feint parsonnage

Pourrait voir si Caliste en viendrait à l'effet.
Damon n'attend pas davantage :
Il se frotte : il devient l'Eraste le mieux fait
Que la nature ait jamais fait.

En cet état il va trouver sa femme ;
Met la fleurette au vent ; et cachant son ennui :
Que vous êtes belle aujourd'hui !
Lui dit il, qu'avez vous ; madame,
Qui vous donne cet air d'un vrai jour de printemps ?
Caliste qui savait les propos des amans,
Tourna la chose en raillerie.
Damon changea de batterie,
Pleurs et soupirs furent tentés,
Et pleurs et soupirs rebutés
Caliste était un roc : rien n'émouvait la belle.
Pour dernière machine, à la fin notre époux
Proposa de l'argent ; et la somme fut telle
Qu'on ne s'en mit point en courroux :
La quantité rend excusable.
Caliste l'inexpugnable
Commença d'écouter raison :
Sa chasteté plia : car comment tenir bon
Contre ce dernier adversaire ?
Si tout ne s'en suivit il ne tint qu'à Damon ;
L'argent en aurait fait le reste.
Et quelle affaire ne fait point
Ce bienheureux métal ; l'argent maître du monde ?
Soyez beau, bien disant, ayez perruque blonde,
N'omettez un seul petit point ;
Un financier viendra qui sous une moustache
Enlèvera la belle, et dès le premier jour
Il fera présent du panache :
Vous languirez encore après un an d'amour,
L'argent sait donc fléchir ce cœur inexorable .
Le rocher disparut : un mouton succéda,
Un mouton qui s'accommoda
A tout ce qu'on voulut, mouton doux et traitable.
Mouton qui, sur le point de ne rien refuser,
Donna pour arrhes un baiser.

L'époux ne voulant pas pousser plus loin la chose,
Ni de sa propre honte être lui-même cause,
Il reprit donc sa forme, et dit à sa moitié :
Ah ! Caliste, autrefois de Damon si chérie ;
Caliste, que j'aimai cent fois plus que ma vie,
Caliste qui m'aimas d'une ardente amitié,
L'argent t'est il plus cher qu'une union si belle ?
Je devrais dans ton sang éteindre ce forfait;
Je ne puis : et je t'aime encor tout infidèle :
Ma mort seule expîra le tort que tu m'as fait.
Notre épouse voyant cette métamorphose,
Demeura bien surprise : elle dit peu de chose ;
Les pleurs furent son seul recours.
Le mari passa quelques jours
A raisonner sur cette affaire.
Un cocu se pouvait-il faire
Par la volonté seule, et sans venir au point ?
L'était-il ? ne l'était il point ?
Cette difficulté fut encor éclaircie
Par Nérie.
Si vous êtes, dit-elle, en doute de cela,
Buvez dans cette coupe là :
On la fit par tel art que, dès qu'un personnage
Dûment atteint de cocuage
Y veut porter la lèvre, aussitôt tout s'en va ;
Il n'en avale rien, et répand le breuvage
Sur son sein, sur sa barbe, et sur son vêtement.
Que s'il n'est point censé cocu suffisamment,
Il boit tout sans répandre goutte.
Damon pour éclaircir ce doute
Porte la lèvre au vase : il ne se répand rien.
C'est, dit il, réconfort : et pourtant je sais bien
Qu'il n'a tenu qu'à moi. Qu'ai je affaire de coupe ?
Faites-moi place en votre troupe,
Messieurs de la grand bande. Ainsi disait Damon,
Faisant à sa femelle un étrange sermon.
Misérables humains ! si pour des cocuages
Il faut en ces pays faire tant de façon,
Allons-nous-en chez les sauvages.
Damon, de peur de pis, établit des Argus

A l'entour de sa femme, et la rendit coquette.
Quand les galans sont défendus,
C'est alors qu'on les souhaite.
Le malheureux époux s'informe, s'inquiète,
Et de tout son pouvoir court au devant d'un mal
Que la peur bien souvent rend aux hommes fatal.
De quart d'heure en quart d'heure il consulte la tasse.
Il y boit huit jours sans disgrâce.
Mais à la fin il y boit tant,
Que le breuvage se répand.
Ce fut bien là le comble. O science fatale!
Science que Damon eût bien fait d'éviter!
Il jette de fureur cette coupe infernale:
Lui-même est sur le point de se précipiter.
Il enferme sa femme en une tour carrée:
Lui va, soir et matin, reprocher son forfait,
Cette honte qu'aurait le silence enterrée.
Court le pays, et vit du vacarme qu'il fait.
Caliste cependant mène une triste vie.
Comme on ne lui laissait argent ni pierrerie,
Le geôlier fut fidèle, elle eut beau le tenter.
Enfin la pauvre malheureuse
Prend son tems que Damon, plein d'ardeur amoureu-
Etait d'humeur à l'écouter. [se,
J'ai, dit-elle, commis un crime inexcusable;
Mais quoi! suis-je la seule? hélas! non. Peu d'époux
Sont exempts, se dit-on, d'un accident semblable.
Que le moins entaché se moque un peu de vous.
Pourquoi donc être inconsolable?
Hé bien, reprit Damon, je me consolerai,
Et même vous pardonnerai,
Tout incontinent que j'aurai
Trouvé de mes pareils une telle légende,
Qu'il s'en puisse former une armée assez grande
Pour s'appeler royale. Il ne faut qu'employer
Le vase qui me sut vos secrets révéler.
Le mari, sans tarder, exécutant la chose,
Attire les passans, tient table en son château.
Sur la fin des repas, à chacun il propose,
L'essai de cette coupe, essai rare et nouveau.

Ma femme, leur dit il, m'a quitté pour un autre;
Voulez-vous savoir si la vôtre
Vous est fidèle? il est quelquefois bon
D'apprendre comme tout se passe à la maison.
En voici le moyen; buvez dans cette tasse.
Si votre femme de sa grâce
Ne vous donne aucun suffragant,
Vous ne répandrez nullement:
Mais si du dieu nommé Vulcan
Vous suivez la bannière, étant de nos confrères
En ces redoutables mystères,
De part et d'autre la boisson
Coulera sur votre menton.
Autant qu'il s'en rencontre à qui Damon propose
Cette pernicieuse chose,
Autant en font l'essai; presque tous y sont pris.
Tel en rit, tel en pleure; et, selon les esprits,
Cocuage en plus d'une sorte
Tient sa morgue parmi ses gens.
Déja l'armée est assez forte
Pour faire corps et battre aux champs.
La voilà tantôt qui menace
Gouverneurs de petite place,
Et leur dit qu'ils seront pendus,
Si de tenir ils ont l'audace;
Car pour être royale, il ne lui manque plus
Que peu de gens: c'est une affaire
Que deux ou trois mois peuvent faire.
Le nombre croît de jour en jour
Sans que l'on batte le tambour.
Les différens degrés où monte cocuage
Règlent le pas et les emplois:
Ceux qu'il n'a visités seulement qu'une fois
Sont fantassins pour tout potage:
On fait les autres cavaliers.
Quiconque est de ses familiers,
On ne manque pas de l'élire
Ou capitaine ou lieutenant:
On lui donne un régiment.
Selon qu'entre les mains du sire

Ou plus ou moins subitement
La liqueur du vase s'épand.
Un versa tout en un moment;
Il fut fait général. Et croyez que l'armée
De hauts officiers ne manqua :
Plus d'un intendant se trouva ;
Cette charge fut partagée.
Le nombre des soldats étant presque complet,
Et plus que suffisant pour se mettre en campagne,
Renaud, neveu de Charlemagne,
Passe par ce château : on l'y traite à souhait;
Puis le seigneur du lieu lui fait
Même harangue qu'à la troupe.
Renaud dit à Damon : Grand merci de la coupe ;
Je crois ma femme chaste, et cette foi suffit.
Quand la coupe me l'aura dit,
Que m'en reviendra-t-il? cela sera-t-il cause
De me faire dormir de plus que de deux yeux ;
Je dors d'autant, grâces aux dieux :
Puis-je demander autre chose?
Que sais-je? par hasard si le vin s'épandait?
Si je ne tenais pas votre vase assez droit?
Je suis quelquefois maladroit :
Si cette coupe enfin me prenait pour un autre?
Messire Damon, je suis vôtre :
Commandez-moi tout hors ce point.
Ainsi Renaud partit et ne hasarda point.
Damon dit : Celui-ci, messieurs, est bien plus sage
Que nous n'avons été : consolons nous pourtant,
Nous avons des pareils ; c'est un grand avantage.
Il s'en rencontra tant et tant,
Que, l'armée à la fin royale devenue,
Caliste eut liberté selon le convenant :
Par son mari chère tenue,
Tout de même qu'auparavant.
Epoux Renaud nous montre à vivre ;
Pour Damon, gardez de le suivre.
Peut-être le premier eût eu charge de l'ost:
Que sait-on? nul mortel, soit Roland, soit Renaud,
Du danger de répandre exempt ne se peut croire :
Charlemagne lui même aurait eu tort de boire.

# Le Faucon.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE.

Je me souviens d'avoir damné jadis
L'amant avare : et je ne m'en dédis :
Si la raison des contraires est bonne,
Le libéral doit être en paradis :
Je m'en rapporte à Messieurs de Sorbonne.
Il était donc autrefois un amant
Qui dans Florence aima certaine femme.
Comment aimer? c'était si follement
Que, pour lui plaire, il eût vendu son âme.
S'agissait-il de divertir la dame,
A pleines mains il vous jettait l'argent:
Sachant très-bien qu'en amour, comme en guerre,
On ne doit plaindre un métal qui fait tout :
Renverse murs, jette portes par terre :
N'entreprend rien dont il ne vienne à bout:
Fait taire chiens, et, quand il veut, servantes ;
Et, quand il veut, les rend plus éloquentes
Que Cicéron, et mieux persuadantes ;
Bref, ne voudrait avoir laissé debout
Aucune place, et tant forte fût-elle.
Si laissa-t-il sur ses pieds notre belle.
Elle tint bon: Frédéric échoua
Près de ce roc, et le nez s'y cassa :
Sans fruit aucun vendit et fricassa
Tout son avoir ; comme l'on pourrait dire
Belles comtés, beaux marquisats de Dieu,
Qu'il possédait en plus et plus d'un lieu.
Avant qu'aimer on l'appelait messire
A longue-queue : enfin, grâce à l'amour,
Il ne fut que messire tout court.
Rien ne resta qu'une ferme au pauvre homme
Et peu d'amis, même amis Dieu sait comme,
Le plus zélé de tous se contenta,
Comme chacun de dire : C'est dommage ;

Chacun le dit, et chacun s'en tint là:
Car de prêter, à moins que sur bon gage,
Point de nouvelle : on oublia les dons,
Et le mérite, et les belles raisons
De Frédéric, et sa première vie.
Le protestant de madame Clitie
N'eut de crédit qu'autant qu'il eut de fonds.
Tant qu'il dura, le bal, la comédie,
Ne manqua point à cet heureux objet.
De maints tournois elle fut le sujet :
Faisant gagner marchands de toutes guises,
Faiseurs d'habits et faiseurs de devises,
Musiciens, gens du sacré vallon ;
Frédéric eut à sa table Apollon.
Femme n'était ni fille dans Florence
Qui n'employât pour débaucher le cœur
Du cavalier; l'une un mot suborneur,
L'autre un coup d'œil, l'autre quelque autre avance;
Mais tout cela ne faisait que blanchir :
Il aimait mieux Clitie inexorable
Qu'il n'aurait fait Hélène favorable.
Conclusion, qu'il ne la put fléchir.

Or, en ce train de dépense effroyable,
Il envoya les marquisats au diable
Premièrement : puis en vint aux comtes,
Titres par lui plus qu'aucun regrettés,
Et dont alors on faisait plus de compte !
Delà les monts chacun veut être comte,
Ici marquis, baron peut être ailleurs.
Je ne sais pas lesquels sont les meilleurs ;
Mais je sais bien qu'avecque la patente
De ces beaux noms on s'en aille au marché,
L'on reviendra comme on était allé ;
Prenez le titre et laissez-moi la rente.
Clitie avait aussi beaucoup de bien ;
Son mari même était grand terrien.
Ainsi jamais la belle ne prit rien,
Argent ni dons, mais souffrit la dépense
Et les cadeaux, sans croire pour cela

Etre obligée à nulle récompense.
S'il m'en souvient j'ai dit qu'il ne resta
Au pauvre amant rien qu'une métairie
Chétive encore et pauvrement batie.
Là Fédéric alla se confiner,
Honteux qu'on vit sa misère en Florence ;
Honteux encore de n'avoir su gagner,
Ni par amour, ni par magnificence,
Ni par six ans de devoirs ni de soins,
Une beauté qu'il n'en aimait pas moins.
Il s'en prenait à son peu de mérite,
Non à Clitie : elle n'ouït jamais,
Ni pour froideur, ni pour autres sujets,
Plainte de lui ni grande ni petite.
Notre amoureux subsista comme il put
Dans sa retraite, où le pauvre homme n'eut
Pour le servir qu'une vieille édentée ;
Cuisine froide et fort peu fréquentée ;
A l'écurie, un cheval assez bon,
Mais non pas fin ; sur la perche, un faucon
Dont à l'entour de cette métairie
Défunt marquis s'en allait, sans valets,
Sacrifiant à sa mélancolie
Mainte perdrix, qui, las ! n'en pouvait mais
Des cruautés de madame Clitie.
Ainsi vivait le malheureux amant ;
Sage s'il eût, en perdant sa fortune,
Perdu l'amour qui l'allait consumant ;
Mais de ses feux la mémoire importune
Le talonnait ; toujours un double ennui
Allait en croupe à la chasse avec lui.
Mort vint saisir le mari de Clitie.
Comme ils n'avaient qu'un fils pour tout enfant,
Fils n'ayant pas pour un pouce de vie,
Et que l'époux, dont les biens étaient grands,
Avait toujours considéré sa femme.
Par testament il déclare la dame
Son héritière, arrivant le décès
De l'enfançon, qui peu de temps après
Devint malade. On sait que d'ordinaire

A ses enfans mère ne sait que faire
Pour leur montrer l'amour qu'elle a pour eux ;
Zèle souvent aux enfans dangereux.
Celle-ci, tendre et fort passionnée,
Autour du sien est toute la journée ;
Lui demandant ce qu'il veut, ce qu'il a ;
S'il mangerait volontiers de cela ;
Si ce jouet, enfin si cette chose
Est à son gré. Quoi que l'on lui propose,
Il le refuse, et pour toute raison
Il dit qu'il veut seulement le faucon
De Fédéric : pleure et mène une vie
A faire gens de bon cœur détester.
Ce qu'un enfant a dans la fantaisie
Incontinent il faut l'exécuter,
Si l'on ne veut l'ouïr toujours crier.
Or il est bon de dire que Clitie
A cinq cents pas de cette métairie
Avait du bien, possédait un château.
Ainsi l'enfant avait pu de l'oiseau
Ouïr parler. On en disait merveilles :
On en contait des choses nonpareilles :
Que devant lui jamais une perdrix
Ne se sauvait, et qu'il en avait pris
Tant ce matin, tant cette après-dinée.
Son maître n'eût donné pour un trésor
Un tel faucon. Qui fut bien empêchée ?
Ce fut Clitie. Aller ôter encor
A Fédéric l'unique et seule chose
Qui lui restait ! et supposé qu'elle ose
Lui demander ce qu'il a pour tout bien,
Auprès de lui méritait-elle rien ?
Elle l'avait payé d'ingratitude :
Point de faveurs : toujours hautaine et rude
En cet endroit. De quel front s'en aller
Après cela le voir et lui parler,
Ayant été cause de sa ruine ?
D'autre côté, l'enfant s'en va mourir,
Refuse tout, tient tout pour médecine ;
Afin qu'il mange il faut l'entretenir

De ce faucon, il se tourmente, il crie :
S'il n'a l'oiseau, c'est fait que de sa vie.
Ces raisons-ci l'emportèrent enfin.
Chez Fédéric la dame un beau matin
S'en va sans suite et sans nul équipage.
Fédéric prend pour un ange des cieux
Celle qui vient d'apparaître à ses yeux :
Mais cependant il a honte, il enrage
De n'avoir pas chez soi pour lui donner
Tant seulement un malheureux dîner.
Le pauvre état où sa dame le trouve
Le rend confus. Il dit donc à la veuve :
Quoi! venir voir le plus humble de ceux
Que vos beautés ont rendu amoureux;
Un villageois, un hère, un misérable!
C'est trop d'honneur ; votre bonté m'accable.
Assurément vous alliez autre part.
A ce propos notre veuve répart :
Non, non, seigneur ; c'est pour vous la visite;
Je viens manger avec vous ce matin.
Je n'ai, dit-il, cuisinier ni marmite :
Que vous donner? N'avez-vous pas du pain?
Reprit la dame. Incontinent lui même
Il va chercher quelque œuf au poulailler,
Quelque morceau de lard en son grenier.
Le pauvre amant en ce besoin extrême,
Voit son faucon, sans raisonner le prend,
Lui tord le cou, le plume, le fricasse,
Et l'assaisonne, et court de place en place,
Tandis la vieille a soin du demeurant:
Fouille au bahut, choisit pour cette fête
Ce qu'ils avaient de linge plus honnête;
Met le couvert: va cueillir au jardin
Du serpolet, un peu de romarin,
Cinq ou six fleurs dont la table est jonchée.
Pour abréger on sert la fricassée;
La dame en mange, et feint d'y prendre goût.
Le repas fait, cette femme résout
De hasarder l'incivile requête,
Et parle ainsi : Je suis folle, seigneur,

De m'en venir vous arracher le cœur ;
Encor un coup, il ne m'est guère honnête
De demander à mon défunt amant
L'oiseau qui fait son seul contentement ;
Doit il pour moi s'en priver un moment!
Mais excusez une mère affligée ;
Mon fils se meurt ; il veut votre faucon.
Mon procédé ne mérite un tel don :
La raison veut que je sois refusée :
Je ne vous ai jamais accordé rien ;
Votre repos, votre humeur, votre bien,
S'en sont allés aux plaisirs de Chlie.
Vous m'aimiez plus que votre propre vie ;
A cet amour j'ai très mal répondu ;
Et je m'en viens, pour comble d'injustice,
Vous demander... et quoi ? c'est temps perdu,
Votre faucon. Mais non : plutôt périsse
L'enfant, la mère, avec le demeurant,
Que de vous faire un déplaisir si grand !
Souffrez sans plus que cette triste mère,
Aimant d'amour la chose la plus chère
Que jamais femme au monde puisse avoir,
Un fils unique, une unique espérance,
S'en vienne au moins s'acquitter du devoir
De la nature, et pour toute allégeance
En votre sein décharger sa douleur.
Vous savez bien par votre expérience
Que c'est d'aimer ; vous le savez, seigneur.
Ainsi je crois trouver chez vous excuse.
Hélas ! reprit l'amant infortuné,
L'oiseau n'est plus : vous en avez dîné.
L'oiseau n'est plus ! dit la veuve confuse.
Non, reprit-il : plût au ciel vous avoir
Servi mon cœur, et qu'il eût pris la place
De ce faucon ! mais le sort me fait voir
Qu'il ne sera jamais en mon pouvoir
De mériter de vous aucune grace.
En mon pailler rien ne m'était resté ;
Depuis deux jours la bête a tout mangé.
J'ai vu l'oiseau ; je l'ai tué sans peine.

Rien coûte-il quand on reçoit sa reine !
Ce que je puis pour vous, est de chercher
Un beau faucon : ce n'est chose si rare
Que dès demain nous n'en puissions trouver.
Non, Fédéric, dit elle ; je déclare
Que c'est assez. Vous ne m'avez jamais
De votre amour donné plus grande marque,
Que mon fils soit enlevé par la Parque,
Ou que le ciel le rende à mes souhaits,
J'aurai pour vous de la reconnaissance.
Venez me voir, donnez m'en l'espérance :
Encore un coup, venez nous visiter.
Elle partit, non sans lui présenter
Une main blanche, unique témoignage
Qu'amour avait amoli ce courage.
Le pauvre amant prit la main, la baisa,
Et de ses pleurs quelque temps l'arrosa.
Deux jours après l'enfant suivit le père.
Le deuil fut grand : la trop dolente mère
Fit dans l'abord force larmes couler.
Mais, comme il n'est peine d'ame si forte
Qu'il ne s'en faille à la fin consoler,
Deux médecins la traitèrent de sorte
Que sa douleur eut un terme assez court ;
L'un fut le temps, et l'autre fut l'amour.
On épousa Fédéric en grand' pompe,
Mais, qui plus est, par inclination,
Par amour même. Il ne faut qu'on se trompe
A cet exemple, et qu'un pareil espoir
Nous fasse ainsi consumer notre avoir ;
Femmes ne sont toutes reconnaissantes.
A cela près, ce sont choses charmantes :
Sous le ciel n'est un plus bel animal.
Je n'y comprends le sexe en général ;
Loin de cela j'en vois peu d'avenantes ;
Pour celles-ci, quand elles sont aimantes,
J'ai les desseins du monde les meilleurs ;
Les autres n'ont qu'à se pourvoir ailleurs.

# Le petit Chien

QUI SECOUE DE L'ARGENT ET DES PIERRERIES.

La clef du coffre fort et des cœurs c'est la même.
Que si ce n'est celle des cœurs,
C'est du moins celle des faveurs.
Amour doit à ce stratagème
La plus grand' part de ses exploits.
A t il épuisé son carquois,
Il met tout son salut en ce charme suprême;
Je tiens qu'il a raison : car qui hait les présens?
Tous les humains en sont friands.
Princes, rois, magistrats. Ainsi, quand une belle
En croira l'usage permis,
Quand Vénus ne fera que ce que fait Thémis,
Je ne m'écrirai pas contre elle.
On a bien plus d'une querelle
A lui faire sans celle là.

Un juge mantouan belle femme épousa.
Il s'appellait Anselme : on la nommait Argie :
Lui, déjà vieux barbon : elle, jeune et jolie,
Et de tous charmes assortie.
L'époux, non content de cela,
Fit si bien par sa jalousie,
Qu'il rehaussa de prix celle la, qui d'ailleurs
Méritait de se voir servie
Par les plus beaux et les meilleurs.
Elle le fut aussi : d'en dire la manière,
Et comment s'y prit chaque amant,
Il serait long : suffit que cet objet charmant
Les laissa soupirer et ne s'en émut guere.

Amour établissait chez le juge ses lois,
Quand l'Etat mantouan, pour chose de grand poids,

Résolut d'envoyer ambassade au saint père.
Comme Anselme était juge, et de plus magistrat,
Vivait avec assez d'éclat,
Et ne manquait pas de prudence,
On le députe en diligence.
Ce ne fut pas sans résister
Qu'au choix qu'on fit de lui consentit le bonhomme :
L'affaire était longue à traiter ;
Il devait demeurer dans Rome
Six mois, et plus encor : que savait il combien ?
Tant d'honneur pouvait nuire au conjugal lien.
Longue ambassade et long voyage
Aboutissent à cocuage.
Dans cette crainte, notre époux
Fit cette harangue à la belle :
On nous sépare, Argie : adieu ; soyez fidelle
A celui qui n'aime que vous ;
Jurez le moi ; car, entre nous,
J'ai sujet d'être un peu jaloux.
Que fait autour de notre porte
Cette soupirante cohorte ?
Vous me direz que jusqu'ici
La cohorte a mal réussi :
Je le crois, cependant, pour plus grande assurance,
Je vous conseille en mon absence
De prendre pour séjour notre maison des champs ;
Fuyez la ville et les amans,
Et leurs présens ;
L'invention en est damnable ;
Des machines d'amour, c'est la plus redoutable :
De tous temps le monde à vu don
Etre le père d'abandon.
Déclarez-lui la guerre : et soyez sourde, Argie,
A sa sœur la cajolerie.
Dès que vous sentirez approcher les blondins,
Fermez vite vos yeux, vos oreilles, vos mains.
Rien ne vous manquera ; je vous fais la maîtresse
De tout ce que le ciel m'a donné de richesse :
Tenez, voilà les clefs de l'argent, des papiers :
Faites-vous payer des fermiers ;

Je ne vous demande aucun compte :
Suffit que je puisse sans honte
Apprendre vos plaisirs : je vous les permets tous,
Hors ceux d'amour, qu'à votre époux
Vous garderez entiers pour son retour de Rome.
C'en était trop pour le bonhomme :
Hélas ! il permettait tous plaisirs, hors un point
Sans lequel seul il n'en est point.
Son épouse lui fit promesse solennelle
D'être sourde, aveugle, et cruelle,
Et de prendre aucun présent :
Il la retrouverait, au retour, toute telle
Qu'il la laissait en s'en allant,
Sans nul vestige de galant.

Anselme étant parti, tout aussitôt Argie,
S'en alla demeurer aux champs ;
Et tout aussitôt les amans
De l'aller voir firent partie.
Elle les renvoya ; ces gens l'embarrassaient ;
L'attiédissaient, l'affadissaient,
L'endormaient en contant leur flamme ;
Ils déplaisaient tous à la dame,
Hormis certain jeune blondin
Bien fait, et beau par excellence ;
Mais qui ne put par sa souffrance
Amener à son but cet objet inhumain.
Son nom était Atis ; son métier, paladin.
Il ne plaignit en son dessein
Ni les soupirs ni la dépense.
Tout moyen par lui fut tenté :
Encor si des soupirs il se fût contenté ;
La source en est inépuisable ;
Mais de la dépense c'est trop.
Le bien de notre amant s'en va le grand galop :
Voilà mon homme misérable.
Que fait-il ? il s'éclipse : il part, il va chercher
Quelque désert pour se cacher.
En chemin il rencontre un homme,
Un manant, qui, fouillant avec son bâton,

Voulait faire sortir un serpent d'un buisson.
Atis s'enquit de la raison.
C'est, reprit le manant, afin que je l'assomme.
Quand j'en rencontre sur mes pas,
Je leur fais de pareilles fêtes.
Ami, reprit Atis, laisse-le : n'est-il pas
Créature de Dieu comme les autres bêtes?
Il est à remarquer que notre paladin
N'avait pas cet horreur commune au genre humain
Contre la gent reptile et toute son espèce.
Dans ses armes il en portait:
Et de Cadmus il descendait,
Celui là qui devint serpent sur sa vieillesse.
Force fut au manant de quitter son dessein;
Le serpent se sauva; notre amant à la fin
S'établit dans un bois écarté, solitaire :
Le silence y faisait sa demeure ordinaire,
Hors quelque oiseau qu'on entendait,
Et quelque écho qui répondait.
Là le bonheur et la misère
Ne se distinguaient point, égaux en dignité
Chez les loups qu'hébergeait ce lieu peu fréquenté.
Atis n'y rencontra nulle tranquillité :
Son amour l'y suivit, et cette solitude,
Bien loin d'être un remède à son inquiétude,
En devint même l'aliment
Par le loisir qu'il eut d'y plaindre son tourment.
Il s'ennuya bientôt de ne plus voir sa belle :
Retournons, se dit-il, puisque c'est notre sort,
Atis, est il plus doux encor
De la voir ingrate et cruelle
Que d'être privé de ses traits.
Adieu, ruisseaux, ombrages frais,
Chants amoureux de Philomèle,
Mon inhumaine seule attire à soi mes sens,
Éloigné de ses yeux, je ne vois ni n'entends.
L'esclave fugitif se va remettre encore
En ses fers, quoique durs, mais, hélas! trop chers.
Il approchait des murs qu'une fée a bâtis,
Quand sur les bords du Mince, à l'heure que l'aurore

Commence à s'éloigner du séjour de Thétis,
Une nymphe en habit de reine,
Belle, majestueuse et d'un regard charmant,
Vint s'offrir tout d'un coup aux yeux du pauvre amant
Qui rêvait alors à sa peine.
Je veux, dit-elle, Atis, que vous soyez heureux ;
Je le veux, je le puis, étant Manto la fée
Votre amie et votre obligée.
Vous connaissez ce nom fameux ;
Mantoue en tient le sien : jadis en cette terre
J'ai posé la premiere pierre
De ces murs en durée égaux aux bâtimens
Dont Memphis voit le Nil laver les fondemens.
La Parque est inconnue à toutes mes semblables ;
Nous operons mille merveilles,
Malheureuse pourtant de ne pouvoir mourir :
Car nous sommes d'ailleurs capables de souffrir
Toute l'infirmité de la nature humaine.
Nous devenons serpens un jour de la semaine.
Vous souvient il qu'en ce lieu ci
Vous en tirâtes un de peine ?
C'était moi, qu'un manant s'en allait assommer ;
Vous me donnâtes assistance.
Atis, je veux, pour récompense,
Vous procurer la jouissance
De celle qui vous fait aimer.
Allons nous en la voir ; je vous donne assurance
Qu'avant qu'il soit deux jours de temps
Vous gagnerez par vos présens
Argie et tous ses surveillans.
Dépensez, dissipez, donnez à tout le monde.
A plenes mains répandez l'or,
Vous n'en manquerez point ; c'est pour vous le trésor
Que Lucifer me garde en sa grotte profonde.
Votre belle saura quel est notre pouvoir.
Même pour m'approcher de cette inexorable,
Et pour vous la rendre favorable,
En petit chien vous m'allez voir
Faisant mille tours sur l'herbette :
Et vous, en pelerin jouant de la musette,

Me pourrez à ce son mener chez la beauté
Qui tient votre cœur enchanté.
Aussitôt fait que dit ; notre amant et la fée
Changent de forme en un instant :
Le voilà en pélerin chantant comme un Orphée,
Et Manto petit chien faisant tours et sautant.
Ils vont au château de la belle.
Valets et gens du lieu s'assemblent autour d'eux :
Le petit chien fait rage : aussi fait l'amoureux :
Chacun danse, et Guilbot fait sauter Perronnelle.
Madame entend ce bruit, et sa nourrice y court.
On lui dit qu'elle vienne admirer à son tour
Le roi des épagneux, charmante créature,
Et vrai miracle de nature.
Il entend tout, il parle, il danse, il fait cent tours :
Madame en fera ses amours ;
Car, veuille ou non, son maître, il faut qu'il le lui vende,
S'il n'aime mieux le lui donner.
La nourrice en fait la demande.
Le pélerin, sans tant tourner,
Lui dit tout bas le prix qu'il veut mettre à la chose,
Et voici ce qu'il lui propose :
Mon chien n'est point à vendre, à donner encor moins ;
Il fournit à tous mes besoins ;
Je n'ai qu'à dire trois paroles,
Sa patte entre mes mains fait tomber à l'instant,
Au lieu de puces, des pistoles,
Des perles, des rubis, avec maint diamant ;
C'est un prodige enfin. Madame, cependant,
En a, comme on dit, la monnoie.
Pourvu que j'aie cette joie
De coucher avec elle une nuit seulement,
Favori sera sien dès le même moment.
La proposition surprit fort la nourrice.
Quoi ! madame l'ambassadrice !
Un simple pélerin ! madame à son chevet
Pourrait voir un bourdon ! et si l'on le savait ;
Si cette même nuit quelque hôpital avait
Hébergé le chien et son maître !
Mais ce maître est bien fait, et beau comme le jours.

Cela fait passer en amour
Quelque bourdon que ce puisse être.
Atis avait changé de visage et de traits :
On ne le connut pas : c'étaient d'autres attraits
La nourrice ajoutait : A gens de cette mine
Comment peut on refuser rien ?
Puis celui ci possède un chien
Que le royaume de la Chine
Ne paîrait pas de tout son or.
Une nuit de madame, aussi, c'est un trésor.
J'avais oublié de vous dire
Que le drôle à son chien feignit de parler bas :
Il tombe aussitôt dix ducats
Qu'à la nourrice offre le sire.
Il tombe encor un diamant.
Atis en riant le ramasse :
C'est, dit-il, pour madame ; obligez moi, de grâce,
De le lui présenter avec mon compliment.
Vous direz à son excellence
Que je lui suis acquis. La nourrice, à ces mots,
Court annoncer en diligence
Le petit chien et sa science,
Le pélerin et son propos,
Il ne s'en fallut rien qu'Argie
Ne battît sa nourrice. Avoir l'effronterie
De lui mettre en l'esprit une telle infâmie !
Avec qui ? Si c'était encor le pauvre Atis !
Hélas ! mes cruautés sont cause de sa perte.
Il ne me proposa jamais de tels partis.
Je n'aurais pas d'un roi cette chose soufferte,
Quelque don que l'on pût m'offrir :
Et d'un porte bourdon je la pourrais souffrir,
Moi qui suis une ambassadrice !
Madame, reprit la nourrice,
Quand vous seriez imperatrice,
Je vous dis que ce pélerin
A de quoi marchander, non pas une mortelle,
Mais la déesse la plus belle.
Atis, votre beau paladin,
Ne vaut pas seulement un doigt du personnage.

Mais mon mari m'a fait jurer...
Et quoi?... de lui garder la foi du mariage?
Bon! jurer? ce serment vous lie t-il davantage
Que le premier n'a fait? qui l'ira déclarer?
Qui le saura? J'en vois marcher tête levée,
Qui n'iraient pas ainsi, j'ose vous l'assurer,
Si sur le bout du nez tache pouvait montrer
Que telle chose est arrivée.
Cela nous fait-il empirer
D'un ongle ou d'un cheveu? Non, madame: il faut être
Bien habile pour reconnaître
Bouche ayant employé son temps et ses appas,
D'avec bouche qui s'est tenue à ne rien faire.
Donnez-vous, ne vous donnez pas,
Ce sera toujours même affaire.
Pour qui ménagez-vous les trésors de l'amour?
Pour celui qui, je crois, ne s'en servira guère;
Vous n'aurez pas grand'peine à fêter son retour.
La fausse vieille sut tant dire,
Que tout se réduisit seulement à douter
Des merveilles du chien et des charmes du sire.
Pour cela l'on les fit monter:
La belle était au lit encore.
L'univers n'eut jamais d'aurore
Plus paresseuse à se lever.
Notre feint pèlerin traversa la ruelle
Comme un homme ayant vu d'autres gens que des saints.
Son compliment parut galant et des plus fins;
Il surprit et charma la belle.
Vous n'avez pas, ce lui dit-elle,
La mine de vous en aller
A saint Jacques de Compostelle.
Cependant, pour la régaler,
Le chien à son tour entre en lice,
On eût vu sauter Favori
Pour la dame et pour la nourrice,
Mais point du tout pour le mari.
Ce n'est pas tout; il se secoue;
Aussitôt perles de tomber,
Nourrice de les ramasser.

Soubrettes de les enfiler,
Pélerin de les attacher
A de certains bras, dont il loue
La blancheur et le reste. Enfin il fait si bien,
Qu'avant que partir de la place,
On traite avec lui de son chien.
On lui donne un baiser pour arrhes de la grâce
Qu'il demandait : et la nuit vint.
Aussitôt que le drôle tint
Entre ses bras madame Argie,
Il redevint Atis. La dame en fut ravie :
C'était avec bien plus d'honneur
Traiter monsieur l'ambassadeur.
Cette nuit eut des sœurs, et même en très-grand nombre;
Chacun s'en aperçut : car d'enfermer sous l'ombre
Une telle aise, le moyen ?
Jeunes gens font ils jamais rien
Que le plus aveugle ne voie ;
A quelques mois de là le saint père renvoie
Anselme avec force pardons,
Et beaucoup d'autres menus dons.
Les biens et les honneurs pleuvaient sur sa personne.
De son vice-gérent il apprend tous les soins ;
Bons certificats des voisins ;
Pour les valets, nul ne lui donne
D'éclaircissemens sur cela.
Monsieur le juge interrogea
La nourrice avec les soubrettes,
Sages personnes et discrettes,
Il n'en put tirer ce secret ;
Mais, comme parmi les femelles
Volontiers le diable se met,
Il survint de telles querelles,
La dame et la nourrice eurent de tels débats,
Que celle ci ne manqua pas
A se venger de l'autre, et déclarer l'affaire,
Dût elle aussi se perdre, il fallut tout conter.
D'exercimer jusqu'où la colère
Ou plutôt la fureur de femmes put monter,
Je ne tiens pas qu'il soit possible

Ainsi je m'en tairai ; on peut par les effets
Juger combien Anselme était homme sensible.
Il choisit un de ses valets,
Le charge d'un billet, et mande que madame
Vienne voir son mari malade en la cité.
La belle n'avait point son village quitté ;
L'époux allait, venait, et laissait là sa femme.
Il te faut en chemin écarter tous ses gens,
Dit Anselme au porteur de ses ordres pressans.
La perfide a couvert mon front d'ignominie ;
Pour satisfaction je veux avoir sa vie.
Poignarde-la ; mais prends ton temps :
Tâche de te sauver : voilà pour ta retraite ;
Prends cet or ; si tu fais ce qu'Anselme souhaite,
Et punis cette offense-là,
Quelque part que tu sois, rien ne te manquera.
Le valet va trouver Argie,
Qui par son chien est avertie.
Si vous me demandez comme un chien avertit,
Je crois que par la jupe il tire ;
Il se plaint, il jappe, il soupire,
Il en veut à chacun : pour peu qu'on ai d'esprit,
On entend bien ce qu'il veut dire.
Favori lit bien plus ; et tout bas il apprit
Un tel péril à sa maîtresse.
Partez pourtant, dit-il, on ne vous fera rien ;
Reposez vous sur moi, j'en empêcherai bien ;
Ce valet a l'âme traîtresse.
Ils étaient en chemin, près d'un bois qui servait
Souvent aux voleurs de refuge.
Le ministre cruel des vengeances du juge
Envoie un peu devant le train qui les suivait,
Puis il dit l'ordre qu'il avait.
La dame disparaît aux yeux du personnage,
Manto la cache en un nuage.
Le valet étonné retourne vers l'époux,
Lui conte le miracle ; et son maître en courroux
Va lui même à l'endroit. O prodige ! ô merveille !
Il y trouve un palais de beauté sans pareille :
Une heure auparavant, c'était un champ tout nu.

Anselme, à son tour éperdu,
Admire ce palais, non bâti pour des hommes
Mais apparemment pour des dieux.
Appartemens dorés, meubles très précieux.
Jardins et bois délicieux :
On aurait peine à croire en ce siècle où nous sommes,
Chose si magnifique et si riante aux yeux.
Toutes les portes sont ouvertes :
Les chambres sans hôte et désertes :
Pas une ame en ce louvre ; excepté qu'à la fin
Un more très-lippu, très-hideux, très-vilain,
S'offre aux regards du juge, et semble la copie
D'un Esope d'Ethiopie.
Notre magistrat l'ayant pris
Pour le balayeur du logis,
Et croyant l'honorer, lui donnant cet office :
Cher ami, lui dit-il, apprends nous à que l dieu
Appartient un tel édifice ;
Car de dire un roi, c'est trop peu.
Il est à moi, reprit le More.
Notre juge à ces mots se prosterne, l'adore,
Lui demande pardon de sa témérité;
Seigneur, ajouta-t il, que votre déité
Excuse un peu mon ignorance.
Certes, tout l'univers ne vaut pas la chevance
Que je rencontre ici. Le More lui répond :
Veux-tu que je t'en fasse un don ?
De ces lieux enchantés je te rendrai le maître,
A certaine condition.
Je ne ris point, tu pourras être
De ces lieux absolu seigneur
Si tu me veux servir deux jours d'enfant d'honneur.
.....Entends-tu ce langage ?
Et sais-tu quel est cet usage ?
Il te le faut expliquer mieux,
Tu connais l'échanson du monarque des dieux ?

ANSELME.

Ganimède ?

LE MORE.

Celui-là même.

Prends que je sois Jupin le monarque suprême,
Et que tu sois le jouvenceau :
Tu n'est pas tout-à fait si jeune ni si beau.

ANSELME.

Ah ! seigneur, vous raillez, c'est chose par trop sûre ;
Regardez la vieillesse et la magistrature.

LE MORE.

Moi railler ! point du tout.

ANSELME.

Seigneur.

LE MORE.

Ne veux-tu point?

ANSELME.

Seigneur... Anselme, ayant examiné ce point,
Consent à la fin au mystère.
Maudit amour des dons que ne fais-tu pas faire !
En page incontinent son habit est changé ;
Toque au lieu de chapeau, haut de chausse troussé ;
La barbe seulement demeure aux personnage.
L'enfant d'honneur Anselme, avec cet équipage,
Suit le More partout. Argie avait oui
Le dialogue entier, en certain coin cachée ;
Pour le More lippu, c'était Manto la fée,
Par son art métamorphosée,
Et par son art ayant bâti
Ce louvre en un moment ; par son art fait un page
Sexagénaire et grave. A la fin, au passage
D'une chambre en une autre, Argie à son mari
Se montre tout d'un coup : Est ce Anselme, dit elle,
Que je vois ainsi déguisé ?
Anselme ! il ne se peut : mon œil s'est abusé.
Le vertueux Anselme à la sage cervelle
Me voudrait il donner une telle leçon ?
C'est lui pourtant. Oh ! oh ! monsieur notre barbon,
Notre législateur, notre homme d'ambassade,
Vous êtes à cet âge homme de mascarade !
Homme de..... la pudeur me défend d'achever.
Quoi ! vous jugez les gens à mort pour mon affaire !
Vous qu'Argie a pensé trouver
En un fort plaisant adultère !

Du moins n'ai je pas pris un more pour galant :
Tout me rend excusable, Atis et son mérite,
Et la qualité du présent,
Vous verrez tout incontinent
Si femme qu'un tel don à l'amour sollicite
Peut résister un seul moment.
More, devenez chien. Tout aussitôt le more
Redevint petit chien encore.
Favori que l'on danse. A ces mots, Favori
Danse, et tend la patte au mari.
Qu'on fasse tomber des pistoles.
Pistoles tombent à foison.
Hé bien, qu'en dites-vous ? sont ce choses frivoles ?
C'est de ce chien qu'on m'a fait don.
Il a bâti cette maison.
Puis faites moi trouver au monde une excellence,
Une altesse, une majesté,
Qui refuse sa jouissance
A gens de cette qualité,
Surtout quand le donneur est bien fait et qu'il aime,
Et qu'il mérite d'être aimé !
En échange du chien, l'on me voulait moi-même ;
Ce que vous possédez de trop, je l'ai donné,
Bien entendu monsieur ; suis je chose si chere ?
Vraiment vous me croiriez bien pauvre ménagere
Si je laissais aller tel chien à ce prix-là !
Savez-vous qu'il a fait le louvre que voila ?
Le louvre pour lequel.... Mais oublions cela,
Et n'ordonnez plus qu'on me tue,
Moi, qu'Atis seulement en ces lacs à fait choir,
Je le donne à Lucrèce, et voudrais bien la voir
Des mêmes armes combattue.
Touchez-là, mon mari ; la paix : car aussi bien
Je vous défie, avec ce chien :
Le fer ni le poison pour moi ne sont à craindre,
Il m'avertit de tout : il confond les jaloux,
Ne le soyez donc point ; plus on veut nous contraindre
Moins on doit s'assurer de nous.
Anselme accorda tout ; qu'eût fait le pauvre sire ?
On lui promit de ne pas dire

Qu'il avait été page. Un tel cas étant tu,
Cocuage s'il eût voulu,
Aurait eut ses franches coudées.
Argie en rendit grâce ; et, compensations
D'une et d'autre part accordées,
On quitta la campagne à ces conditions.
Que devint le palais ? dira quelque critique.
Le palais ! que m'importe ! il devint ce qu'il put.
A moi ces questions ! suis je homme qui se pique
D'être si régulier ? le palais disparut.
Et le chien ! le chien fit ce que l'amant voulut.
Mais que voulut l'amant? Censeur, tu m'importunes;
Il voulut par ce chien tenter d'autres fortunes,
D'une seule conquête est-on jamais content ?
Favori se perdait souvent ;
Mais chez sa première maîtresse
Il revenait toujours. Pour elle sa tendresse
Devint bonne amitié. Sur ce pied, notre amant
L'allait voir fort assidument ;
Et même en l'accommodement
Argie à son époux fit un serment sincère
De n'avoir plus aucune affaire.
L'époux jura de son côté
Qu'il n'aurait plus aucun ombrage,
Et qu'il voulait être fouetté
Si jamais on le voyait page.

---

# Paté d'Anguille.

Même beauté tant soit exquise
Rassasie et soûle à la fin.
Il me faut d'un et d'autre pain :
Diversité c'est ma devise.
Cette maîtresse un tantet bise
Rit à mes yeux : pourquoi cela ?
C'est qu'elle est neuve ; et celle là
Qui depuis long temps m'est acquise,
Blanche qu'elle est, en nulle guise
Ne me cause d'émotion.

Son cœur dit oui ; le mien dit non.
Diversité c'est ma devise.
Je l'ai jà dit d'autre façon ;
D'où vient? en voici la raison ;
Car il est bon que l'on déguise,
Suivant la loi de ce dicton :
Diversité, c'est ma devise.
Ce fut celle aussi d'un mari
De qui la femme était fort belle.
Il se trouva bientôt guéri
De l'amour qu'il avait pour elle :
L'hymen et la possession
Eteignirent sa passion.
Un sien valet avait pour femme
Un petit bec assez mignon :
Le maître, étant bon compagnon,
Eut bientôt empaumé la dame ;
Cela ne plut pas au valet,
Qui, les ayant pris sur le fait,
Vendiqua son bien de couchette,
A sa moitié chanta goguette,
L'appela tout net et tout franc...
Bien sot de faire bruit si grand
Pour une chose si commune :
Dieu nous gard'de plus grand'fortune !
Il fit à son maître un sermon.
Monsieur, dit-il, chacun la sienne,
Ce n'est pas trop. Dieu et raison
Vous recommandent cette antienne ;
Direz-vous, je suis sans chrétienne ?
Vous en avez à la maison
Une qui vaut cent fois la mienne.
Ne prenez donc plus tant de peine :
C'est pour ma femme trop d'honneur ;
Il ne lui faut si gros monsieur.
Tenons nous chacun à la nôtre,
N'allez point à l'eau chez un autre,
Ayant plein puits de ces douceurs ;
Je m'en rapporte aux connaisseurs.
Si Dieu m'avait fait tant de grâce
Qu'ainsi que vous je disposasse

De madame, je m'y tiendrais,
Et d'une reine ne voudrais.
Mais puisqu'on ne saurait défaire
Ce qui s'est fait, je vodrais bien
(Ceci soit dit sans vous déplaire),
Que, content de votre ordinaire,
Vous ne goûtassiez plus du mien.
Le patron ne voulut lui dire
Ni oui ni non sur ce discours,
Et commanda que tous les jours
On mit au repas près du sire
Un pâté d'anguille. Ce mets
Lui chatouillait le palais.
Avec un appétit extrême
Une ou deux fois il en manges ;
Mais, quand ce vint à la troisième
La seule odeur le dégoûta.
Il voulut sur une autre viande
Mettre la main ; on l'empêcha,
Monsieur, dit on, nous le commande;
Tenez-vous en à ce mets là :
Vous l'aimez : qu'avez-vous à dire ?
M'en voilà soûl, reprit le sire.
Hé quoi ! toujours pâtés au bec !
Pas une anguille de rôtie !
Pâtés tous les jours de ma vie !
J'aimerais mieux du pain tout sec.
Laissez moi prendre un peu du vôtre,
Pain de par Dieu, ou de par l'autre ;
Au diable ces pâtés maudits!
Ils me suivront en paradis,
De par de là, Dieu me pardonne!
Le maître accourt soudain au bruit;
Et prenant sa part du déduit :
Mon ami, dit-il, je m'étonne
Que d'un mets si plein de bonté
Vous soyez sitôt dégoûté.
Ne vous ai-je pas ouï dire
Que c'était votre grand ragoût ?
Il faut qu'en ce moment, beau sire,
Vous ayez bien changé de goût.

Qu'ai-je fait qui fût plus étrange ?
Vous me blâmez lorsque je change ?
Un mets que vous croyez friand,
Et vous en faites tout autant !
Mon doux ami, je vous apprends
Que ce n'est pas une sottise,
En fait de certains appétits,
De changer son pain blanc, en bis :
Diversité, c'est ma devise.
Quand le maître eut ainsi parlé,
Le valet fut tout consolé.
Non que ce dernier n'eût à dire
Quelque chose encor là-dessus ;
Car, après tout, doit il suffire
D'alléguer son plaisir sans plus ?
J'aime le change. A la bonne heure !
On vous l'accorde : mais gagnez
S'il se peut, les intéressés :
Cette voie est bien la meilleure ;
Suivez-là donc. A dire vrai,
Je crois que l'amateur du change
De ce conseil tenta l'effet.
On dit qu'il parlait comme un ange,
De mots dorés usant toujours.
Mots dorés font tout en amours,
C'est une maxime constante,
Chacun sait quelle est mon entente :
J'ai rebattu cent et cent fois
Ceci dans cent et cent endroits ;
Mais la chose est si nécessaire,
Que je ne puis jamais m'en taire
Et redirai jusques au bout :
Mots dorés en amours font tout.
Ils persuadent la donzelle,
Son petit chien, sa demoiselle,
Son époux quelquefois aussi.
C'est le seul qu'il fallait ici
Persuader ; il n'avait l'âme
Sourde à cette éloquence : et, dame !
Les orateurs du temps jadis
N'en ont de tel en leurs écrits.

Notre jaloux devint commode ;
Même on dit qu'il suivit la mode
De son maître, et toujours depuis
Changea d'objet en ses déduits.
Il n'était bruit que d'aventures
Du chrétien et de créatures.
Les plus nouvelles sans manquer
Etaient pour lui les plus gentilles ;
Par où le drôle en put croquer
Il en croqua ; femmes et filles,
Nymphes, grisettes, ce qu'il put.
Toutes étaient de bonne prise ;
Et sur ce point, tant qu'il vécut,
Diversité fut sa devise.

# Le Magnifique.

Un peu d'esprit, beaucoup de bonne mine,
Et plus encor de libéralité,
C'est en amour une triple machine
Par qui maint fort est bientôt emporté.
Rocher fût il rochers aussi se prennent.
Qu'on soit bien fait, qu'on ait quelque talent,
Que les cordons de la bourse ne tiennent,
Je vous le dis la place est au galant.
On la prend bien quelquefois sans ces choses.
Bon fait avoir néanmoins quelques doses
D'entendement et n'être pas un sot.
Quant à l'avare, on le hait ; le magot
A grand besoin de bonne réthorique ;
La meilleure est celle du libéral.
Un Florentin, nommé le Magnifique,
La possédait en propre original.
Le Magnifique était un nom de guerre
Qu'on lui avait donné ; bien l'avait mérité ;
Son train de vivre, et son honnêteté,
Ses dons surtout, l'avaient par toute terre

Déclaré tel : propre, bien fait, bien mis,
L'esprit galant, et l'air des plus polis,
Il se piqua pour certaine femelle
Du haut état. La conquête était belle ;
Elle excitait doublement le désir ;
Rien n'y manquait, la gloire, et le plaisir.
Aldobrandin était de cette dame
Mari jaloux ; non comme d'une femme,
Mais comme qui depuis peu jouirait
D'une Phyllis. Cet homme la veillait
De tous ses yeux ; s'il en eût eu dix mille,
Il les eût tous à ce soin occupés ;
Amour le rend, quand il veut, inutile ;
Ces Argus-là sont fort souvent trompés.
Aldobrandin ne croyait pas possible
Qu'il le fût onc ; il défiait les gens.
Au demeurant il était fort sensible
A l'intérêt, aimait fort les présens.
Son concurrent n'avait encor su dire
Le moindre mot à l'objet de ses vœux ;
On ignorait, ce lui semblait, ses feux,
Et le surplus de l'amoureux martyre.
( Car c'est toujours une même chanson. )
Si l'on l'eût su, qu'eût-on fait ? Que fait-on ?
Jà n'est besoin qu'au lecteur je le dis.
Pour revenir à notre pauvre amant,
Il n'avait su dire un mot seulement
Au médecin touchant sa maladie.
Or le voilà qui tourmente sa vie.
Qui va, qui vient, qui court, qui perd ses pas :
Point de fenêtre et point de jalousie
Ne lui permet d'entrevoir les appas
Ni d'entr'ouir la voix de sa maîtresse.
Il ne fut onc semblable forteresse.
Si faudra-t-il qu'elle y vienne pourtant.
Voici comment s'y prit notre assiégeant.
Je pense avoir déjà dit, ce me semble
Qu'Aldobrandin homme à présens était ;
Non qu'il en fît, mais qu'il en recevait.
Le Magnifique avait un cheval d'amble,

Beau, bien taillé, dont il faisait grand cas;
Il l'appelait, à cause de son pas,
La haquenée. Aldobrandin le loue;
Ce fut assez; notre amant proposa
De le troquer. L'époux s'en excusa:
Non pas, dit-il, que je ne vous avoue
Qu'il me plairait fort; mais à de tels marches
Je perds toujours. Alors le Magnifique
Qui voit le but de cette politique,
Reprit: Eh bien, faisons mieux; ne troquez:
Mais, pour le prix du cheval, permettez
Que, vous présent, j'entretienne madame:
C'est un désir curieux qui m'a pris.
Encor faut-il que vos meilleurs amis
Sachent un peu ce qu'elle a dedans l'ame.
Je vous demande un quart d'heure sans plus.
Aldobrandin l'arrêtant là dessus:
J'en suis d'avis! je livrerai ma femme!
Ma foi, mon cher, gardez votre cheval!
Quoi! vous présent?... Moi présent?.... Et quel mal
Encore un coup, peut-il, en la présence
D'un mari fin comme vous, arriver?
Aldobrandin commence d'y rêver?
En raisonnant en soi: Quelle apparence
Qu'il en mévienne, en effet, moi présent!
C'est marché sûr: il est fou à son dam.
Que prétend-il? Pour plus grande assurance,
Sans qu'il le sache, il faut faire défense
A ma moitié de répondre au galant.
Sus, dit l'époux, j'y consens. La distance
De vous à nous, poursuivit notre amant,
Sera réglée afin qu'aucunement
Vous n'entendiez. Il y consent encore:
Puis va quérir sa femme en ce moment.
Quand l'autre voit celle là qu'il adore,
Il se croit être en un enchantement.
Les saluts faits, au milieu de la salle
Ils se vont seoir. Notre galant n'étale
Un long narré, mais vient d'abord au fait.
Je n'ai le lieu ni le temps à souhait,

Commença t il ; puis je tiens inutile
De tant tourner ; il n'est que d'aller droit.
Partant, madame, en un mot comme en mille
Votre beauté jusqu'au vif m'a touché.
Penseriez-vous que ce fût un péché
Que d'y répondre ? Ah ! je vous crois, madame,
De trop bon sens. Si j'avais le loisir,
Je ferais voir par les formes ma flamme,
Et vous dirais de cet ardent désir
Tout le menu, mais que je brûle, meure,
Et m'en tourmente, et me dise aux abois,
Tout ce chemin que l'on fait en six mois,
Il me convient le faire en un quart d'heure,
Et plus encor, car ce n'est pas là tout :
Froid est l'amant qui ne va jusqu'au bout,
Et par sottise en si beau train demeure.
Vous vous taisez ! pas un mot ! Qu'est ce là ?
Renverrez-vous de la sorte un pauvre homme ?
Le ciel vous fit, il est vrai, ce qu'on nomme
Divinité ; mais faut-il pour cela
Ne point répondre alors que l'on vous prie ? —
Je vois, je vois, c'est une tricherie
De votre époux, il m'a joué ce trait,
Et ne prétend qu'aucune répartie
Soit du marché, mais j'y sais un secret ;
Rien n'y fera, pour le sûr, sa defense.
Je saurai bien me répondre pour vous,
Puis ce coin d'œil par son langage doux,
Rompt à mon sens quelque peu le silence.
J'y lis ceci : Ne croyez pas, monsieur,
Que la nature ait composé mon cœur
De marbre dur. Vos fréquentes passades,
Joutes, tournois, devises, sérénades,
M'ont avant vous déclaré votre amour.
Bien loin qu'il m'ait en nul point offensée,
Je vous dirai que dès le premier jour
J'y répondis, et me sentis blessée
Du même trait. Mais que nous sert ceci ?
Ce qu'il nous sert, je m'en vais vous le dire ;
Étant d'accord, il faut cette nuit-ci

Goûter le fruit de ce commun martyre,
De votre époux nous venger et nous rire.
Bref, le payer du soin qu'il prend ici:
De ces fruits là le dernier n'est le pire.
Votre jardin viendra comme de cire,
Descendez y, ne doutez du succès,
Votre mari ne se tiendra jamais
Qu'à sa maison des champs, je vous l'assure,
Tantôt il n'aille éprouver sa monture.
Vos douagnas en leur premier sommeil,
Vous descendrez sans nul autre appareil
Que de jetter une robe fourrée
Sur votre dos, et viendrez au jardin.
De mon côté l'échelle est préparée,
Je monterai par la cour du voisin,
Je l'ai gagné, la rue est trop publique.
Ne craignez rien.... Ah! mon cher Magnifique,
Que je vous aime! et que je vous sais gré
De ce dessein! Venez, je descendrai....
C'est vous qui parle. Hé! plût au ciel, madame,
Qu'on vous osât embrasser les genoux!....
Mon Magnifique, à tantôt; votre flamme
Ne craindra point les regards d'un jaloux.
L'amant la quitte, et feint d'être en courroux,
Puis, tout grondant: Vous me la donnez bonne,
Aldobrandin! je n'entendais cela.
Autant vaudrait n'être avecque personne,
Que d'être avec madame que voilà.
Si vous trouvez chevaux à ce prix là,
Vous les devez prendre, sur ma parole.
Le mien hennit du moins, mais cette idole
Est proprement un fort joli poisson.
Or, sus, j'en tiens, ce m'est une leçon.
Quiconque veut le reste du quart d'heure
N'a qu'à parler, j'en ferai juste prix.
Aldobrandin rit si fort qu'il en pleure.
Ces jeunes gens, dit-il, en leurs esprits,
Mettent toujours quelque haute entreprise.
Notre féal, vous lâchez trop tôt prise,
Avec le temps on en viendrait à bout.

J'y tiendrai l'œil : car ce n'est pas là tout ;
Nous y savons encor quelque rubrique :
Et cependant, monsieur le Magnifique,
La baquenée est nettement à nous,
Plus ne fera de dépense chez vous.
Dès aujourd'hui, qu'il ne vous en déplaise,
Vous me verrez dessus fort à mon aise
Dans le chemin de ma maison des champs.
Il n'y manqua, sur le soir ; et nos gens
Au rendez-vous tout aussi peu manquèrent.
Dire comment les choses s'y passèrent,
C'est un détail trop long : lecteur prudent,
Je m'en remets à ton bon jugement :
La dame était jeune, fringante et belle,
L'amant bien fait, et tous deux fort épris.
Trois rendez-vous coup sur coup furent pris ;
Moins n'en valait si gentille femelle.
Aucun péril, nul mauvais accident,
Bons dormitifs en or comme en argent
Aux douagnas, et bonne sentinelle.
Un pavillon vers le bout du jardin
Vint à propos : messire Aldobrandin
Ne l'avait fait bâtir pour cet usage.
Conclusion, qu'il prit en cocuage
Tous ses degrés : un seul ne lui manqua ;
Tant sut jouer son jeu la baquenée !
Que non content d'une seule journée
Pour l'éprouver ; aux champs il demeura
Trois jours entiers, sans doute ni scrupule.
J'en connais bien qui ne sont si chanceux ;
Car ils ont femme, et n'ont cheval ni mule
Sachant de plus tous ce qu'on fait chez eux.

---

# La Matrone d'Ephèse.

S'il est un conte usé, commun et rebattu,
C'est celui qu'en ces vers j'accommode à ma guise,

Et pourquoi donc le choisis tu?
Qui t'engage à cette entreprise?
N'a-t-elle point déjà produit assez d'écrits?
Quelle grâce aura ta matrone
Au prix de celle de Pétrone?
Comment la rendrais-tu nouvelle à nos esprits?
Sans repondre aux censeurs, car c'est chose infinie,
Voyons si dans mes vers je l'aurai rajeunie.

Dans Éphèse il fut autrefois
Une dame en sagesse et vertus sans égale.
Et, selon la commune voix,
Ayant su raffiner sur l'amour conjugale,
Il n'était bruit que d'elle et de sa chasteté:
On l'allait voir par rareté:
C'était l'honneur du sexe: heureuse sa patrie!
Chaque mère à sa bru l'alléguait pour patron;
Chaque époux la prônait à sa femme chérie:
D'elle descendent ceux de la Prudoterie,
Antique et célebre maison.
Son mari l'aimait d'amour folle.
Il mourut. De dire comment,
Ce serait un détail frivole;
Il mourut: et son testament
N'était plein que de legs qui l'auraient consolée,
Si les biens réparaient la perte d'un mari
Amoureux autant que chéri.
Mainte veuve pourtant fait la décheveléé,
Qui n'abandonne pas le soin du demeurant,
Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant.
Celle-ci, par ses cris, mettait tout en alarme;
Celle-ci faisait un vacarme,
Un bruit, et des regrets à percer tous les cœurs:
Bien qu'on sache qu'en ces malheurs,
De quelque désespoir qu'une âme soit atteinte,
La douleur est toujours moins forte que la plainte;
Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs.
Chacun fit son devoir de dire à l'affligée
Que tout a sa mesure, et que de tels regrets
Pourraient pécher par leurs excès;

Chacun rendit par là sa douleur rangrégée.
Enfin ne voulant plus jouir de la clarté
Que son époux avait perdue,
Elle entre dans sa tombe, en ferme volonté
D'accompagner cette ombre aux enfers descendue,
Et voyez ce que peut l'excessive amitié!
(Ce mouvement aussi va jusqu'à la folie)!
Une esclave en ce lieu la suivit par pitié,
Prête à mourir de compagnie;
Prête, je m'entends bien, c'est-à-dire en un mot
N'ayant examiné qu'à demi ce complot.
Et, jusques à l'effet, courageuse et hardie.
L'esclave avec la dame avait été nourrie;
Toutes deux s'entr'aimaient, et cette passion
Etait crue avec l'âge au cœur des deux femelles:
Le monde entier à peine eût fourni deux modèles
D'une telle inclination.
Comme l'esclave avait plus de sens que la dame,
Elle laissa passer les premiers mouvemens;
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette âme
Dans l'ordinaire train des communs sentimens.
Aux consolations la veuve inaccessible
S'appliquait seulement à tout moyen possible
De suivre le défunt aux noirs et tristes lieux.
Le fer aurait été le plus court et le mieux;
Mais la dame voulait paître encore ses yeux
Du trésor qu'enfermait la bière,
Froide dépouille, et pourtant chère;
C'était là le seul aliment
Qu'elle prit en ce monument.
La faim donc fut celle des portes
Qu'entre d'autres de tant de sortes
Notre veuve choisit pour sortir d'ici bas.
Un jour se passe, et deux, sans autre nourriture
Que ces profonds soupirs, que ces fréquens hélas,
Qu'un inutile et long murmure
Contre les dieux, le sort et toute la nature;
Enfin sa douleur n'omit rien,
Si la douleur doit s'exprimer si bien.
Encore un autre mort faisait sa résidence

Non loin de ce tombeau, mais bien différamment,
Car il n'avait pour monument
Que le dessous d'une potence;
Pour exemple aux voleurs on l'avait là laissé.
Un soldat bien récompensé
Le gardait avec vigilance.
Il était dit par ordonnance
Que si d'autres voleurs, un parent, un ami,
L'enlevaient, le soldat, nonchalent, endormi,
Remplirait aussitôt sa place;
C'était trop de sévérité:
Mais la publique utilité
Défendait que l'on fît au garde aucune grâce.
Pendant la nuit il vit aux fentes du tombeau
Briller quelque clarté, spectacle assez nouveau.
Curieux, il y court, entend de loin la dame
Remplissant l'air de ses clameurs
Il entre, est étonné, demande à cette femme
Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,
Pourquoi cette triste musique,
Pourquoi cette maison noire et mélancolique.
Occupée à ses pleurs à peine elle entendit
Toutes ces demandes frivoles.
Le mort pour elle y répondit;
Cet objet sans autres paroles,
Disait assez par quel malheur
La dame s'enterrait ainsi toute vivante.
Nous avons fait serment, ajouta la suivante,
De nous laisser mourir de faim et de douleur.
Encor que le soldat fût mauvais orateur,
Il leur fit concevoir ce que c'est que la vie.
La dame cette fois eut de l'attention;
Et déjà l'autre passion
Se trouvait un peu rallentie.
Le temps avait agi. Si la foi du serment,
Poursuivit le soldat, vous défend l'aliment,
Voyez moi manger seulement,
Vous n'en mourrez pas moins. Un tel tempérament
Ne déplut pas aux deux femelles.
Conclusion, qu'il obtint d'elles

Une permission d'apporter son soupé ;
Ce qu'il fit. Et l'esclave eut le cœur fort tenté
De renoncer dès lors à la cruelle envie
De tenir au mort compagnie.
Madame, se dit-elle, un penser m'est venu :
Qu'importe à votre époux que vous cessiez de vivre ?
Croyez vous que lui même il fût homme à vous suivre,
Si par votre trépas vous l'aviez prévenu ?
Non, madame, il voudrait achever sa carrière.
La nôtre sera longue encor si nous veulons.
Se faut-il à vingt ans enfermer dans la bière ?
Nous aurons tout loisir d'habiter ces maisons.
On ne meurt pas trop tôt ; qui nous presse ? attendons.
Quant à moi, je voudrais ne mourir que ridée.
Voulez-vous emporter vos appas chez les morts !
Que vous servira-t il d'en être regardée ?
Tantôt, en voyant les trésors
Dont le ciel prit plaisir d'orner votre visage,
Je disais : Hélas ! c'est dommage !
Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela.
A ce discours flatteur la dame s'éveilla.
Le dieu qui fait aimer prit son temps ; il tira
Deux traits de son carquois : de l'un il entama
Le soldat jusqu'au vif ; l'autre effleura la dame.
Jeune et belle, elle avait sous ses pleurs de l'éclat ;
Et des gens de goût délicat
Auraient bien pu l'aimer, et même étant leur femme.
Le garde en fut épris : les pleurs et la pitié,
Sorte d'amours ayant ses charmes,
Tout y fut ; une belle, alors qu'elle est en larmes,
En est plus belle de moitié.
Voilà donc notre veuve écoutant la louange,
Poison qui de l'amour est le premier degré ;
La voilà qui trouve à son gré
Celui qui la lui donne. Il fait tant qu'elle mange,
Il fait tant que de plaire, et se rend en effet
Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait ;
Il fait tant enfin qu'elle change ;
Et toujours par degrés, comme l'on peut penser,
De l'un à l'autre il fait cette femme passer.

Je ne le trouve pas étrange.
Elle écoute un amant, elle en fait un mari,
Le tout au nez du mort qu'elle avait tant chéri.
Pendant cet hyménée, un voleur se hasarde
D'enlever le dépôt commis aux soins du garde :
Il en entend le bruit, il y court à grands pas.
Mais en vain, la chose était faite.
Il revient au tombeau conter son embarras,
Ne sachant où trouver retraite.
L'esclave alors lui dit, le voyant éperdu :
L'on vous a pris votre pendu !
Les lois ne vous feront, dites-vous, nulle grace ?
Si madame y consent, j'y remédirai bien.
Mettons notre mort en la place ;
Les passans n'y connaîtront rien.
La dame y consentit. O volages femelles !
La femme est toujours femme. Il en est qui sont belles ;
Il en est qui ne le sont pas :
S'il en était d'assez fidèles,
Elles auraient assez d'appas.

Prudes vous vous devez défier de vos forces :
Ne vous vantez de rien. Si votre intention
Est de résister aux amorces,
La nôtre est bonne aussi : mais l'exécution
Nous trompe également, témoin cette matrone
Et, n'en déplaise au bon Pétrone,
Ce n'était pas un fait tellement merveilleux,
Qu'il en dût proposer l'exemple à nos néveux :
Cette veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui fit faire,
Qu'au dessein de mourir, mal conçu, mal formé ;
Car de mettre au patibulaire
Le corps d'un mari tant aimé,
Ce n'était pas peut être une si grande affaire ;
Cela lui sauvait l'autre : et, tout considéré,
Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré.

# Belphégor.

NOUVELLE TIRÉE DE MACHIAVEL.

A MADEMOISELLE DE CHAMPMESLE.

De votre nom j'orne le frontispice
Des derniers vers que ma muse a polis,
Puisse le tout, ô charmante Phillis,
Aller si loin que votre los franchisse
La nuit des temps! nous la saurons compter,
Moi par écrire, et vous par réciter.
Nos noms unis perceront l'ombre noire :
Vous régnerez long temps dans la mémoire,
Après avoir régné jusques ici
Dans les esprits, et dans les cœurs même aussi.
Qui ne connaît l'inimitable actrice
Représentant ou Phedre ou Bérénice,
Chimène en pleurs, ou Camille en fureur ?
Est-il quelqu'un que votre voix n'enchante ?
S'en trouve-t-il une autre aussi touchante?
Une autre enfin allant si droit au cœur ?
N'attendez pas que je fasse l'éloge
De ce qu'en vous on trouve de parfait ;
Comme il n'est point de grâce qui n'y loge,
Ce serait trop ; je n'aurais jamais fait.
De mes Phillis vous seriez la première,
Vous auriez eu mon âme tout entière,
Si de mes vœux j'eusse plus présumé.
Mais en aimant qui ne veut être aimé ?
Par des transports n'espérant pas vous plaire,
Je me suis dit seulement votre ami,
De ceux qui sont amans plus d'à demi ;
Et plût au sort que j'eusse pu mieux faire !
Ceci soit dit ; venons à notre affaire.
Un jour satan, monarque des enfers,
Faisait passer ses sujets en revue.
Là, confondus, tous les états divers,

Princes et rois, et la tourbe menue,
Jettaient maint pleur, poussaient maint et maint cri,
Tant que Satan en était étourdi.
Il demandait en passant à chaque âme :
Qui t'a jeté en l'éternelle flamme ?
L'une disait : Hélas ! c'est mon mari ;
L'autre aussitôt répondait : c'est ma femme.
Tant et tant fut ce discours repété,
Qu'enfin Satan dit en plein consistoire :
Si ces gens-ci disent la vérité,
Il est aisé d'augmenter notre gloire.
Nous n'avons donc qu'à le vérifier.
Pour cet effet il nous faut envoyer
Quelque démon plein d'art et de prudence.
Qui, non content d'observer avec soin
Tous les hymens dont il sera témoin,
Y joigne aussi sa propre expérience.
Le prince ayant proposé sa sentence,
Le noir sénat suivit tout d'une voix.
De Belphégor aussitôt on fit choix ;
Ce diable était tout yeux et tout oreilles,
Grand éplucheur, clairvoyant à merveilles.
Capable enfin de pénétrer dans tout,
Et de pousser l'examen jusqu'au bout.
Pour subvenir aux frais de l'entreprise,
On lui donna mainte et mainte remise,
Toutes à vue, et qu'en lieux différens
Il pût toucher par des correspondans.
Quant au surplus, les fortunes humaines,
Les biens, les maux, les plaisirs, et les peines,
Bref ce qui suit notre condition,
Fut une annexe à sa légation.
Il se pouvait tirer d'affliction
Par ses bons tours et par son industrie :
Mais non mourir, ni revoir sa patrie,
Qu'il n'eût ici consumé certain temps ;
Sa mission devait durer dix ans.
Le voilà donc qui traverse et qui passe
Ce que le ciel voulut mettre d'espace
Entre ce monde et l'éternelle nuit :

Il n'en mit guère : un moment y conduit.
Notre démon s'établit à Florence,
Ville pour lors de luxe et de dépense :
Même il la crut propre pour le trafic.
Là sous le nom du seigneur Roderic,
Il se logea, meubla comme un riche homme :
Grosse maison, grand train, nombre de gens ;
Anticipant tous les jours sur la somme
Qu'il ne devait consumer qu'en dix ans.
On s'étonnait d'une telle bombance :
Il tenait table, avait de tous côtés
Gens à ses frais, soit pour ses voluptés,
Soit pour le faste et la magnificence.
L'un des plaisirs où plus il dépensa
Fut la louange ; Apollon l'encensa ;
Car il est maître en l'art de flatterie.
Diable n'eut onc tant d'honneurs de sa vie,
Son cœur devint le but de tous les traits
Qu'amour lançait : il n'était point de belle
Qui n'employât ce qu'elle avait d'attraits
Pour le gagner, tant sauvage fût elle :
Car de trouver une seule rebelle,
Ce n'est la mode à gens de qui la main
Par les présents s'applanit tout chemin :
C'est un ressort à tous desseins utiles,
Je l'ai jà dit et le redis encor,
Je ne connais d'autre premier mobile
Dans l'univers que l'argent et que l'or.
Notre envoyé cependant tenait compte
De chaque hymen, en journaux différens ;
L'un, des époux satisfaits et contens,
Si peu rempli que le diable en eut honte :
L'autre journal incontinent fut plein.
A Belphégor il ne restait enfin
Que d'éprouver la chose par lui même.
Certaine fille à Florence était lors,
Belle et bien faite, et peu d'autres trésors,
Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême ;
Et d'autant plus, que de quelque vertu
Un tel orgueil paraissait revêtu.

Pour Roderic on en fit la demande.
Le père dit que madame Honesta,
C'était son nom, avait eu jusque là
Force partis : mais que parmi la bande
Il pourrait bien Roderic préférer,
Et demandait temps pour délibérer.
On en convient. Le poursuivant s'applique
A gagner celle où ses vœux s'adressaient.
Fêtes et bals, sérénades, musique,
Cadeaux, festins, bien fort appétissaient,
Altéraient fort le fonds de l'ambassade.
Il n'y plaint rien, en use en grand seigneur,
S'épuise en dons. L'autre se persuade
Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.
Conclusion, qu'après forces prières,
Et des façons de toutes les manières,
Il eut un oui de madame Honesta.
Auparavant le notaire y passa ;
Dont Belphégor se moquant en son ame :
Hé quoi ! dit il, on acquiert une femme
Comme un château ! Ces gens ont tout gâté.
Il eut raison ; ôtez d'entre les hommes
La simple foi, le meilleur est ôté,
Nous nous jettons, pauvres gens que nous sommes,
Dans les procès en prenant le revers ;
Les si, les car, les contrats sont la porte
Par où la noise entra dans l'univers ;
N'espérons pas que jamais elle en sorte.
Solemnités et lois n'empêchent pas
Qu'avec l'hymen amour n'ait des débats,
C'est le cœur seul qui peut rendre tranquille ;
Le cœur fait tout, le reste est inutile.
Qu'ainsi ne soit, voyons d'autres états ;
Chez les amis, tout s'excuse et tout passe ;
Chez les amans, tout plaît tout est parfait ;
Chez les époux, tout ennuie, et tout lasse.
Le devoir nuit : chacun est ainsi fait,
Mais, dira-t-on, n'est-il en nulles guises
D'heureux ménages ? Après mûr examen,
J'appelle un bon, voire un parfait hymen,

Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.
Sur ce point-là c'est assez raisonné.
Dès que chez lui le diable eut amené,
Son épousée, il jugea par lui-même
Ce qu'est l'hymen avec un tel démon :
Toujours débats, toujours quelque sermon
Plein de sottise en un degré suprême.
Le bruit fut tel que madame Honesta
Plus d'une fois les voisines éveilla :
Plus d'une fois en courut à la noise.
Il lui fallait quelque simple bourgeoise,
Ce disait-elle : un petit traficant
Traiter ainsi les filles de mon rang!
Méritait-il femme si vertueuse !
Sur mon devoir je suis trop scrupuleuse :
J'en ai regret, et si je faisais bien....
Il n'est pas sûr qu'Honesta ne fît rien :
Ces prudes là nous en font bien accroire.
Nos deux époux, à ce que dit l'histoire,
Sans disputer n'étaient pas un moment ;
Souvent leur guerre avait pour fondement
Le jeu, la jupe, ou quelque ameublement
D'été, d'hiver, d'entre-temps, bref un monde
D'inventions propres à tout gâter.
Le pauvre diable eut lieu de regretter
De l'autre enfer la demeure profonde.
Pour comble enfin, Roderic épousa
La parenté de madame Honesta.
Ayant sans cesse et le père et la mère,
Et la grand'sœur avec le petit frère ;
De ses deniers mariant la grand'sœur,
Et du petit payant le précepteur.
Je n'ai pas dit la principale cause
De sa ruine, infaillible accident ;
Et j'oubliais qu'il eut un intendant.
Un intendant! qu'est-ce que cette chose ?
Je définis cet être, un animal
Qui, comme on dit, sait pêcher en eau trouble,
Et plus le bien de son maître va mal,
Plus le sien s'accroît, plus son profit redouble.
Tant qu'aisement lui même achèterait

Ce qui de net au seigneur resterait:
Dont par raison bien et dûment déduite,
On pourrait voir chaque chose réduite
En son état, s'il arrivait qu'un jour
L'autre devint intendant à son tour:
Car, regagnant ce qu'il eut étant maître,
Ils reprendraient tous deux leur premier être.
Le seul recours du pauvre Roderic,
Son seul espoir était certain trafic
Qu'il prétendait devoir remplir sa bourse:
Espoir douteux, incertaine ressource,
Il était dit que tout serait fatal
A notre époux; ainsi tout alla mal:
Ses agens, tels que la plupart des nôtres,
En abusaient: il perdit un vaisseau,
Et vit aller le commerce à vau l'eau;
Trompé des uns, mal servi par les autres,
Il emprunta. Quand se vint à payer,
Et qu'à sa porte il vit le créancier,
Force lui fut d'esquiver par la fuite,
Gagnant les champs, où de l'âpre poursuite,
Il se sauva chez un certain fermier,
En certain coin remparé de fumier.
A Mathéo, c'était le nom du sire,
Sans tant tourner, il dit ce qu'il était:
Qu'un double mal chez lui le tourmentait,
Ses créanciers et sa femme encor pire;
Qu'il n'y savait remède que d'entrer
Au corps des gens et de s'y remparer;
D'y tenir bon; irait-on là le prendre?
Dame Honesta viendrait-elle y prôner,
Qu'elle a regret de se bien gouverner?
Chose ennuyeuse, et qu'il est las d'entendre;
Que de ces corps trois fois il sortirait,
Sitôt que lui Mathéo l'en prirait:
Trois fois sans plus, et ce, pour récompense
De l'avoir mis à couvert des sergens.
Tout aussitôt l'ambassadeur commence
Avec grand bruit d'entrer au corps des gens.
Ce que le sien, ouvrage fantastique,

Devint alors, l'histoire n'en dit rien.
Son coup d'essai fut une fille unique
Où le galant se trouvait assez bien ;
Mais Mathéo moyennant grosse somme,
L'en fit sortir au premier mot qu'il dit.
C'était à Naples. Il se transporte à Rome ;
Saisit un corps ; Mathéo l'en bannit :
Le chasse encor : autre somme nouvelle.
Trois fois enfin, toujours d'un corps femelle,
Remarquez bien, notre diable sortit.
Le roi de Naple avait lors une fille,
Honneur du sexe, espoir de sa famille ;
Maint jeune prince était son poursuivant.
Là d'Honesta Belphégor se sauvant
On ne le put tirer de cet asile.
Il n'était bruit, aux champs comme à la ville
Que d'un manant qui chassait les esprits.
Cent mille écus d'abord lui sont promis.
Bien affligé de manquer cette somme
(Car les trois fois l'empêchaient d'espérer
Que Belphégor se laissât conjurer),
Il la refuse, il se dit un pauvre homme
Pauvre pecheur, qui, sans savoir comment
Sans dons du ciel, par hasard seulement
De quelque corps a chassé quelque diable.
Apparemment chétif et misérable,
Et ne connaît celui ci nullement.
Il a beau dire, on le force, on l'amène,
On le menace ; on lui dit que, sous peine
D'être pendu, d'être mis haut et court
En un gibet, il faut que sa puissance
Se manifeste avant la fin du jour.
Dès l'heure même on vous met en présence
Notre démon et son conjurateur :
D'un tel combat le prince est spectateur.
Chacun y court ; n'est fils de bonne mère
Qui pour le voir ne quitte toute affaire,
D'un côté sont le gibet et la hart :
Cent mille écus bien comptés d'autre part.
Mathéo tremble, et lorgne la finance.

L'esprit malin, voyant sa contenance,
Riait sous cape, alléguait les trois fois :
Dont Matheo suait dans son harnois,
Pressait, priait, conjurait avec larmes,
Le tout en vain. Plus il est en alarmes
Plus l'autre rit. Enfin le manant dit
Que sur ce diable il n'avait nul crédit.
On vous le happe et mène à la potence.
Comme il allait haranguer l'assistance,
Nécessité lui suggéra ce tour :
Il dit tout bas qu'on battît le tambour.
Ce qui fut fait. De quoi l'esprit immonde
Un peu surpris au manant demanda :
Pourquoi ce bruit? coquin ; qu'entends-je là.
L'autre répond : C'est madame Honesta
Qui vous réclame, et va partout le monde
Cherchant l'époux que le ciel lui donna.
Incontinent le diable décampa,
S'enfuit au fond des enfers, et conta
Tout le succès qu'avait eu son voyage.
Sire, dit-il, le nœud du mariage
Damne aussi dru qu'aucuns autres états.
Votre grandeur voit tomber ici-bas,
Non par floucons, mais menus comme pluie,
Ceux que l'hymen fait de sa confrérie ;
J'ai par moi-même examiné le cas
Non que de soi la chose ne soit bonne ;
Elle eut jadis un plus heureux destin :
Mais comme tout se corrompt à la fin,
Plus beau fleuron n'est en votre couronne.
Satan le crut : il fut récompensé,
Encor qu'il eût son retour avancé.
Car qu'eût il fait? Ce n'était pas merveilles
Qu'ayant sans cesse un diable à ses oreilles,
Toujours le même, et toujours sur un ton,
Il fût contraint d'enfiler la venelle ;
Dans les enfers encore en change-t-on.
L'autre peine est, à mon sens, plus cruelle.
Je voudrais voir quelque saint y durer ;
Elle eût à Job fait tourner la cervelle.

De tout ceci que prétends-je inférer ?
Premièrement, je ne sais pire chose
Que de changer son logis en prison.
En second lieu, si par quelque raison
Votre ascendant à l'hymen vous expose,
N'épousez point d'Honesta, s'il se peut;
N'a pas pourtant une Honesta qui veut.

# La Clochette.

CONTE.

Oh ! combien l'homme est inconstant, divers,
Faible, léger, tenant mal sa parole !
J'avais juré, même en assez beaux vers,
De renoncer à tout conte frivole ;
Et quand juré ! c'est ce qui me confond ;
Depuis deux jours j'ai fait cette promesse,
Puis fiez-vous à rimeur qui répond
D'un seul moment. Dieu ne fit la sagesse
Pour les cerveaux qui hantent les Neufs Sœurs ;
Trop bien ont-ils quelque art qui nous peut plaire,
Quelque jargon plein d'assez de douceurs ;
Mais d'être sûrs, ce n'est là leur affaire.
Si me faut-il trouver, n'en fût-il point,
Tempérament pour accorder ce point,
Et supposé que, quant à la matière,
J'eusse failli, du moins pourrais-je pas
Le réparer par la forme ; en tout cas ?
Voyons ceci. Vous saurez que naguère
Dans la Touraine un jeune bachelier.....
(Interprétez ce mot à votre guise ;
L'usage en fut autrefois familier
Pour dire ceux qui n'ont la barbe grise :
Ores ce sont suppôts de sainte église.)
Le nôtre soit sans plus un jouvenceau
Qui dans les prés sur le bord d'un ruisseau,
Vous cajolait la jeune bachelette

Aux blanches dents, aux pieds nus, au corps gent,
Pendant qu'il portant une clochette
Aux environs allait l'herbe mangeant.
Notre galant vous lorgne une fillette.
De celles là que je viens d'exprimer ;
Le malheur fut qu'elle était trop jeunette,
Et d'âge encor incapable d'aimer,
Non qu'à treize ans on y soit inhabile ;
Même les lois ont avancé ce temps ;
Les lois songeaient aux personnes de ville,
Bien que l'amour semble né pour les champs.
Le bachelier déploya sa science.
Ce fut en vain ; le peu d'expérience,
L'humeur farouche, ou bien l'aversion
Ou tous les trois, firent que la bergère,
Pour qui l'amour était langue étrangère,
Répondit mal à tant de passion.
Que fit l'amant ? Croyant tout artifice
Libre en amours, sur le coi de la nuit
Le compagnon détourne une génisse
De ce bétail par la fille conduit.
Le demeurant non compté par la belle
( Jeunesse n'a les soins qui sont requis )
Prit aussitôt le chemin du logis.
Sa mère étant moins oublieuse qu'elle,
Vit qu'il manquait une pièce au troupeau.
Dieu sait la vie ! elle tanse Isabeau ;
Vous la renvoie ; et la jeune pucelle
S'en va pleurant et demande aux échos,
Si pas un d'eux ne sait nulle nouvelle,
De celle-là dont le drôle à propos
Avait d'abord étoupé la clochette,
Puis il la prit ; puis la faisant sonner
Il se fit suivre, et tant que la fillette
Au fond d'un bois se laissa détourner.
Jugez, lecteur, quelle fut sa surprise
Quand elle ouït la voix de son amant.
Belle, dit-il, toute chose est permise
Pour se tirer de l'amoureux tourment.
A ce discours la fille tout en transe

Remplit de cris ces lieux peu fréquentés.
Nul n'accourut. O belles, évitez
Le fond des bois, et leur vaste silence.

# Le Glouton.

CONTE TIRÉ D'ATHENÉE.

A son souper un glouton
Commande que l'on apprête
Pour lui seul un esturgeon.
Sans en laisser que la tête,
Il soupe : il crève. On y court :
On lui donne maints clystères.
On lui dit, pour faire court,
Qu'il mette ordre à ses affaires.
Mes amis, dit le goulu,
M'y voilà tout résolu ;
Et puisqu'il faut que je meure,
Sans faire tant de façon,
Qu'on m'apporte tout-à l'heure
Le reste de mon poisson.

# Les deux Amis.

Axiochus avec Alcibiades,
Jeunes, bien faits, galans et vigoureux,
Par bon accord, comme grands camarades,
En même nid furent pondre tous deux.
Qu'arrive-t il ? l'un de ces amoureux
Tant bien exploite autour de la donzelle,
Qu'il en naquit une fille si belle,
Qu'ils s'en vantaient tous deux également.
Le temps venu que cet objet charmant
Pût pratiquer les leçons de sa mère,

Chacun des deux en voulut être amant ;
Plus n'en voulut l'un ni l'autre être père.
Frère, dit l'un, ah ! vous ne sauriez faire
Que cette enfant ne soit vous tout craché.
Parbleu, dit l'autre, il est à vous, compère ;
Je prends sur moi le hasard du péché.

# Le Juge de Mesle.

Deux avocats qui ne s'accordaient point
Rendaient perplexe un juge de province ;
Si ne put onc découvrir le vrai point,
Tant lui semblait que fut obscur et mince.
Deux pailles prend d'inégale grandeur :
Du doigt les serre : il avait bonne pince,
La longue échet sans faute au défendeur,
Dont renvoyé s'en va gai comme un prince.
La cour s'en plaint, et le juge répart :
Ne me blâmez, messieurs, pour cet égard,
De nouveautés dans mon fait il n'est maille !
Maint d'entre vous souvent juge au hasard,
Sans que pour ce tire à la courte paille.

# Alix malade.

Alix malade, et se sentant presser
Quelqu'un lui dit : il faut se confesser :
Voulez vous pas mettre en repos votre âme ?
Oui, je le veux lui répondit la dame :
Qu'à père André l'on aille de ce pas ;
Car il entend d'ordinaire mon cas.
Un messager y court en diligence :
Sonne au couvent de toute sa puissance,
Que venez-vous demander ? lui dit on
C'est père André, celui qui d'ordinaire
Entend Alix dans sa confession.
Vous demandez, reprit alors un frère,

Le père André, le confesseur d'Alix ?
Il est bien loin : hélas! le pauvre père
Depuis dix ans confesse en paradis.

## Le baiser rendu.

Guillot passait avec sa mariée.
Un gentilhomme à son gré la trouvant:
Qui t'a, dit-il, donné telle épousée ?
Que je la baise, à la charge d'autant.
Bien volontiers, dit Guillot à l'instant :
Elle est, monsieur, fort à votre service.
Le monsieur donc fait son office
En appuyant. Perronnelle en rougit.
Huit jours après, ce gentilhomme prit
Femme à son tour ; à Guillot il permit
Même faveur. Guillot tout plein de zéle :
Puisque monsieur est si fidèle,
J'ai grand regret, et je suis bien fâché
Qu'ayant baisé seulement Perronnelle,
Il n'ait encore avec elle couché.

## Soeur Jeanne.

Sœur Jeanne ayant fait un poupon,
Jeûnait, vivait en sainte fille,
Toujours était en oraison ;
Et toujours ses sœurs à la grille.
Un jour donc l'abbesse leur dit:
Vivez comme sœur Jeanne vit ;
Fuyez le monde et sa seqvelle.
Toutes reprirent à l'instant :
Nous serons aussi sages qu'elle
Quand nous en aurons fait autant.

# Imitation d'Anacréon.

O toi qui peins d'une façon galante,
Maître passé dans Cythère et Paphos,
Fais un effort, peins nous Iris absente.
Tu n'as point vu cette beauté charmante,
Me diras-tu : tant mieux pour ton repos.
Je m'en vais donc t'instruire en peu de mots.
Premièrement, mets des lis et des roses ;
Après cela, des amours et des ris.
Mais à quoi bon le détail de ces choses !
D'une Vénus tu peux faire une Iris :
Nul ne saurait découvrir le mystère :
Traits si pareils jamais ne se sont vus ;
Et tu pourras à Paphos et Cythère
De cette Iris refaire une Vénus.

# Autre Imitation d'Anacréon.

J'étais couché mollement,
Et, contre mon ordinaire,
Je dormais tranquillement,
Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit,
Il pleuvait fort cette nuit :
Le vent, le froid, et l'orage,
Contre l'enfant faisaient rage.
Ouvrez, dit-il, je suis nu.
Moi, charitable et bon homme,
J'ouvre au pauvre morfondu,
Et m'enquiers comme il se nomme.
Je te le dirai tantôt,
Répartit-il : car il faut
Qu'auparavant je m'essuie.
J'allume aussitôt du feu.

Il regarde si la pluie
N'a pas gâté quelque peu
Un arc dont je me mêle.
Je m'approche toutefois,
Et de l'enfant prends les doigts,
Les réchauffe ; et dans moi-même
Je dis : Pourquoi craindre tant ?
Que peut-il ? c'est un enfant ;
Ma couardise est extrême
D'avoir eu le moindre effroi ;
Que serait-ce si chez moi
J'avais reçu Poliphême ?
L'enfant, d'un air enjoué,
Ayant un peu secoué
Les pièces de son armure
Et sa blonde chevelure,
Prend un trait, un trait vainqueur,
Qu'il me lance au fond du cœur.
Voilà, dit il, pour ta peine.
Souviens toi bien de Clymène;
Et de l'Amour, c'est mon nom.
Ah ! je vous connais, lui dis-je,
Ingrat et cruel garçon ;
Faut-il que qui vous oblige
Soit traité de la façon !
Amour fit une gambade ;
Et le petit scélérat
Me dit : Pauvre camarade,
Mon arc est en bon état,
Mais ton cœur est bien malade.

FIN DU TOME PREMIER.

# TABLE

## DES CONTES DU PREMIER VOLUME.


*Préface de l'auteur sur le premier tome de ces contes.* 5
*Joconde.* 9
*Le Cocu battu et content.* 22
*Le mari confesseur.* 26
*Le Savetier.* 27
*Le paysan qui avait offensé son seigneur.* 29
*Le muletier.* 31
*La servante justifiée.* 35
*La gageure des trois commères, où sont deux nouvelles tirées de Boccace.* 38
*Le Calendrier des Vieillards.* 47
*A femme avare, galant escroc.* 54
*On ne s'avise jamais de tout.* 56
*Le gascon puni.* 57
*La fiancée du roi de Garbe.* 60
*La coupe enchantée.* 80
*Le Faucon.* 93
*Le petit chien qui secoue de l'argent et des pierreries.* 100
*Pâté d'anguille.* 113
*Le Magnifique.* 117
*La Matrone d'Éphèse.* 122
*Belphégor.* 128
*La Clochette.* 136

*Le Glouton.* 138
*Les deux amis* *Ibid.*
*Le juge de Mesle.* 139
*Alix malade.* *Ibid.*
*Le baiser rendu.* 140
*Sœur Jeanne.* *Ibid.*
*Imitation d'Anacréon.* 141
*Autre imitation d'Anacréon.* *Ibid.*

FIN DE LA TABLE.